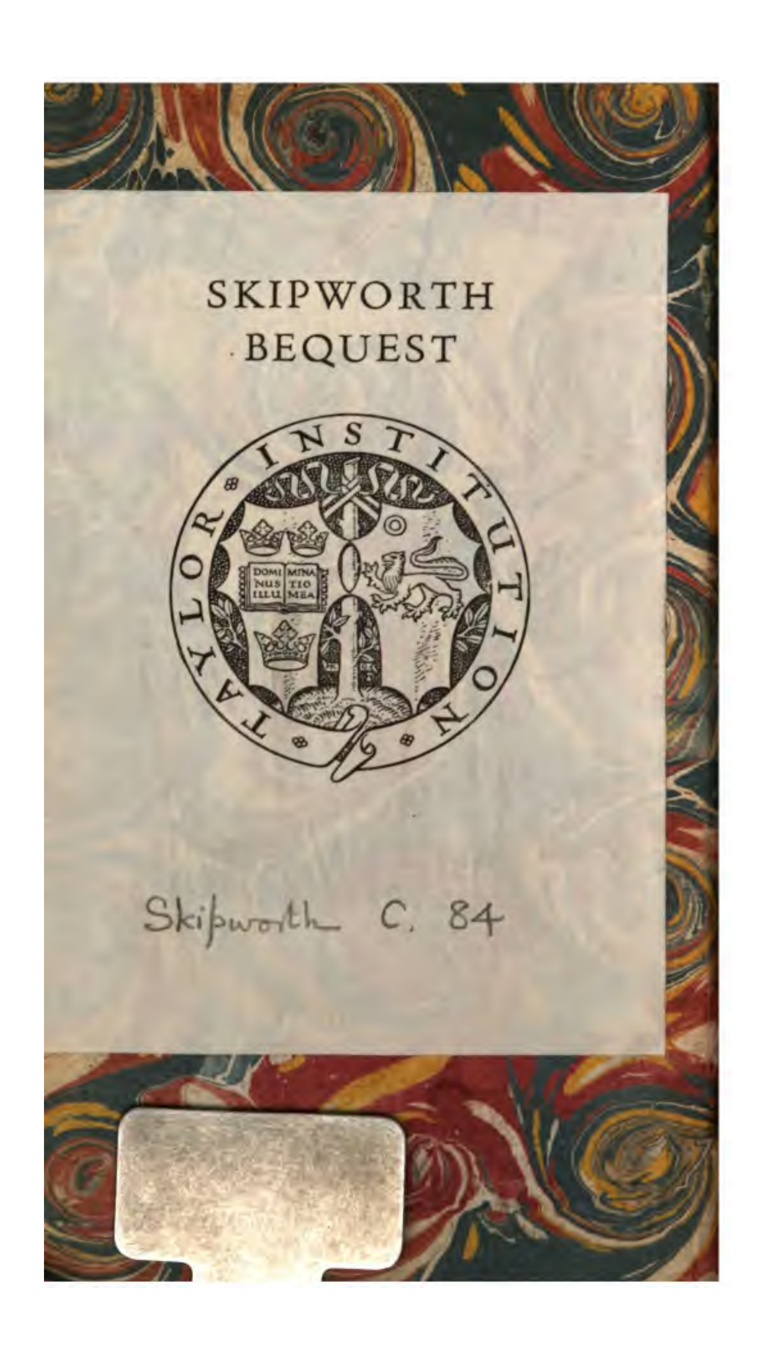



SKIPWORTH
BEQUEST
TAYLOR INSTITUTION
DOMI NUS ILLU MINA TIO MEA



IDÉE
DE LA POËSIE
ANGLOISE,

TOME HUITIEME.

IDÉE
DE LA POËSIE
ANGLOISE,

OU

TRADUCTION DES MEILLEURS Poëtes Anglois, qui n'ont point encore paru dans notre Langue, avec un jugement sur leurs Ouvrages, & une comparaison de leurs Poësies avec celles des Auteurs anciens & modernes, & un grand nombre d'Anecdotes & de Notes Critiques,

Par M. l'Abbé YART, *de l'Académie Royale des Belles-Lettres, Sciences & Arts de Rouen.*

TOME HUITIEME,

Contenant les Operas de Rosamonde, du Jugement de Pâris, de Comus, de Semelé, des Gueux & de Polly.



A PARIS,
Chez BRIASSON, rue S. Jacques, à la Science.

M. DCC. LVI.

AVEC APPROBATION ET PRIVILEGE DU ROI.

TABLE
DES TITRES
DU HUITIEME VOLUME.

Fin de la Table.

APPROBATION.

J'Ai lû par ordre de Monseigneur le Chancelier le huitieme Volume de l'*Idée de la Poësie Angloise*. C'est à ce dernier Volume que M. l'Abbé YART, terminera une carriere où, comme il le dit lui-même, il a offert les fleurs de son printems : mais désormais il va s'appliquer à lui consacrer des fruits plus convenables à son âge & à sa profession ; ses talens littéraires, dont il a donné des preuves, ne peuvent que faire augurer favorablement des Ouvrages qu'il promet. Je n'ai rien trouvé dans celui-ci qui en empêche l'impression. A Paris le 23. Juin 1756.

Signé, BONAMY.

DISCOURS



DISCOURS
PRÉLIMINAIRE
SUR L'OPERA.

LE genre de Poësie, sur lequel je suis forcé d'écrire pour remplir mon plan, n'a pas une approbation générale. Des personnes vertueuses condamnent un Théatre où l'on chante des maximes contraires à la sagesse & à la décence, & où l'on voit des Héros dégradés,

> Qui célebrent leur honte & vantent leurs foiblesses.

Je ne puis que louer leur zele: mais comme je ne vois pas notre

IDÉE
DE LA POËSIE
ANGLOISE,

TOME HUITIEME.

» appeller ſon Valet & lui donner
» une commiſſion en chantant ;
» qu'un ami faſſe, en chantant,
» une confidence à ſon ami ; qu'on
» délibere, en chantant, dans un
» Conſeil ; que mélodieuſement
» on tue les hommes à coups d'é-
» pée ou de javelot. « M. l'Abbé des Fontaines a oſé ſoûtenir dans ſes prétendus *Jugemens*, num. L. qu'un Opera eſt toujours un très-mauvais Poëme, & que le plus bel Ouvrage de ce genre eſt un monſtre. Les déciſions hardies ne lui coûtoient rien : il avoit bien dit dans ſes Obſervations, num. LXIX. qu'auprès des vers Latins, les vers François ſont des *colifichets barbares ;* il jugeoit apparemment de la Poëſie Françoiſe par ſes vers.

Oſerai-je venger le ſpectacle lyrique d'une critique trop générale pour être juſte ? Seroit-il vrai qu'un monſtre auroit trouvé le

moyen de plaire depuis si
temps en Angleterre, en I
& en Italie, à ce qu'il y a d
aimable & de plus ingénieu
le monde ? Ce qui plaît si u
sellement, si constamment,
être un monstre ? Non, i
point essentiel à un Ope
transgresser les anciennes l
Théatre, & je crois, comm
de Voltaire, qu'on peut t
des Operas où elles sont
vées : mais, ce qu'il y a de
lier, c'est que tandis que n
violons peu dans nos Tragé
dans nos Comédies, & qu
les violons presque toujour
nos Tragédies & dans no
médies lyriques, les Angl
ne les respectent point dan
tes leurs pieces de Théatre,
presque toujours scrupuleus
attachés dans leurs Operas
peut venir cette bisarrerie
lord Granville a prétend

avoir donné aucune atteinte dans ses *Enchanteurs Bretons*. S'il n'y a pas réussi, il a du moins pensé que le succès en étoit possible. L'*Oratorio de Samson* est parfaitement régulier. Je vais donner d'autres pieces qui ne le sont pas moins.

Je l'ai déja dit, & je vais le prouver plus au long, ni le merveilleux, ni la Musique, ni la Danse, ne peuvent nuire par eux-mêmes à la régularité du Poëme dont nous parlons : les arrêts du Destin, la puissance des Dieux, la baguette d'un Magicien, les ordres absolus d'une Fée, en changeant tout-à-coup les décorations, ne violent pas nécessairèment l'unité de lieu ; car c'est cette unité qu'on prétend que ce Poëme transgresse le plus : que Médée vole dans l'air, que Phaëton tombe des cieux. Ce passage d'un lieu à un autre est dans les regles, puisqu'il est un effet naturel de

l'ordre surnaturel qui le cause : c'est l'ordre des évenemens de ce monde imaginaire ; ils sont vraisemblables, parce qu'ils sont conformes à l'idée du Spectateur, & dépendans de l'intrigue. Regardez donc comme des monstres les Odes & les Poëmes Epiques, dont la plûpart de ces évenemens sont tirés ! Si les Auteurs de ces Poëmes transportent leurs Héros dans le monde réel & idéal, sans transgresser l'unité de lieu, pourquoi ne sera-t-il pas permis au Poëte lyrique d'user de la même liberté ? Les Scenes des Operas sont autant de parties de l'Epopée, autant d'Odes mises en action.

Il est vrai qu'il faut que ce désordre soit un effet de l'art : il faut que ce changement de décorations soit nécessaire, naturel, & moins causé par la fantaisie ou la stérilité du Poëte, que par un ordre successif de toutes les parties de l'ac-

tion, & relatif à toutes ses circonstances. Loin de violer les regles, ce merveilleux en facilite l'exécution : il rapproche les lieux, il abrege le temps, il fixe vivement l'intérêt, il ne sort point de la Scene, parce que l'action qui le cause n'en sort point ; ce qui se succede avec lenteur dans les autres Drames, vole ici avec une rapidité qui soutient continuellement l'attention.

La Musique & la Danse ne nuisent pas plus aux regles que le merveilleux. Est-il plus contraire à la raison qu'un Acteur chante, qu'il l'est que cet Acteur rime ? Est-il plus ridicule qu'on donne une commission à un Valet, en chantant, qu'il l'est qu'on la lui donne en rimant ? Si la Musique est conforme au sujet, gaie dans les fêtes, plaintive dans le deuil, terrible dans le tragique, n'est-elle pas alors le vrai langage de la na-

ture ? C'eſt une déclamation plus vive & plus repréſentative : c'eſt un ſupplément à ce qui manque non-ſeulement au ton naturel, mais aux divers tons & aux divers accens de la Poëſie ; l'une & l'autre ſont deſtinées à ſe prêter un mutuel ſecours & à faire ſur les cœurs des impreſſions d'autant plus profondes, que leur force eſt plus réunie. Ce que je dis de la Muſique peut s'appliquer à la Danſe, pourvu qu'elle ſoit placée où elle doit l'être, & qu'elle paroiſſe être un effet vif & prompt des tranſports divers que cauſe le ſpectacle.

Pourquoi ſerions-nous plus ſéveres pour les Operas, que pour les autres Tragédies ? Ne faut-il pas que le Spectateur ſe prête à l'illuſion des pieces de Théatre, en admettant par indulgence & pour un plus grand plaiſir, quelques ſuppoſitions néceſſaires ? Que

le Poëte, le Muſicien, le Décorateur, le Danſeur ſoient parfaitement d'accord, qu'ils repréſentent à l'imagination, aux oreilles, aux yeux, les mêmes objets en même temps, ſur le même ton, rien ne lui ſera plus naturel. Comme une Tragédie en proſe ne differe d'une Tragédie en vers que par la Poëſie, une Tragédie en muſique ne differe d'une Tragédie en vers que parce qu'elle eſt plus poëtique, plus imitative.

Oui, ce monſtre eſt ce qu'il y a de plus beau en Poëſie; ſi ſa fin eſt d'imiter, il n'en eſt point qui tende plus à cette fin, & ſi un Poëme eſt d'autant plus parfait qu'il imite plus fidelement, il n'en eſt point qui approche plus de la perfection.

C'eſt, en effet, par cette imitation générale de toute la nature, que la Tragédie lyrique flatte tous les ſens, remplit l'imagination,

plaît à l'esprit, émeut l'ame: elle réunit tous les arts qui imitent; elle offre dans ses décorations toutes les couleurs de la Peinture, toutes les formes de l'Architectu-re: dans ses machines, le mouvement & le repos combinés de toutes les parties de l'Univers; dans ses chants & dans ses instrumens de musique, le langage des êtres animés & inanimés; dans les gestes, les attitudes & les danses des Acteurs, tous les sentimens & toutes les passions; dans les vers du Poëte, toutes les idées sensibles & intelligibles.

L'Opera est la Poësie par excellence; il renferme tout ce qu'on peut attendre d'elle, il réunit toute son essence, il rassemble tous ses attributs, il produit tous ses effets; les autres Poëmes ne sont, pour ainsi dire, que des demi-Poëmes, ce n'est qu'une imitation successive & particuliere: ils affec-

tent peu de facultés, peu d'organes; celui-ci les frappe tous à la fois, nous tient dans un enchantement universel, nous environne & nous presse de tous côtés.

Les ennemis de ce Théatre ne voient pas que leur critique tombe autant sur les Tragédies Greques, que sur nos Tragédies lyriques; elles ont, en effet, une grande ressemblance.

Toute Poësie, qui ne consistoit qu'en vers & qu'Aristote appelloit *Nudus sermo*, étoit regardée par les Anciens comme une Poësie imparfaite. La Poësie complette & entiere étoit à la fois *Rhytme*, *Harmonie*, *Mélodie*; ensorte que les Poëtes qui n'étoient point Musiciens & Gesticulateurs étoient des demi-Poëtes (*a*).

NOTES.

(*a*) Ces Discours sur l'Opera qu'on a vus dans le Volume précédent, & qu'on voit dans

C'étoit ſur-tout dans les Tragédies, que cette grande Poëſie régnoit. La Tragédie, ſelon Ariſtote, doit être écrite d'un ſtyle agréable, *ſermone ſuavi.* Ce qu'il appelle ſtyle agréable eſt un Diſcours compoſé de Rhytme, d'Harmonie, de Mélodie : *Rhytmus, Harmonia, Melos.* Les Commentateurs d'Ariſtote, & particulierement Robortel un des plus célebres, nous apprennent que le Rhytme étoit une eſpece de danſe, de geſte ou de déclamation : l'harmonie un récitatif muſical, accompagné d'inſtrumens de toute eſpece : la mélodie une muſique plus variée, ſoutenue d'Odes diviſées en ſtrophes & antiſtrophes, que l'on ne chantoit communément que dans les Chœurs.

NOTES.

celui-ci, ont été lus en 1753. & 1754. à l'Académie de Rouen. Je ne connoiſſois pas les Ecrits qu'on a depuis imprimés ſur ce ſujet.

Quoique l'action fût très-simple dans la Tragédie Greque, les Anciens avoient trois manieres de la représenter, & trois principaux Acteurs qui la représentoient. Les Histrions ou Comédiens la rendoient par le simple récit des vers, les Danseurs ou Pantomimes par la danse ou le geste, les Musiciens par les chants divers & les instrumens de musique.

Quelquefois les Auteurs mêmes, comme on l'a dit de Sophocle, accompagnoient de leur lyre les Comédiens qui récitoient leurs vers; quelquefois les mêmes Acteurs dansoient, chantoient, & jouoient des instrumens tout à la fois, ce qui étoit pénible & ridicule, selon la remarque de Lucien; quelquefois enfin trois Acteurs différens partageoient, en même temps, chacun de ces trois rôles, ou ils se succédoient les uns aux autres. Les Danseurs, Gesticula-

teurs ou Pantomimes, car c'étoit la même chose, rendoient par leur geste ce que les Histrions ou Comédiens exprimoient par le discours, & ce que les Musiciens retraçoient à leur tour par leurs voix & leurs instrumens : voilà pourquoi une seule action, répétée trois fois sous différentes images, faisoit sur les Spectateurs de si fortes impressions ; c'étoient trois différens traits qui pénétroient ensemble dans le cœur.

On déclamoit sur le Théatre ; on dansoit dans l'Orchestre, on jouoit des instrumens dans l'intérieur du Théatre ; on ménageoit dessous, au haut & derriere, des lieux convenables aux différentes Scenes ; si l'on vouloit faire entendre le tonnerre, il rouloit à grand bruit sous le Théatre : au haut l'on voyoit les Dieux descendre des cieux pour parler aux Mortels ; derriere on cachoit ce qui

ne devoit pas frapper les yeux des Spectateurs. Les Tragédies Greques ne ressembloient-elles pas beaucoup à nos Operas ?

Dans les beaux jours de la Grece, dans ces temps célebres où Sophocle & Eurypide étaloient sur le Théatre, toute la majesté de Melpomene, & la terreur & la pitié qu'elle inspire, la musique & la danse étoient subordonnées à la Poësie ; loin d'étouffer ses beautés elles ne servoient qu'à en augmenter l'éclat, & à faire passer dans les cœurs ses sentimens touchans, ses pensées sublimes, ses situations surprenantes. La musique & la danse rendoient seulement plus sensible ce que les vers ne rendoient qu'intelligible.

Mais ce qui n'occupe que les sens l'emporte à la fin, chez toutes les Nations, sur ce qui n'affecte que l'esprit. Quand le goût & le génie disparurent avec Sophocle

& Eurypide, on négligea bientôt la Poësie héroïque & noble, pour n'écouter que des Musiciens & n'admirer que des Pantomimes : on n'eut plus que des yeux & des oreilles : les cœurs dégoûtés de sentimens vertueux, les esprits incapables de pensées abstraites, ne purent souffrir que des images voluptueuses, grossieres, ridicules.

Ces sons mélodieux de la flûte & de la lyre, ces modes trop doux & trop tendres, ces Musiciens efféminés, ces Pantomimes lascifs, ces Bâteleurs boufons acheverent de corrompre les Grecs & de les réduire enfin sous le joug des Romains, qui furent à leur tour subjugués par les vices des Grecs. Rome leur ouvrit ses portes malgré ses plus sages Philosophes ; ils firent bientôt dans l'Italie les mêmes ravages qu'ils avoient faits dans la Grece. Rome, amollie par des représentations indécentes,

n'eut presque plus d'Empereurs vertueux, de Ministres laborieux, de Généraux habiles, de Soldats courageux; en un mot de Citoyens; les Arts bannis par la barbarie, ne rentrerent dans Rome & dans le reste de l'Italie, que lorsque les Médicis les rappellerent.

Le grand mérite de la Tragédie lyrique étant l'imitation, où pouvoit-elle trouver un plus favorable asyle que chez une Nation susceptible de toutes les formes qu'elle veut prendre, & la plus habile dans l'art d'imiter? Une langue mélodieuse & capable de tous les modes de la Musique, des voix flexibles, brillantes & cultivées avec le plus grand soin, des Comédiens & des Pantomimes qui sont autant de Protées, des Machinistes & des Décorateurs que toutes les Nations se font gloire d'égaler, le merveilleux de la Magie, les enchantemens de la

Chevalerie, les douces rêveries de la vie paſtorale, voilà ce qui devoit faire naître néceſſairement l'Opera en Italie.

Il eſt vrai que ce ſpectacle joignit long-temps de grands défauts à de grandes beautés ; la nature plus fardée qu'embellie, des bagatelles lyriques plus difficiles qu'agréables, des ſons plus ſurprenans que touchans, des cadences plus hardies que naturelles, plus de clinquant que d'or, des concetti, des antitheſes, des hyperboles, des fadeurs, caractériſerent long-temps la Muſique & la Poëſie italienne. Comme l'Italie eſt la mere de tous les Arts agréables, & ſur-tout de la Muſique, elle produiſit de temps en temps de grands Compoſiteurs & d'habiles Maîtres, qui porterent cet Art à une plus haute perfection que la Poëſie n'y fut portée : mais depuis que Métaſtate, nourri de

la lecture de nos grands Poëtes, a réuni à son génie les mérites différens de Corneille, de Racine & de Quinaut ; il semble être le restaurateur du goût en Italie, & l'imitateur de la vraie nature : ainsi nous avons eu la gloire de perfectionner dans les ouvrages de nos Maîtres mêmes le Poëme que nous tenons d'eux.

Il passa les Alpes il y a près d'un siecle ; il fut reçu en France avec avidité ; elle vit sur ses Théatres des Acteurs qu'elle n'avoit point produits : on lui parla une langue qu'elle entendoit peu ; on lui chanta une musique qu'elle admiroit sans pouvoir l'aimer ; le plaisir de la nouveauté fut d'abord l'unique plaisir qu'elle prit à ce spectacle.

Enfin nos Musiciens & nos Poëtes, aussi jaloux de la gloire des Italiens, que les Romains l'avoient été de celle des Grecs, voulurent

essayer de faire ce qu'ils voyoient exécuter aux Etrangers. On eut beau leur dire, comme on l'a répété cent fois depuis, que notre langue trop abondante en syllabes sourdes & en voyelles muettes est peu musicale ; que notre génie sage & timide n'ose franchir les bornes de la nature pour s'égarer dans les chimeres du merveilleux, que la justesse de notre goût & de notre jugement ne nous permettra jamais de chanter ce qui ne doit être exprimé qu'en vers & en simple prose : les Partisans du nouveau spectacle répondoient, que rien n'est impossible à notre Nation, qu'elle peut faire tout ce que font les autres ; que notre langue est aussi musicale qu'elle peut & qu'elle doit l'être pour nos oreilles ; que notre Musique a ses graces, sa douceur, son harmonie proportionnée à nos organes ; que notre dé-

goût pour le merveilleux bisarre & outré, est moins un obstacle qu'un moyen de plus pour perfectionner la Tragédie lyrique ; qu'enfin quelque ridicule qu'il y ait à chanter ce qui ne doit être que récité, on pourroit nous y accoûtumer peu à peu, comme on s'est accoûtumé à rimer ce qui ne devroit être rendu qu'en prose.

Mais la meilleure réponse à toutes les difficultés qu'on opposoit à l'introduction de l'Opera fut d'en faire. Les Sieurs Perrin & Lambert, autorisés par le Cardinal Mazarin, en firent représenter qui eurent un grand succès ; les plus grands Seigneurs de la Cour de Louis XIV. furent Acteurs. La Musique de Lulli fit autant de plaisir en France, que celle des Italiens en faisoit en Italie, & les vers de Quinault eurent autant de charmes pour nous, que les vers de Sophocle & d'Eurypide en eu-

rent pour les Grecs. Nous avons lieu d'espérer que ce spectacle se soutiendra encore long temps dans les productions des successeurs de Quinaut, de Lulli, malgré les préjugés que beaucoup de François ont pour la Musique italienne, malgré les indécences de l'Opera Comique, & les farces des boufons qui, en corrompant les mœurs, pourroient peut-être à la fin corrompre le goût & le langage.

Le Théatre lyrique s'établit en Angleterre d'une maniere toute différente qu'en France. Nous n'avions d'abord, comme je viens de le dire, qu'une Poësie, qu'une Musique & des danses italiennes. Nous nous crûmes incapables de donner aucun Opera François; ce ne fût qu'après avoir combattu long-temps le préjugé, qu'on vint à bout de le vaincre, & de donner en 1659. un nouveau lyrique

en notre Musique & en notre langue. Ce fut tout le contraire en Angleterre ; les chants, les danses, les vers, tout fut d'abord Anglois : ce n'a été que peu à peu que la métamorphose s'est faite & que les Italiens se sont emparés de l'Opera de nos voisins.

Nous avons deux Arts pour objet dans l'histoire de leur Théatre lyrique, leur Musique & leur Poësie ; l'une & l'autre offrent des singularités qui ne se trouvent ni chez les Anciens ni chez les Modernes.

L'origine d'un Art a presque toujours une relation intime avec l'origine de la Nation qui le cultive ; les divers changemens que cet Art éprouve dans un Empire suivent ordinairement les diverses révolutions de cet Empire : c'est ce qui est arrivé à la Musique des Anglois ; son origine remonte à leur origine : elle a eu ses vicissitu-

des comme leur Gouvernement; elle est composée d'autant d'especes différentes, que l'Angleterre est mêlée de Nations diverses.

Tout le monde sait que les anciens Habitans de la Bretagne, Province des Gaules, peuplerent les premiers l'ancienne Albion, & lui donnerent leur nom & leur langue : la Bretone, que l'on parle aujourd'hui dans la Province de Galles, en est une preuve. On sait encore que les anciens Bretons étant divisés, les Anglo-Saxons, Peuples de la Germanie, profiterent de leurs guerres intestines pour s'emparer de leur Royaume : on parle encore, dans plusieurs contrées d'Allemagne, l'ancienne langue que leurs peres introduisirent en Angleterre.

Comme un fleuve, quelque éloigné qu'il soit de sa source, conserve toujours les premieres qualités qu'il y a puisées : comme

un homme, à quelque âge qu'il soit parvenu, ne perd jamais les principes dont on a cultivé son enfance, les premiers germes de ces deux anciennes langues Bretone & Saxone ne s'anéantiront jamais, & dureront autant que la langue qu'elles ont formée.

Il en est de même de la Musique Angloise : il n'est point de Nation, quelque barbare qu'elle soit, qui n'ait eu la sienne ; aussi est-ce une tradition en Angleterre que les Bretons & les Saxons eurent des Musiciens comme les autres Peuples. La Musique, ainsi que la Poësie, est l'image du génie & des moeurs d'une Nation. Les premiers adonnés aux plaisirs de Bacchus, célebrerent, dit-on, ses louanges dans des chansons & dans des choeurs de Bûveurs : ainsi commencerent chez les Athéniens les spectacles grossiers de Thespis.

Les Saxons, aussi belliqueux que les anciens Thraces, représenterent dans leurs spectacles des marches, des campemens, des batailles, sonnerent l'alarme, la charge, la retraite; les Anglois firent ensuite entrer cette musique guerriere dans leurs jeux, plus féroces qu'héroïques; elle accompagne encore aujourd'hui leurs courses de Chevaux, leurs combats de Coqs, de Taureaux, de Gladiateurs: mais cette harmonie bruyante, en inspirant du courage aux Combattans, distrait les Spectateurs de l'horreur que leur doit causer la mort de ces malheureux qui s'entr'égorgent pour divertir leurs semblables.

On ne paye les Gladiateurs qu'à proportion des blessures qu'ils se font les uns aux autres & des dangers qu'ils courent: un Gladiateur ne peut faire fortune en ce pays-là qu'il n'ait tué un grand

nombre de ses Confreres : ces spectacles font fremir la nature & la Religion ; s'ils réjouissent le Peuple qui est encore très-barbare, ils affligent réellement les Nobles & les Gens de Lettres qui ne cedent, pour la plûpart, ni en délicatesse ni en humanité aux nôtres.

Quand la paix fut rétablie entre les Bretons & les Saxons, leur goût pour les plaisirs & leur ardeur pour les armes furent confondus ensemble & tempérés l'un par l'autre ; ces deux Musiques, réunies par d'habiles Artistes, augmenterent encore l'union des deux Peuples. C'est ainsi que la Musique des différentes Républiques de la Grece, composée de leurs différens modes, resserra les liens de la Grece entiere ; flatées de contribuer toutes ensemble aux spectacles de toutes les Républiques ; elles s'intéressoient davan-

tage au bien général de toute la Nation. Les hommes ſont autant liés par lés mêmes Arts que par les mêmes Loix.

Quoique les Anglois n'aiment pas à convenir qu'ils doivent beaucoup aux autres Nations, & que la plûpart n'aient pas le courage d'avouer qu'ils tiennent de nous quelque Art ou quelque Science; ils ſont cependant perſuadés qu'un hommage de plus, qu'ils rendront à ces Nations, ne leur fera pas perdre la ſupériorité qu'ils croient avoir ſur elles. Mais ils ne nous traitent pas de même; ils craindroient qu'en nous accordant quelques avantages cela ne tirât à conſéquence, & ne fît pencher la balance en notre faveur.

Quoi qu'il en ſoit, on ne peut pas douter que les Celtes & les Gaulois qui étoient leurs voiſins, & qui leur ont donné leur Religion & leur Gouvernement; que

les Normands qui les subjuguerent par leurs armes & qui les policerent par leurs Loix, & qu'enfin les François, dont ils ont tenu en tous temps une partie de leurs mœurs & de leurs connoissances, ne les aient enrichis de leur chant & de leur musique : aussi est-il certain que leurs Ballets, leurs Menuets, & presque toutes leurs danses sont entierement françoises.

La conquête de l'Irlande & l'union de l'Ecosse étendirent encore l'Art dont nous faisons l'histoire : l'Irlande y contribua par ses airs lugubres & touchans, ses gigues vives & légeres, mais plus simples que les gigues italiennes.

David Riccio, né à Turin, & si célebre dans l'Histoire de Marie Stuard Reine d'Ecosse, y apporta d'Italie plusieurs airs qu'il joignit à ceux d'Ecosse, dont il fit des pieces entieres dans un goût in-

connu jusqu'alors : ces tons Bretons, Saxons, Normands, François, Irlandois, Ecossois, heureusement combinés, fonderent la Musique Angloise, & plurent peu à peu à des oreilles accoûtumées aux accens de ces diverses Nations.

Le grand *Shakespear*, ayant fait monter sur la Scene des Magiciens, des Spectres, des Démons, & mis au jour les abysmes de l'Enfer, le Docteur *Purcell*, qui vivoit sous Guillaume III. créa une nouvelle Musique pour cette nouvelle Tragédie, & quoiqu'à la seule lecture ce Théatre paroisse quelquefois extravagant, il devient intéressant quand le Musicien Anglois y répand l'illusion : cette Musique est une Syrene, selon Mylord *Granville*, qui prête ses charmes au sublime de *Shakespear*.

Le Docteur *Purcell* est le Lully des Anglois : on compte que *Co-*

relli, fameux Musicien d'Italie, eut une si grande estime pour ses pieces, qu'il vint de Rome pour admirer de plus près son rival, comme *Apelles* partit de Cô pour aller à Rhodes rendre hommage aux talens de *Protogenes*; que *Corelli* prit son chemin par la Hollande, mais qu'ayant appris à Rotterdam que *Purcell* étoit mort, il retourna en Italie, en disant qu'il n'étoit pas venu pour voir l'Angleterre, mais le Docteur *Purcell*. Cette prétendue anecdote, ainsi que beaucoup d'autres, est une fable ridicule: M. *Geminiani*, éleve de *Corelli*, m'a assuré que son Maître n'a ni fait ce voyage, ni dit cette sotise.

On ne doit point être surpris qu'un Musicien Anglois porte le surnom de Docteur. La Musique est enseignée dans les Universités d'Oxford & de Cambridge, avec autant de soin & aussi long-temps

que le Droit, la Medecine & les autres Sciences : il faut y demeurer, ou du moins y prendre des inſcriptions, pendant onze ans, pour acquérir ſucceſſivement les degrés de Bachelier, de Maître-ès-Arts, de Docteur en Muſique. Cette dignité eſt auſſi grave que celle de Docteur en Medecine : en effet, l'Art dont nous parlons eſt d'une extrème importance pour ces Inſulaires. La Medecine guérit quelquefois leurs maladies corporelles : la Muſique eſt, ſelon eux-mêmes, un remede ſouverain contre l'humeur ſombre, inquiete, & les autres maladies de leur ame, bien plus funeſtes & en plus grand nombre que celles de leur corps.

Le commerce étant devenu plus floriſſant ſous George I. le luxe augmenta avec les richeſſes, & on fit ſervir les beaux Arts au luxe. On invita de toutes parts des Mu-

ficiens : il en vint d'Italie, de France, d'Allemagne, entre lesquels M. *Hindel*, qu'on dit avoir eu pour Maître le grand *Corelli*, se distingue depuis long-temps.

La Cour, amollie par une Musique efféminée, par une mélodie voluptueuse, par des airs tendres & légers, pleine d'admiration pour des Scenes détachées, sans intrigue, sans liaison, sans caracteres, sans forces, n'avoit aucun goût pour l'harmonie noble, touchante & majestueuse, » lorsque le grand » *Hindel* parut, dit Pope dans sa » Dunciade. Armé de ses cent bras » comme le redoutable Briarée, il » émeut, il étonne, il ébranle » l'ame, & fait succéder le Tam» bour de Mars au Tonnerre de » Jupiter. O Reine de l'ignorance » & du mauvais goût, opposez-» vous à ses conquêtes, ou il vous » tirera malgré vous de votre pro» fond sommeil ! Elle s'éveille,

» elle l'entend & l'exile au rivage » de l'Hibernie. « En effet, M. Hindel, si nous en croyons le Docteur Warburton dans ses Notes sur cet endroit de la Dunciade, ayant introduit un plus grand nombre de Musiciens & d'instrumens de Musique, & employé même les tambours & les canons pour faire un plus grand bruit dans les Chœurs, effraya & étonna la Cour qui l'envoya battre son tambour & tirer son canon en Irlande : il croyoit qu'il falloit rassembler toutes les combinaisons possibles de tous les sons, de tous les tons, de toutes les voix, de tous les instrumens, de tous les bruits des êtres animés & inanimés pour venir à bout d'éveiller & d'émouvoir les Anglois.

Mais comme on avoit besoin d'habiles Compositeurs & de grands Maîtres, on le rappella quelque temps après, & il brille

encore aujourd'hui, quoiqu'il ſoit extrèmement avancé en âge, dans les Oratorio, les Maſcarades, les Operas que les Anglois payent avec une extrème généroſité, juſqu'à donner cinq louis pour entendre trois Oratorio.

On s'étonnera, ſans doute, qu'un Muſicien ſe ſoit aviſé de faire tirer le canon dans un ſpectacle, & on croira ſeulement que la Muſique fut ſi forte & ſi terrible, qu'elle imita le canon ſans qu'on fût obligé de le tirer. Pour moi je m'en tiens à la lettre, & je traduis exactement non un Poëte, mais un Commentateur qui s'exprime avec autant de clarté que de préciſion : *And employed even drums and cannon to make a fuller Chorus*, & il employa même des tambours & des canons pour faire un plus grand Chœur.

On ceſſera d'être ſurpris de cette ſingularité, quand on ſaura qu'au

lieu de repréſénter ſimplement les reſſemblances, ce ſpectacle repréſentoit à la fois, du temps d'Adyſſon, comme il le dit lui-même dans ſon Spectateur, Tome I. des reſſemblances & des réalités biſarrement aſſorties, des chevaux vivans qui traînoient des chars enchantés, des oiſeaux qu'on inſtruiſoit à voler, ſiffler ſur la Scene, & des inſtrumens de Muſique qui imitoient leurs ramages. Le même Adyſſon dit qu'on avoit eu deſſein de faire courir ſur le Théatre des chats après des ſouris : auſſi a-t-il appliqué à ces extravagances ce mot d'Horace ; quand vous aſſiſtez à ce ſpectacle, pouvez-vous, mes amis, vous empêcher de rire ?

Spectatum admiſſi riſum teneatis amici ?

Si Adyſſon, Pope ou Warburton, & d'autres ſages Ecrivains d'Angleterre, n'euſſent relevé les

défauts de ce Théatre, je n'en aurois jamais hasardé la critique ; persuadé qu'on ne peut parler avec trop de circonspection de tout ce qui appartient aux Etrangers : j'avouerai même que, quand leur Théatre lyrique se renferme dans de justes bornes, il y regne une magnificence dans la variété des décorations, un merveilleux dans le jeu des machines, un enchantement dans la multitude innombrable des sons qui remplissent les oreilles, une illusion dans la foule infinie d'objets qui frappent les yeux, une abondance de sensations qui émeuvent l'ame ; de maniere que ce spectacle qui étonne d'abord les Etrangers, leur plaît insensiblement, & qu'ils le trouvent à la fin digne du Peuple devant qui il est représenté.

Je m'arrêterai moins long-temps sur l'histoire de la Poësie de ce même Théatre ; j'en distribuerai,

à la tête des pieces traduites, quelques traits principaux, & je me contenterai de dire ici que Guillaume d'*Avenant*, qui avoit succédé en 1637. au célebre *Ben-johnson* dans la dignité de Poëte du Roi, se réfugia en France & y fit plusieurs voyages, où il puisa vrai-semblablement les premieres idées du genre dont il a été le créateur dans son pays; car il ne paroît pas qu'il ait vû l'Italie. Il obtint sous Cromwel des Lettres-Patentes pour l'établissement d'une nouvelle Troupe de Comédiens: mais voyant que celle qui étoit déja établie pour le Dramatique avoit un grand succès, il conçut le projet d'en former une pour le Lyrique, lorsque nous ne commencions qu'à faire des efforts pour secouer le joug des Italiens.

Il est vrai que les Poëtes & les Musiciens Anglois avoient donné

depuis quelque temps des *Mascarades*, c'est-à-dire des Drames lyriques qui tiennent le milieu entre les Tragédies & les Comédies, & dont les Acteurs étoient masqués. Milton avoit fait représenter *Comus* dès 1634. mais l'Opera, proprement dit, ne fut établi & fixé à Londres que par Guillaume d'*Avenant*, au temps dont nous parlons: Charles son fils fit l'Opera de *Circé*; Milton augmenta la gloire de ce spectacle par l'Oratorio de *Samson*.

Dryden hasarda, sur le même Théatre, la *Chute de l'Homme*, ou le *Paradis perdu* mis en action: son génie, toujours plus fécond que judicieux, ajouta à ce sujet beaucoup d'absurdités de son invention. *Congreve* écrivit élégamment le Jugement de *Pâris* & l'Aventure de *Sémélé*, qui portent le nom de Mascarades, mais qui valent bien nos Operas; on verra

ces

ces deux pieces. Mylord *Granville* en fit une, tirée du célebre Roman d'Amadis. Je l'ai donnée dans le Volume précédent, ainsi que la Préface : on va voir la *Rosamonde* d'Adysson qui contient des Scenes dignes de son Auteur. Enfin parut le plus singulier & peut-être le plus ingénieux de tous les Operas, c'est celui des *Gueux*, & sa suite par lesquels je finis cet Ouvrage.

Voilà les derniers Operas Anglois : la Musique & la Poësie italienne ont toujours dominé depuis sur leur Théatre lyrique, malgré les plaintes de tous les Citoyens zélés pour la gloire de leur Nation, de leur langue & de leur Poësie.

Heureux les Anglois s'ils n'abandonnent pas leur Théatre aux Operas Comiques, aux Pantomimes, aux Boufons, qui éteignent insensiblement le goût de l'hé-

roïſme & de la décence ! Heureux encore s'ils ne portent pas plus loin l'extravagance, en mettant ſur la Scene les propos & les mœurs des plus viles conditions ! Quand on ne dédaignera plus de parler comme le Peuple parle, on ne rougira plus de penſer comme il penſe.





AVERTISSEMENT SUR L'OPERA DE ROSAMONDE.



ROSAMONDE, fille de Gauthier de Clifford, un des grands Seigneurs de l'Angleterre, & Maîtresse de Henri II. est l'Héroïne de l'Opera dont Adysson est l'Auteur.

Comme l'Histoire donne les surnoms de *Sage*, de *Juste* & de *Grand* aux Mortels, qui ont porté ces qualités au plus haut degré ; elle a accordé aussi à Rosamonde le surnom de *Belle*, à cause de sa rare beauté : mais ce don de la nature, si aimable & si dangereux, causa à la Nation Angloise, à la Maison Royale, à la Reine

Eléonore, & à Rosamonde elle-même les plus grands malheurs.

Un de ses freres, ayant eu l'indiscrétion de vanter les charmes de sa sœur à quelques Courtisans, il la firent connoître à Henri II. un des plus grands Rois & un des hommes les plus galans d'Angleterre ; il la vit, & il l'aima éperduement. Sa passion inspira la plus cruelle jalousie à la Reine. Quoique sa conduite ne fût pas sans tache, & qu'elle eût dû avoir pour les défauts de son mari une indulgence, dont elle avoit besoin pour elle-même, elle ne cessa de le persécuter pour la préférence qu'il donna aux charmes de Rosamonde sur les siens : elle conspira contre lui, & engagea dans cette révolte, non-seulement les grands du Royaume & les Rois voisins, mais encore ses propres enfans, qui étoient aussi ceux de Henri. Excités par la fureur de leur mere,

Henri, Richard & Geoffroi, armerent contre leur pere l'Ecosse, l'Angleterre, quelques contrées de la Flandre, les Provinces de la France, qui appartenoient alors aux Anglois. Henri, pour avoir aimé la plus belle femme de son Royaume, auroit été déthroné, s'il n'eût pas été infiniment supérieur à ses ennemis par sa sagesse & sa valeur.

La Reine irritée de le voir paisible possesseur de ses Etats, tourna sa rage contre la belle Rosamonde, & attenta plusieurs fois à sa vie. Henri, pour soustraire sa maîtresse aux fureurs de sa femme, fit cacher Rosamonde dans une Maison Royale du Comté d'Oxford, nommée Woodstock, fameuse alors par un parc & un labyrinthe impénétrable.

Mais qui peut échapper aux yeux de la jalousie? Eléonore se servit, dit-on, pour entrer dans

le labyrinthe de Woodſtock, du même moyen, que celui qu'Ariane avoit employé pour tirer Théſée, ſon Amant, du labyrinthe de Minos ; un peloton de fil lui découvrit la retraite de ſa rivale : elle l'accabla de tant d'outrages, que cette Beauté infortunée en mourut l'an 1177. D'autres diſent que la Reine la fit empoiſonner. Le Roi déſeſpéré condamna Eléonore à une priſon, dont elle ne ſortit que ſous ſon Succeſſeur. Roſamonde fut enterrée dans un Couvent de Religieuſes, que cette dévote Courtiſane avoit enrichies de ſes pieuſes libéralités, & qui communiquoit par un ſouterrain au labyrinthe de Woodſtock. On voit encore ſur les murailles de la Chapelle, où étoit ſon Tombeau, cette Epitaphe ſinguliere.

HIC JACET in tumulo Roſamunda, non roſa mundi,
Non redolet ſed olet, quæ redolere ſolet.

La ſingularité de cette Epitaphe conſiſte dans un jeu de mots, qui n'auroit aucun agrément en françois. On a fait en tout temps beaucoup de vers à ſa louange ; on montre encore avec curioſité, l'étang où l'on dit qu'elle ſe baignoit. On a recherché, avec avidité, tout ce qui peut éclaircir ſon hiſtoire. Enfin, les Anglois ont preſque autant de reſpect pour la mémoire de cette célebre Maîtreſſe d'un de leurs Rois, que nous en avons, nous autres François, pour le nom de notre fameuſe Pucelle d'Orléans. Roſamonde eut deux enfans de Henri ; l'un épouſa la fille unique du Comte de Saliſbury, & l'autre devint Evêque de Lincoln, & enſuite Archevêque d'Yorck.

Voilà le fonds ſur lequel Adyſſon a conſtruit ſon Opera. Il en a changé des circonſtances ; il y en a ajouté d'autres. Nous pouvons

inférer ici l'éloge qu'en fait un de ses Editeurs. » Que les doutes qui
» se sont élevés sur la bonté de la
» Musique de Rosamonde soient
» bien ou mal fondés, dit-il, il est
» certain qu'elle fut regardée com-
» me médiocre dans un temps où
» le goût pour la Musique italien-
» ne étoit dominant en Angle-
» terre, & où l'on ne pouvoit souf-
» frir aucune Musique qui fût de
» la composition d'un Anglois :
» mais, quant à la Poësie, cet
» Opera fait autant de plaisir à la
» lecture que les autres en font
» sur le Théatre, quoiqu'aidés &
» embellis par des voix & des ins-
» trumens. «

Mais écoutons un Poëte chanter les louanges de l'Auteur, & célébrer la gloire de son Héroïne.

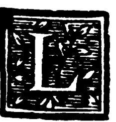


EPITRE



ÉPITRE
A L'AUTEUR
DE ROSAMONDE,

Par M. TICKEL (a).



LES Italiens furent les premiers Inventeurs de l'Opera ; il étoit abondant en Musique & stérile en pensées. Le Théatre de la docte Angleterre dédaigne cette molle harmonie & ces bagatelles mélodieuses : elle rougit de voir sur la Scene avilie des sottises agréables à l'oreille, & des extravagances élégamment chantées.

Nul charme ne manque à vos vers ;

NOTES.

(a) Je parle de ce M. Tickel dans la vie de Pope.

vous êtes aussi doux que Corelli, aussi fort que Virgile : le chant reçoit de nouvelles graces de vos expressions ; & la Musique emprunte de votre Poësie le secours que la Musique avoit coutume de lui donner : votre style égale celui des Anciens : vos vers nombreux & coulans surpassent ceux des Modernes : la cadence de vos vers est si facile & si naturelle, que la force des pensées paroît être une beauté superflue, & la force des pensées a tant de charmes qu'elle pourroit suppléer à cette cadence facile & naturelle.

La grotte & le berceau que votre génie a créés, que votre imagination a construits, offrent les plus rians paysages. Quel art auroit pû produire ces spectacles divers, qui n'existent que dans vos idées ; ces bosquets fleuris, cette verdure éternelle, ces sons multipliés que la folle Echo se plaît à répéter, ces ombrages qui semblent être le séjour des Fées, enfin les détours infinis de ce vaste labyrinthe ? La nature & l'art ont rassemblé leurs charmes, pour fixer sous nos yeux tout l'Elisée : non l'imagination ne pouvoit porter plus loin son vol

hardi, jusqu'à ce que Vanbrouck (*a*) eut tracé le plan de cet édifice, que Marlbourough a fait élever.

Mon cœur est déchiré de mille douleurs, lorsque je vois votre belle Héroïne, fondant en larmes, demander la vie. Quand nos anciens Poëtes (*b*) lui prêtoient des expressions

NOTES.

(*a*) Vanbrouck a bâti le Château de Bleinheim. Voyez une Note plus détaillée à la fin de l'Opera.

(*b*) Ces anciens Poëtes ou Bardes ont fait pour la plûpart des Ballades, naïvement écrites, sur Rosamonde & sur Eléonore : mais cette naïveté est si dépendante du style Anglois, qu'il n'est pas possible de la conserver dans une Traduction. J'en connois trois : les deux premieres font très-naturellement l'histoire des Amours de l'infortunée Rosamonde ; l'autre, plus maligne, feint que le Roi voulant connoître à fond les mœurs de la Reine, lorsqu'elle étoit malade, s'habilla en Moine François, & engagea un Seigneur de sa Cour à prendre le même habit ; que s'étant présentés à la Reine pour la confesser, elle, qui avoit plus de confiance aux Moines de France qu'à ceux d'Angleterre, leur fit à tous deux en même temps (ce qui est un peu extraordinaire) une confession de toutes ses galanteries, & mit au nombre de ses Amans le Courtisan même qui accompagnoit le Roi, & qui étoit déguisé comme lui.

touchantes, mais moins agréables, il sembloit que la Justice elle-même devoit prononcer son arrêt : mais la belle Rosamonde implore ici sa grace ; elle ne l'implore point en vain. Tels sont les tendres accens que les Cignes mourans soupirent : tous vos vers expriment ses malheurs avec une si touchante énergie ; toutes ses larmes coulent, avec ses expressions, d'une maniere si attendrissante, que nous croyons, en dépit de la renommée, que le destin a révoqué son arrêt, que sa faute mérite d'être pardonnée, & qu'elle est digne de vivre.

Que des couronnes de myrte parent aujourd'hui la tête de cette aimable beauté ! que l'ombre de Rosamonde s'abandonne aux transports de la joie ! Peut-être qu'à présent elle accompagne l'ombre de Didon, & qu'elles se racontent l'une à l'autre l'histoire de leurs amours : elles mê-

NOTES.

Le Roi pensa se fâcher après la Confession ; mais comme il avoit juré à son Courtisan qu'il n'auroit aucun ressentiment de tout ce que la Reine pourroit leur dire, il prit son mal en patience, & enseigna par son exemple à ne point pousser trop loin la curiosité.

lent ensemble leurs larmes, elles bénissent également leurs destinées : l'amour, qui causoit leurs malheurs, fait aujourd'hui leur gloire ; elles ne gémissent plus de la cruauté du Fort : l'une a pour Poëte un Virgile, & l'autre un Adysson.

Monarque de la Poësie Angloise recevez l'humble hommage d'un de vos Sujets. Ainsi l'Alouette ingénue essaie de prendre, dès l'aurore, son essor vers les cieux, pour saluer le Dieu des vers & de la lumiere ; votre mérite n'a pas plus de rivaux que votre gloire, & vos propres lauriers, mettent votre nom à couvert de l'envie : ce nom, vanté par les neuf Sœurs, fera résonner toutes les lyres. Cependant le Public, enchanté de vos accens mélodieux, entraîné par la force de vos pensées, ému par la joie & la tristesse que vous versez tour à tour dans les cœurs, aura pour Rosamonde les yeux (*a*) de Henri II.

NOTES.

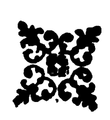
(*a*) En vain contre le Cid un Ministre se ligue,
Tout Paris pour Chimene a les yeux de Rodrigue.

Ces vers ne ſont peut-être pas de la plus exacte vérité : mais qui a jamais crû un Poëte ſur ſa parole ? Ne ſuffit-il pas qu'ils ſoient ingénieux ?

Au reſte, vous n'avez point ici à craindre de Poëſie indécente, de morale dangereuſe ; les malheurs, qui ſuivent un amour illégitime, & les fureurs d'une jalouſie effrenée, ſont des leçons d'autant plus inſtructives que la fable de cet Opera eſt d'accord dans la plûpart des évenemens avec la vérité de l'hiſtoire & l'expérience de tous les ſiecles.

NOTES.

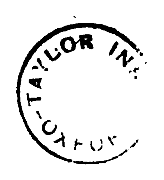
Quand on traduit auſſi fidelement une penſée, on devroit du moins en faire honneur à l'Auteur : mais ce n'eſt pas l'uſage des Poëtes Anglois.



ROSAMONDE,

OPERA,

PAR ADYSSON.



NOMS DES ACTEURS.

Le Roi HENRI.

Le Chevalier TRUSTY.

Un PAGE.

Un ENVOYÉ.

La Reine ELÉONORE.

ROSAMONDE.

GRIDELINE, femme de Trusty.

Des ANGES, &c.

La Scene est dans le parc de Woodstock.





ROSAMONDE,

OPERA,

PAR ADYSSON.

ACTE I.

Le Théâtre représente la vûe du parc terminée par le berceau en forme de labyrinthe.

SCENE PREMIERE.

LA REINE, UN PAGE.

Il faut supposer que la Reine est partie de Londres, pour découvrir la retraite de Rosamonde; qu'elle a engagé le Page à lui enseigner cette retraite, & à manquer de fidélité à Rosamonde, à qui

vrai-semblablement il appartient : c'est ce que le Poëte ne dit point, & ce qui méritoit une Scene d'exposition.

LA REINE.

EN quel lieu suis-je ? quels spectacles s'offrent à moi ? par-tout, où je porte les yeux, je vois une terre qui m'enchante ; je respire la douceur des champs Elisées, des montagnes parées de fleurs, des rives bordées de mousse, des bois couverts d'ombrages, des ruisseaux de crystal, qui me surprennent par leur variété champêtre ; à mesure que nous avançons sur ces voûtes creusées par la nature, mille échos se font entendre autour de nous ; ils sont renvoyés de côteaux en côteaux ; les rochers retentissent, les grottes résonnent ; ils ne perdent pas un seul accent de la voix (*a*).

LE PAGE. C'est ici que l'aimable Rosamonde est renfermée, & qu'elle vit en sûreté loin du monde & de vous.

LA REINE *à part*. Nom funeste !...

NOTES.

(*a*) L'Echo du parc de Woodstock est fameux.

je languis ; je me meurs..... je suis dévorée des horreurs de la jalousie.

LE PAGE. C'est ici que cette Beauté infortunée aspire, en pleurant, après le retour de son Roi.

LA REINE *à part.* O désespoir ! ô honte ! mais je tarde trop ; montrez-moi cette heureuse retraite.

LE PAGE. C'est-là que le grand Henri va oublier les fatigues de la guerre.

LA REINE. Taisez-vous : montrez-moi l'heureux asyle qui renferme cette ennemie coupable & trop tendrement aimée : ma fureur, aussi terrible que celle du Ciel, va tomber sur elle, & la foudroyer jusques dans le séjour (*a*) même de son bonheur.

LE PAGE. Considérez, sur cette hauteur, ce berceau qui forme de si longs détours ; ce labyrinthe, qui ne finit point, & qui serpente sans cesse ; ces allées percées sur d'autres allées ; ces ombres qui rentrent dans d'autres ombres, & qui décrivent un cercle éternel.

LA REINE. Je m'égare dans un la-

NOTES.

(*a*) Littéralement : *Jusques dans son paradis.*

byrinthe plus impénétrable encore : je me perds dans le labyrinthe de l'amour ; la crainte, la fureur, l'espérance tyrannisent tour à tour mon ame agitée.

Le Page. Ce chemin, qui partage ces vertes prairies, conduit à son agréable retraite.

La Reine. Eléonore, réfléchis ; il en est temps. Quels sont donc les crimes de ta rivale détestée ? Hélas ! où portes-tu tes pas ? Qu'a-t-elle donc fait, pour exciter ta colere ? . . . mais n'enflamme-t-elle pas de coupables feux, l'infidele objet de tes desirs ? N'a-t-elle point, par ses funestes artifices, arraché de mes bras le grand Henri ? Son crime est d'être aimée ; son crime est d'avoir des charmes : volons, volons à la vengeance ! elle mourra ; elle mourra. . . . Eh ! quoi, je sens mon coeur se calmer. . .

Air.

Eh ! comment cette Beauté ne seroit-elle point coupable ? Qu'est-ce qui ne s'attendriroit pas pour un Monarque comme le mien ? Un si grand, un si brave Héros doit enchaîner tous les cœurs.

Le Page. Ecoutez, Princesse, écou-

ez : quel ſon frappe mes oreilles ?

AIR.

J'entens venir le Conquérant, le Vainqueur, Henri vient : les hautbois, les trompettes, les fifres, les tambours forment un concert effrayant, annoncent le bruit de la guerre & rempliſſent d'horreur tous les cœurs.

LA REINE. Henri revient vainqueur des dangers ; il revient, mais ce n'eſt pas pour moi ; il vient pour rendre hommage à ſa Roſamonde, pour mettre ſes lauriers à ſes piés ; il eſt impatient de lui renouveller ſes vœux, ces vœux qui n'étoient dûs qu'à Eléonore ; ce ſera donc ici que cette Beauté, trop heureuſe, verra ſous ſon berceau & dans ſon labyrinthe, conſacrés à la volupté, mon Roi, ma vie, mon vainqueur, tandis que je gémis de ſon abſence. Non, non, c'en eſt fait, la perfide mourra ; je ne ſerai point alarmée par la crainte, ni déſarmée par la pitié : on verra dans ma fureur juſqu'où va la vengeance d'une Reine irritée.



SCENE SECONDE.

La Scene représente l'entrée du pavillon.

TRUSTY, *Gouverneur du pavillon.*

JE tremble, je brûle, je frissonne; je suis glacé; d'où vient cette horreur subite? Je sens approcher un Démon: mes frayeurs sont justes; je vois ma femme.

» Je supprime de grossieres plaisan-
» teries, & je donne la Scene suivan-
» te comme un exemple de leur genre
» boufon très-déplacé ici, & qu'on
» peut comparer à la premiere Scene
» du *Médecin malgré lui.* «

SCENE TROISIEME.

TRUSTY, GRIDELINE.

GRIDELINE.

COquin de Valet, te voilà donc?

TRUSTY. Mon amour, ma tourterelle, ma charmante beauté.

GRIDELINE. Monstre, je connois tes ruses.

TRUSTY. Pourquoi traiter ainsi ton tourtereau.

GRIDELINE. Je ne suis pas la dupe de tes fausses caresses.

TRUSTY. Je voudrois te fermer la bouche par un baiser.

GRIDELINE. Va le porter à la belle Rosamonde.

TRUSTY. Elle n'est pas à moitié aussi belle que vous.

GRIDELINE. Elle te voit avec les yeux d'une Maîtresse.

TRUSTY. Je te serai toujours fidele: elle peut mourir quand elle voudra.

GRIDELINE. Non, non, je n'en puis douter; je vois ta fraude: tu es traître à ton Roi & à sa femme.

AIR.

TRUSTY. Grideline, consulte ton miroir: regarde ce minois enchanteur, ces joues vermeilles, cette peau fine: tous vos traits, charmante créature, vous convaincront de ma sincérité.

AIR.

GRIDELINE. Que Grideline seroit heureuse, si elle pouvoit dire, Trusty m'aime: s'il ne déguisoit pas un amour trompeur, sous des paroles

agréables, mais, hélas, trop séduisantes ! Quand serai-je véritablement l'épouse d'un aussi parfait Chevalier ?

TRUSTY *à part*. La tempête commence à se calmer ; je l'ai adoucie & appaisée par mes flatteries : c'est mon tour d'être méchant..... je sens ma fureur s'animer, vas-t-en tigresse.

GRIDELINE. Je vous aime trop pour vous quitter.

TRUSTY. Fuis loin de moi, malheureuse !

GRIDELINE. Pourquoi vous fâchez-vous, Monsieur Trusty ?

TRUSTY, Tu fais le malheur de ma vie.

GRIDELINE. Je suis folle de vous, mon cher mari.

TRUSTY. Séparons-nous pour jamais.

GRIDELINE. Vous me donnez la mort.

TRUSTY. Plût à Dieu !

GRIDELINE. Ah ! cruel, d'où vient donc que vous ne m'aimez plus ?

TRUSTY. Tu es laide, sotte & vilaine.

GRIDELINE. Tu es un brutal de me traiter ainsi. Adieu, traître.

TRUSTY. Adieu, méchante.

GRIDELINE.

GRIDELINE. Tu es un traître.

TRUSTY. Tu es une méchante.

GRIDELINE. Tu es un traître.

TOUS DEUX. Adieu, adieu.

» J'omets d'autres plaisanteries plus » mauvaises, qu'il est étonnant qu'un » homme, qui a la confiance d'un » grand Roi, puisse se permettre : il » se félicite, par exemple, de son em- » ploi, parce que le principal Mer- » cure de Henri est fêté & honoré de » tout le monde, des grands & des » petits. Il se cache quelque temps » pour entendre parler Rosamonde. «

SCENE QUATRIEME.

ROSAMONDE.

ERrante de terrasses en terrasses, d'allées en allées, de fontaines en fontaines, dans les circuits entrelacés, dans les sentiers tortueux de ce berceau ; accablée de douleur & impatiente du retour de mon Roi, je vais & reviens ; je brûle & je m'égare ; je soupire & je languis . . . . ma raison m'abandonne, je pleure.

AIR.

Jamais passion fut-elle plus malheureuse que la mienne ? Tous les maux à la fois se rassemblent pour déchirer mon coeur & troubler mon repos : l'absence me tourmente, la terreur m'environne, le crime me confond : jamais passion fut-elle plus malheureuse que la mienne ?

Les peines que j'endure effacent les plaisirs que pourroit me causer la beauté de ce séjour : en vain le Printems flatte mes sens par toutes les couleurs dont il se pare, par toutes les odeurs qu'il exhale ; la rose n'a plus d'éclat pour moi : ces plantes ont perdu leurs parfums ; ces arbustes ornés d'une agréable variété ; ces boutons naissans ouverts par la rosée du matin ; ces zéphirs qui emportent les douces odeurs de ce berceau, & qui se remplissent de l'haleine que respirent ces fleurs nouvellement écloses ; ces parterres de pourpre, ces gasons agités, ces ombrages séduisans, ces oiseaux ravissans ; les plus doux, les plus aimables thrésors de la nature n'enchantent plus mon ame accablée.

AIR.

O Puissances célestes ! je m'égare,

je languis, je meurs. Pourquoi ne viens-tu pas grand Roi ? Viens du sein des alarmes & de la mort ! viens, vole dans mes bras ; mon cher Monarque, viens !

O Rosamonde réfléchis, il en est encore temps, tremble sur le sort affreux qui te menace ; maudis ta malheureuse & coupable beauté, tous tes charmes, toutes tes graces, qui te conduisent à ta ruine & qui égarent ton innocence : tu vois ta Reine au désespoir, & ton Roi engagé loin de toi dans des terres étrangeres, qui vont séparer peut-être nos deux coeurs, & terminer pour jamais ta vie & la sienne. Je vais m'asseoir & pleurer aux piés de ce côteau ; je vais tâcher de m'endormir au bord de cette fontaine : les concerts des oiseaux, mêlés aux doux gasouillemens de cette onde pure, & aux légers accords des zéphirs, soulageront peut-être mon ame par des songes tristes, mais consolans.



SCENE CINQUIEME.

Trusty, qui a entendu ce monologue, en est fort touché, & marque sa douleur dans des propos dont la plûpart sont ridicules.

Une fanfare de trompettes & d'autres instrumens de guerre annonce à Trusty l'arrivée subite de Henri, qu'un Envoyé lui confirme.

SCENE SIXIEME.

Henri demande plusieurs fois où est sa vie, son amour, sa beauté tendre & charmante, sa chere Rosamonde. Trusty, au-lieu de lui répondre, lui fait des complimens boufons qui l'impatientent, & enfin après lui avoir dit qu'elle meurt d'amour pour lui, le Roi lui ordonne de choisir dans le pavillon un endroit favorable à leur entrevûe. Veillez-y avec la plus grande attention, n'y laissez paroître ni l'envié, ni la douleur, ni la crainte, ni la jalousie, tyrans

de l'amour. Ecartez de cette délicieuse retraite le vain faste, le tumulte importun. Que le plaisir seul regne dans ce bosquet ; que tout invite la paix ; que tout respire l'amour, &c.

Fin du premier Acte.





ACTE II.

SCENE PREMIERE.

Le Théatre représente le pavillon au milieu du berceau.

LE ROI, ROSAMONDE.

LE ROI.

QUe mon ame oublie une gloire pénible, des combats sanglans, les plaisirs inquiets de la grandeur, & les chaînes dorées du throne !

ROSAMONDE. Que mon ame, en goûtant une volupté naissante, perde sa vive impatience, ses desirs passionnés, l'ennui de l'absence qui détruit les espérances les plus flatteuses, & l'ardeur des feux dont ma vie étoit consumée !

LE ROI. Ni les acclamations de l'Angleterre qui enflamment les guerriers, ni le bruit des armes, ni les champs jonchés des bannieres des en-

nemis, ni les François terrassés & demandant la vie, ne remplissoient mon ame d'autant de joie, qu'elle en goûte avec Rosamonde.

ROSAMONDE. Henri fait les délices de mon ame : il est l'objet de mes desirs pendant le jour, il est le sujet de mes songes pendant la nuit. Qui pourroit exprimer les secrettes douceurs que respire mon coeur ? Quand je vois mon Conquérant, je sens que mon ame attendrie m'abandonne.

LE ROI. Puisse le bonheur, dont nous jouissons, braver la fortune, le temps & la mort !

TOUS DEUX. Puisse le bonheur, dont nous jouissons, braver la fortune, le temps & la mort !

LE ROI. Mes yeux ne se lasseront jamais de vous voir, mes oreilles d'entendre les sons charmans de votre voix : mais, hélas ! mes esprits fatigués des chaleurs du midi aspirent après le repos ; je vais inviter le sommeil dans cette grotte fraîche, que l'art ingénieux a creusée ; je vous chercherai encore pendant mon absence, avec tous les sentimens dont l'amour puisse être capable.

ROSAMONDE *seule*. D'où naissent ces

terreurs d'un sinistre augure, ces soupirs soudains, ces larmes qui tombent malgré moi ? J'ai vû souvent en songe ce Prince, pendant le silence de la nuit, me fuir, en jettant sur moi les mêmes regards, s'élever dans les cieux transporté par les Anges, & se perdre dans les immenses régions de la lumiere; tandis qu'abandonnée & reléguée dans un désert sombre & terrible, il me sembloit que je m'égarois dans les horreurs d'une région sauvage, sans consolation, sans espérance. Vaines & tristes illusions, éloignez vous ! ma vie va être une source de plaisirs éternels : éloignez vous, chagrins ; éloignez vous, terreurs ! mon Roi est ici.

Les trois Scenes suivantes sont au moins superflues. Dans la premiere, Grideline soupçonne toujours son mari d'être aimé de Rosamonde : elle interroge le Page, qui la confirme dans ses soupçons. Dans la seconde, celui-ci fait une description pompeuse & déja trop répétée du berceau. Dans la troisieme, il conduit la Reine à la porte du pavillon où est Rosamonde : elle passe tour à tour de la fureur aux remords, & de l'amour à la

la cruauté ; sentimens opposés qui caractérisent son ame, mais qu'elle ne cesse d'exprimer. Elle termine la Scene par ces paroles :

AIR.

LA REINE. Je l'ai résolu : cela sera ainsi. . . . Je ne puis cependant voir languir mon époux : plût à Dieu que je pusse encore lui donner ce nom ! Pourquoi celles qui brûlent de la flamme la plus pure, n'ont-elles pas les charmes les plus capables de l'exciter ? Hâtons-nous de détruire son crime & sa joie. Mon malheur est d'être farouche & furieuse : la colere me pousse au crime ; la compassion m'arrête. . . . O Ciel, daignez avoir pitié de moi, & me secourir ! Puissances célestes écartez de mon coeur les cruels tourmens de l'amour, où lancez votre foudre sur ma tête ! Quel est le coeur qui peut soutenir à la fois l'amour & le désespoir ? soulagez mon ame, ou donnez-moi la mort.



SCENE CINQUIEME.

La Scene représente le pavillon de Rosamonde.

ROSAMONDE *seule.*

AIR.

PLaisirs ravissans, qui pourroit exprimer les douceurs que vous nous faites goûter, quand nos yeux impatiens voyent enfin arriver un Amant cher & tendre ? Comment pouvoir représenter vos charmes, comment les cacher ?

J'entens les pas de celui que j'aime; mon ame préparez-vous à être heureuse : mais quel objet s'offre à mes yeux ? Ah ! je voudrois voir plutôt la mort. C'est la Reine ; oui, c'est la Reine irritée, c'est elle-même. Terre ouvre ton sein, engloutis-moi !



SCENE SIXIEME.

LA REINE, ROSAMONDE.

LA REINE.

LA mort arme mes deux mains (a); regarde malheureuse, voilà ton arrêt ; tes crimes sont montés à leur comble ; tu finiras par ce poignard ou par ce poison.

ROSAMONDE. Que dirai-je ? que répondrai-je à votre Majesté outragée ?

LA REINE. C'est le crime qui t'empêche de parler : prens à l'instant cette fatale coupe, ou ma main va me venger, & te porter le poignard dans le cœur.

ROSAMONDE. Est-ce la Reine d'Angleterre qui prononce un tel arrêt ? Trempera-t-elle ses mains sacrées dans le sang ? Poussera-t-elle jusques-là sa vengeance ? Loin d'une grande Reine de tels excès.

NOTES.

(a) Littéralement : *Je viens armée d'une double mort.*

LA REINE *à part.* Que mon dessein paroît noir ! Ah ! si j'étois capable de compassion, serois-je aussi cruelle ?

AIR.

ROSAMONDE. Lorsque la jeunesse fait couler rapidement un sang pur dans les veines ; quand on se flatte d'un bonheur prochain ; lorsqu'on jouit d'une santé brillante & d'une florissante beauté, qu'il est terrible de mourir !

LA REINE. La vie doit être un pénible fardeau pour les personnes deshonorées.

ROSAMONDE. Qui auroit pû se garantir des charmes (*a*) du grand Henri ? Qui auroit pû résister à l'amour de ce Héros ? Pensez aux doux & aux tendres feux, aux sentimens délicieux, aux desirs agréables qui naissent dans votre ame enflammée, quand ce grand Homme, cet homme charmant, vous regarde avec des yeux languissans d'amour : pensez à vous-même ! ayez compassion de moi !

NOTES.

(*a*) Rosamonde uniquement occupée des charmes de son Amant, en dit assez pour irriter sa Rivale, & trop peu pour le justifier.

La Reine. C'est donc ainsi que vous pleurez votre crime (*lui mettant le poignard sur la poitrine*) : mortelle présomptueuse, cesse de te justifier.

Rosamonde. O Reine ! arrêtez votre bras, voyez mes larmes.

La Reine. Elles coulent en vain.

Rosamonde. Jettez des regards de pitié sur ma cruelle destinée ; écoutez mes soupirs !

La Reine. Vous soupirez trop tard ; vous n'avez pas un jour, pas une heure à respirer.

Rosamonde. Quoique je sois condamnée à mener une vie malheureuse, laissez-la moi par compassion ! Renfermez-moi dans quelque prison obscure, à couvert des yeux de tous les Mortels ! Bannissez-en le jour & la lumiere ! Que les ombres d'une nuit éternelle puissent désarmer ma fatale beauté & jetter un voile épais sur tous mes charmes ! J'adorerai le Ciel que j'ai offensé : je ne verrai plus le Soleil : je ne verrai plus Henri.

AIR.

La Reine *à part.* Langage touchant, larmes précieuses, crime brillant, craintes aimables, vous m'irri-

tez à la fois & vous me calmez.

ROSAMONDE. Que puis-je faire pour appaiser votre colere enflammée?

LA REINE. Mourir..... (*Elle lui présente le poignard.*)

ROSAMONDE. Je ne vous demande qu'un instant. (*A part.*) O Henri.. pourquoi êtes-vous si éloigné!

LA REINE. Tu vas te baigner dans des flots de sang. (*Elle lui présente encore le poignard.*)

ROSAMONDE. Épargnez ma vie: je vais prendre cette coupe funeste. (*Elle la prend.*) Je tombe prosternée à vos piés: j'implore votre pitié.

AIR.

O grande Reine, accorde, comme le Ciel irrité, le pardon à une ame repentante. Ah! si, au dernier instant de votre vie, dans les horreurs de la mort, lorsqu'une sueur froide couvrira votre front, vous espérez en la miséricorde du Ciel, montrez la vôtre à présent!

LA REINE. On ne doit point de pitié à des crimes si énormes; il faut que la mort poursuive les tiens. (*Elle va la frapper.*)

ROSAMONDE. Arrêtez! je préviens le coup fatal. (*Elle boit.*) Hélas! où

donc mon ame va-t-elle se retirer ?

La Reine. Dans des lieux où tu pleureras ta vie passée, où tu souhaiteras avoir mené une vie innocente.

Rosamonde. Cruelle, je veux mettre le comble à tes malheurs ; je veux déchirer ton cœur déja blessé. Au moment que j'expire je brûle de fureur, ma douleur méprisée se tourne en rage.

Air.

Ne pense pas, toi qui es la cause de tous mes maux, que Rosamonde laisse ton crime impuni ! Quand la nuit commencera à succéder au jour, je t'effrayerai sous la figure d'un spectre ; je troublerai tes songes par des cris terribles, & dès que le jour aura dissipé les horreurs de cette nuit, Henri viendra me venger.

Mais où m'égare mon désespoir ? pardonnez à ma fureur ! Je vous pardonne votre cruauté ; mes veines sont glacées, mon sang a perdu sa chaleur, les organes de la vie sont sans force, le sommeil de la mort répand, sur mes membres flétris, un engourdissement funeste ; c'en est fait, j'ai vécu. (*Elle tombe dans un fauteuil.*)

La Reine, *s'adressant à des gens de sa*

suite. Écoutez & exécutez les ordres de votre Reine. Vous verrez un Monastere aux piés de cette montagne, où serpente la fameuse riviere d'Isis; portez-y ce cadavre, & ordonnez aux pieuses filles qui l'habitent de lui rendre les honneurs funebres.

AIR.

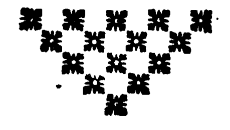
Quand nos ennemis sont vaincus, il est glorieux de pouvoir leur ordonner de mourir : mais il est plus glorieux encore de leur pardonner & de leur ordonner de vivre.

Mon ame ne sera plus livrée aux combats qui la tyrannisent ; Rosamonde ne charmera plus mon Roi. Taisez-vous, remords secrets, fier dédain, froid désespoir, terreurs & inquiétudes, douleurs & haines ; & vous tourmens, qui accompagnez la jalousie & les fureurs de l'amour, éloignez-vous ! Henri va être à moi seule, ce Héros sera à moi tout entier. Jamais les Sceptres ni les Couronnes n'ont rempli mon ame d'une plus grande joie que celle que je goûte à présent.

SCENE SEPTIEME.

Trusty ayant vû emporter le corps de Rosamonde ne doute pas, sur-tout quand il apperçoit une coupe, que la Reine ne l'ait empoisonnée ; & craignant que son Maître ne le punisse de ne l'avoir pas gardée avec assez de soin, il prend le parti de s'empoisonner ; il boit ce qui reste dans la coupe à la santé de Rosamonde, & il écrit sur un billet adressé au Roi que sa Maîtresse est morte. Le breuvage commence à faire son effet ; les vertiges le prennent ; il est prêt d'expirer.

Fin du second Acte.



ACTE III.

SCENE PREMIERE.

La Scene représente une grotte où Henri dort. On voit descendre un nuage, d'où sortent DEUX ANGES, *Protecteurs des Rois de la Grande-Bretagne, dans la paix & dans la guerre.*

PREMIER ANGE.

CONsiderez cet infortuné Monarque : il mérite notre protection.

SECOND ANGE. Dans les champs de la mort je couvre sa tête d'un bouclier de diamant.

PREMIER ANGE. Dans des jours de paix, tout invisible que je suis, j'étens mes ailes sur son Throne.

SECOND ANGE. Lorsque les armées déploient leurs étendards ; que la fureur & le carnage entourent l'oint du Seigneur, je détourne de lui le glaive menaçant ; j'écarte de lui la fleche ailée.

PREMIER ANGE. Lorſque des factions fermentent dans l'obſcurité, & qu'elles pouſſent l'ambition à la révolte, je ſeme l'épouvante dans tous les cœurs, je calme les fureurs des traîtres.

TOUS DEUX. Mais quelle Puiſſance pourroit appaiſer les fureurs de l'amour & les ſentimens de la douleur?

SECOND ANGE. J'enflammerai ſon ame des plus vaſtes projets, juſqu'à ce que l'amour fuie devant la gloire.

PREMIER ANGE. J'adoucirai ſes peines par d'agréables ſonges, juſqu'à ce qu'elles ſe perdent dans les tranſports du vrai bonheur.

SECOND ANGE. Tout ce que les faſtes d'Angleterre ont raconté de plus glorieux & de plus célebre; toutes les belles actions qui feront à jamais la gloire de cette Nation; voyez-les ſe ſuccéder dans ces viſions terribles: les champs de Mars s'offrent à ſon eſprit teints du ſang françois: Crecy, Azincourt, Bleinheim frappent ſes yeux.

PREMIER ANGE. Voyez, voyez le ſoûrire dans les horreurs d'une bataille; il croit agiter une lance; le tumulte des armées, le choc des armes

effacent dans ſon cœur les douces impreſſions de l'amour ; ſa tête eſt remplie de bruyantes alarmes ; la trompette réſonne dans toutes les traces de ſon cerveau.

AIR.

TOUS DEUX. La gloire combat, le champ de bataille eſt conquis ; la renommée triomphe, l'amour fuit.

La Scene change (a) & repréſente le Château de Bleinheim.

PREMIER ANGE. Pour calmer votre douleur & diſſiper vos ſoins, voyez quel changement éprouvera ce Château, après une longue ſuite de ſiecles, quand le temps aura effacé ſa beauté, & que la vûe de ce ſéjour n'offrira plus que ſes ruines ; voyez s'élever ce ſuperbe édifice ; voyez monter juſqu'aux cieux ces immenſes colonnes, ces voûtes courbées, ces dômes majeſtueux ; admirez les traits ingénieux que l'art y a tracés, les

NOTES.

(a) Ce changement merveilleux ne tranſgreſſe point l'unité de lieu, par les raiſons que j'ai alléguées dans le Diſcours préliminaire.

combats terribles que le génie y a représentés ; voyez s'élever ce superbe édifice (*a*) !

NOTES.

(*a*) Voici la description de ce Château, telle que je l'ai lûe dans un bon Livre Anglois intitulé l'*Etat présent de la Grande-Bretagne*, &c. dixiéme édition. » Woodstock étoit une » Maison Royale, lorsqu'elle fut accordée par » un Acte du Parlement au Duc de Marlbourough & à tous ses descendans, comme un » monument durable de la reconnoissance de » la Nation pour les services immortels qu'il » lui a rendus, ainsi qu'à la Cause commune : » c'est pour en perpétuer la mémoire qu'on a » élevé ce Palais magnifique, auquel on a » donné le nom de Bleinheim. Il est bâti & » meublé avec un goût exquis ; les appartemens ont beaucoup de noblesse : l'Architecture en est parfaite ; les peintures & les » tapisseries d'un prix inestimable. On voit sur » la façade un beau buste de Louis XIV. » qu'on a enlevé de Tournay : au milieu de » la grande allée qui conduit au Château, » s'éleve un vaste obélisque, où sont gravés » de main de maître, & dans une maniere » noble & majestueuse, les vertus & les grands » exploits du Héros. C'est là aussi que fut le » labyrinthe où la belle Rosamonde, Maîtresse » de Henri II. fut empoisonnée, pour satisfaire la jalousie de la Reine qui poursuivit » sa mort. «

Il s'en faut beaucoup que M. de Voltaire fasse le même éloge de ce Château. » Si les » appartemens, dit il, étoient seulement aussi

SECOND ANGE. Il voit, il voit la grande récompense qu'une puissante Reine prépare à son Héros ; sa joie s'enflamme ; il ne peut la contenir : elle est trop vive pour ne pas interrompre son sommeil.

AIR.

PREMIER ANGE. Que l'amour & l'adversité se réunissent contre lui : son cœur est insensible à leurs traits ; l'amour pourra étaler tous ses charmes.

AIR.

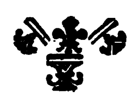
SECOND ANGE. L'adversité pourra le menacer de tous ses maux.

AIR.

TOUS DEUX. Il méprisera tous les charmes de l'amour, & tous les maux de l'adversité. (*Les Anges remontent & la vision disparoît.*)

NOTES.

» larges que les murailles sont épaisses ; ce
» Château seroit assez commode, &c. « *Mélanges de Littérature, &c.*



SCENE SECONDE.

HENRI *se réveillant.*

OÙ mes sens ravis ont-ils été transportés ? Quels objets enchanteurs, quels prodiges ai-je vus ? Ces spectacles frappent encore mes yeux : je vois une foule d'actions héroïques cachées dans le sombre avenir, des combats & des triomphes prématurés ; des Héros, plongés dans le sein profond du temps, se former peu à peu pour des siecles fameux, sortir de l'obscurité, paroître au grand jour, me reprocher des heures perdues dans la volupté, sans vertus & sans gloire : enchanté d'un si brillant spectacle mon réveil même me paroît un songe.

AIR.

Adieu, berceaux voluptueux couronnés de myrtes, lits de fleurs, buissons de roses, ruisseaux argentés ; & vous, Amour, je vous dis un éternel adieu.

O Rosamonde ! ô cruel souvenir !

ô Beauté infortunée ! pourquoi mes yeux sont-ils mouillés de larmes, & pourquoi mon cœur déchiré conçoit-il, sans remords, le funeste dessein de lui dire un éternel adieu ?

Gloire, paroissez avec tous vos charmes, parez votre tête de votre aigrette redoutable, armez-vous de votre épée étincelante, faites flotter autour de vous vos brillans étendards, faites bondir vos Coursiers qui portent le tonnerre : éclatez tambours ; résonnez trompettes, enflammez mon ame d'une divine fureur, appellez auprès de vous toutes vos pompes ! J'ai besoin de toutes vos forces réunies pour vaincre l'amour.

SCENE TROISIEME.

Le Théatre représente l'endroit du pavillon, où Trusty est étendu par terre. On voit la coupe & le poignard sur une table.

LA REINE *entre.*

ASTRES divers, Puissances du Ciel, veillez tous sur cette heure importante ; envoyez votre protection à

l'innocence ;

l'innocence ; aidez-moi à soumettre le grand Henri, à regagner son amour ou à soutenir sa fureur ! Mysterieux amour, thrésor peu assûré, causez-vous plus de peines que de plaisirs ? De mortelles terreurs, des larmes ameres, des tourmens sans fin regnent dans votre cour ; & cependant qui voudroit vivre, & vivre sans vous ? Mais quel objet m'épouvante ? mon Roi paroît ; je suis toute en feu : pourquoi m'a-t-il bannie de son cœur ? le mien ne peut soutenir le poids qui l'accable, il faut me retirer. (*Elle se retire à un des bouts du Théatre.*)

SCENE QUATRIEME.

LE ROI, LA REINE.

LE ROI.

J'Ai le pressentiment affreux du plus funeste de tous les malheurs ; pourquoi mon ame, si peu accoutumée à craindre, est-elle agitée d'une secrete horreur ? Un songe peut-il faire une impression si profonde ? Que signifie ce muet spectacle, cet appareil de la mort, *cette scene de malheurs ?* O Ciel,

soutiens-moi ! Qu'est-ce que je lis ! quelle horreur ! . . . Rosamonde n'est plus. . . . Que dire ? où aller ? Je brûle de douleur, de fureur & d'amour. . . Mon ame s'égare de pensées en pensées, & se perd dans un tourbillon de passions contraires : pourquoi n'ai-je pas péri dans le combat ? pourquoi n'ai-je pas été mis en pieces par le tonnerre des François ? pourquoi leurs lances ont-elles épargné ma vie. . . . O Ciel ! étoit-ce pour ces tourmens que vous m'aviez réservé ?

AIR.

Déchiré par mes douleurs, j'irai chercher le repos sous les coups de l'ennemi : mon épée ou mon dard perceront mon cœur, & termineront mon supplice.

LA REINE *à part.* Que ne puis-je appaiser ses douleurs, & calmer son ame désespérée !

LE ROI. Que vois-je ? Ah ! voici la cause de toutes mes craintes, la source de toutes mes alarmes. Je soupçonnois qu'Eléonore étoit ici : mais cette fatale coupe ne me l'a que trop appris.

LA REINE. Est-ce mon Roi que je vois ici ?

Le Roi. Eſt-ce là l'accueil que vous me faites ?

La Reine. Eſt-ce ainſi que deux Amans ſéparés devroient ſe voir ?

Tous deux. Eſt-ce ainſi que nous devrions nous parler ?

La Reine. Conquérant, ſans gloire, que cherchez-vous ſous ces ombrages aſyles du crime ?

Le Roi. Cruelle femme, que cherchez-vous vous-même ?

La Reine. De vils ſentimens dégradent votre ame.

Le Roi. La vôtre ne reſpire que le ſang.

La Reine. Votre cœur eſt ſans remords.

Le Roi. Votre fureur eſt extrème.

Tous deux. Eſt-ce que l'amour ſéparera & déchirera pour jamais nos cœurs ?

Le Roi. Je vais répandre des torrens de larmes pour cette ombre aimable. Hélas ! ma Roſamonde n'eſt plus : mais où l'a-t-on portée ? Jamais Nymphe ne fut ſi belle, & ne reſpira un air ſi doux : le lys a moins d'éclat, la roſe moins de parfums.

La Reine. Comme ſon cœur eſt percé de douleurs ! Seigneur, je ne

puis vous voir verser des larmes : celle que vous pleurez vit encore. Que je serois heureuse de mourir, si je devois être ainsi pleurée !

Le Roi. Elle vit encore ! parlez, expliquez-vous, Madame. Ah ! pourquoi insultez-vous à ma douleur ?

La Reine. Si votre chere Rosamonde vivoit encore, ne feriez-vous pas renaître tous mes malheurs ?

Le Roi. Non. Une vision céleste m'a préparé à souffrir, & m'a délivré de l'amour. J'étois venu ici pour lui dire un dernier adieu....

La Reine *à part*. Que je serois heureuse, s'il ne me trompoit point !

Le Roi. Et quitter pour vous (*a*)

NOTES.

(*a*) Voilà du grand & de l'héroïque ; aimer une Maîtresse & la quitter pour plaire à sa femme, il n'y a peut-être que Jupiter qui en soit capable. Affligé des tourmens que Junon faisoit souffrir à la belle Io, il demanda grace à sa femme pour sa malheureuse Maîtresse. Junon ne lui pardonna qu'à condition qu'il jureroit par le Styx qu'il ne la verroit plus. Il jura sur le champ ; Io fut aussi-tôt délivrée : mais pour la dédommager un peu, Jupiter la fit Déesse, & lui donna des Temples en Egypte, où elle fut adorée sous le nom d'*Isis*. Je ne sai si elle fut contente de ce dé-

cette malheureuse beauté : mais, hélas ! . . .

La Reine. Oubliez vos peines, grand Roi, apprenez que Rosamonde vit encore.

Air.

Si c'est un plaisir d'inquiéter un Amant ; c'en est un plus grand de calmer son inquiétude. Quand nous découvrons qu'il nous aime, qu'il est charmant de pouvoir le rendre heureux ! nous partageons son bonheur, & nous recevons plus de joie que nous n'en causons.

Le Roi. Expliquez-moi promtement cette énigme : pardonnez à mon impatience extrême : Rosamonde est-elle vivante ?

La Reine. La coupe remplie de liqueurs froides & assoupissantes distilées des plantes d'Egypte, a répandu sur ses yeux l'image de la mort ; mais elle va bientôt se réveiller, & se trouver, avec surprise, dans un Monastere. Cette belle pénitente, entourée de murs sacrés, chantera dans un

NOTES.

dommagement ; ce qu'il y a de certain, c'est qu'elle n'en dit rien dans l'Opera d'Isis.

choeur de vierges des Cantiques & des Hymnes, & renoncera pour jamais au monde profane.

Le Roi. Si ce que vous dites est vrai, que je suis heureux !

La Reine. Elle expiera ses fautes & les vôtres.

Le Roi. Je n'en demande pas davantage ; assurez à cette Beauté le bonheur & la vie. Je ne veux point savoir où elle est. Qu'étant bannie pour jamais de ma pensée, le monde entier puisse croire qu'elle n'est plus ! Qu'aucun Courtisan, ministre infame du vice, ne fasse sortir mon ame de son indifférence, & ne rallume ma flamme éteinte ! Je ne veux vivre & mourir qu'avec vous.

La Reine. Dédommagé, par un tel prix, mon coeur dédaignera les vaines calomnies du monde. Que les siecles futurs la pleurent, & que, d'accord avec ce siecle, ils noircissent mon nom & m'accusent de cruauté ! Dédommagé, par un tel prix, mon coeur dédaignera les vaines calomnies du monde. Voyez un de vos Sujets sortir de son assoupissement, respirer l'air, & jouir de la lumiere : il vit après le breuvage qu'il a pris, Rosamonde vit aussi.

LE ROI. O heureux jour ! ô spectacle agréable ! ma Reine me pardonne (*a*).

LA REINE. Mon Roi est fidele.

LE ROI. Je ne ferai plus inconstant.

LA REINE. Je ne ferai plus jalouse.

TOUS DEUX. Nous ferons toujours unis.

Trusty se réveille, fort étonné d'être encore en vie, & plaisante ridiculement sur sa résurrection : Il dit, *par exemple*, qu'à en juger par les moustaches, il a encore le même visage.

J'omets d'autres propos de Grideline & de Trusty, qui se raccom-

NOTES.

(*a*) JUPITER.
Il faut que je commence
A me vaincre en ce jour.

JUNON.
J'abandonnerai ma vengeance ;
Rendez-moi votre amour.

JUPITER.
Abandonnez votre vengeance ;
Je vous rends mon amour.

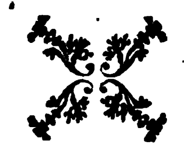
Opera d'Isis.

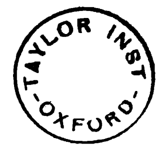
» modent ensemble, à l'exemple du
» Roi & de la Reine. «

Le Roi. Lorsque l'on goûte les douceurs d'un amour vertueux, comment peut-on s'égarer dans des joies criminelles ? Hymen, vous êtes la source des chastes nuits, des jours heureux, des voluptés pures : vous réunissez l'amour & l'innocence : vos transports, toujours constans, toujours assurés, sont exemts des remords du passé, des peines du présent & des inquiétudes de l'avenir.

Tous deux. Lorsque l'on goûte les douceurs d'un amour vertueux, comment peut-on s'égarer dans des joies criminelles ?

FIN.





RÉFLEXIONS



RÉFLEXIONS SUR CET OPERA.

CE seroit peu respecter le jugement du Public, que de s'arrêter trop long-temps à l'examen de cette Piece. Avec un peu plus d'attention, l'unité de lieu auroit été plus exactement observée ; il falloit fixer la Scene dans le pavillon du parc, de maniere que la Reine eût pû y pénétrer par un côté, le Roi & Rosamonde par l'autre, & offrir aux environs les objets principaux que présentent les Scenes : l'unité de temps est exacte, celle d'action ou d'intérêt ne l'est pas moins.

La belle Rosamonde est une autre Phedre, qui est vertueuse jusques dans le crime, qui aime, & qui se repent de la meilleure foi du monde.

La Reine est jalouse & cruelle, sans être odieuse ; ses remords sont touchans, ses droits sont sacrés : elle ne pousse point la vengeance jusqu'à l'extrémité ; l'inquiétude des Spectateurs est suspendue, jusqu'à ce que la punition soit proportionnée au vice, & la récompense à la vertu.

Le premier Acte est tout en exposition : il n'en est pas moins intéressant. La Scene du second Acte, où la Reine veut empoisonner ou percer sa rivale, quoique un peu longue, est vraiment tragique. Rosamonde tremblante n'y joue pas le rôle brillant des Héroïnes de nos Tragédies ; mais il n'en est que plus naturel & plus touchant. Ces deux Génies qui changent l'ame du Héros, au troisieme Acte, font un très-grand effet ; il ne falloit pas moins qu'eux pour faire passer un Amant passionné des foiblesses d'un vice aimable à l'amour de la gloire & de la vertu. Quinaut avoit aussi employé des songes pour opérer le même prodige dans Atys : mais le Poëte Anglois est en cet endroit beaucoup plus fort d'expressions, de pensées & d'images. Un Opera, chanté d'un bout à l'autre, est nécessairement superfi-

ciel : il faut y sacrifier sans cesse des idées à des sons, & la juste longueur des Actes & des Scenes aux divers chants de la Musique ; autrement l'Opera ne finiroit point. Il faut avouer cependant que le sommeil de Henri est assez peu amené, & qu'il est assez susceptible de mauvaises plaisanteries ; au-lieu que celui de Roland est causé par un enchantement nécessaire.

On ne peut trop approuver les louanges, que les Génies trouvent le moyen de donner au Héros de l'Angleterre : on ne pouvoit pas finir la Tragédie d'une maniere plus décente ni plus grave. La décence fait oublier beaucoup de situations, d'expressions & d'images voluptueuses que j'ai voilées ou supprimées. La gravité fait disparoître les rôles ridicules de Trusty & de Grideline.

Leurs propos déparent ce Poëme : à côté de Scenes touchantes & terribles, on est étonné d'en trouver de comiques & de bouffonnes. Tels étoient nos premiers Operas ; car les Anglois imitent, malgré eux, jusqu'à nos défauts. Ce n'est qu'à mesure que nous nous perfectionnons qu'ils se corrigent ; ne voit-on pas des Polichinel-

les dans, la Psyché de Corneille ? Caron ne fait-il pas de mauvaises plaisanteries dans l'Alceste de Quinaut ? Le Spectateur ému de sentimens touchans est irrité de se voir troublé tout à coup au milieu de ses transports.

Fin des Réflexions.



LE JUGEMENT DE PÂRIS,

MASCARADE.



AVIS.

APrès la Tragédie, la petite Piece n'eſt qu'une bagatelle : ainſi peu de comparaiſons, de réflexions, de citations, excepté de quelques vers d'Ovide, qui a fourni ce ſujet à Congreve. La Fable eſt la mine dont le diamant fut tiré; le Poëte Latin l'a taillé, le Poëte Anglois l'a monté élégamment. Je n'en dirai pas davantage.





LE JUGEMENT DE PÂRIS,

MASCARADE,

Par GUILLAUME CONGREVE.

Vincis utramque Venus! Ovid.

O Venus! vous triomphez des deux Déesses.

La Scene est un paysage, qui offre aux yeux une belle prairie sur le mont Ida (a); le Berger Pâris, assis au pié

NOTES.

(*a*) C'est à peu près la même Scene dans Ovide. *Ep. Heroïd. XV.*

Est locus in mediis nemorosis vallibus Idæ, &c.

Je renvoie au Texte; on ne veut pas plus

d'un arbre, joue de la flûte. On voit sa houlette & sa pannetiere à ses côtés : on entend une symphonie. Mercure descend des cieux tenant d'une main son caducée, & de l'autre une pomme d'or. La symphonie cesse, Mercure chante.

MERCURE.

ENVOYÉ de Jupiter, je descens de l'Olympe pour vous apporter ses ordres : Berger, levez-vous ! écoutez-moi, & abandonnez un instant le soin de vos campagnes ! cessez de paître vous-même votre troupeau ! quittez votre flûte ; vous êtes destiné à de plus grands honneurs.

NOTES.

aujourd'hui de Latin, que de Grec, ni d'Hébreu. Pâris, appuyé contre un arbre, s'occupe à considérer les murs de Troie, le palais de Priam, la mer, &c. la terre s'ébranle sous les piés du Dieu :

Ecce pedum pulsu visa est mihi terra moveri.

Le Poëte Anglois a manqué le tremblement de terre : c'est dans les deux Poëtes le même portrait de Mercure & de Pâris ; tout est en récit dans l'un, tout est en action & en dialogue dans l'autre.

PARIS. Mercure; je reconnois votre divinité aux ailes qui parent votre tête & vos piés, à votre caducée qui rappelle les morts à la vie, & qui conduit les ombres dans les Enfers. Pourquoi descendez-vous dans cette humble plaine, & daignez-vous parler à un simple Berger ? quels sont les ordres du Dieu qui porte le tonnerre ?

MERCURE. Considérez ce fruit radieux & plus brillant que l'or : trois Déesses se le disputent ; voyez-les descendre : prenez ce don précieux & accordez-le à la plus belle.

(*On voit dans l'éloignement Junon, Pallas, Venus descendre dans trois différentes machines.*)

PARIS. O plaisir ravissant ! quel Mortel pourroit soutenir ce spectacle ! Hélas ! l'ame de l'homme est incapable de ces vifs transports : je m'affoiblis, je me meurs ; retirez-moi d'ici avant que je perde entierement l'usage de mes sens. Secourez-moi, Mercure, ou je vais mourir: délivrez-moi de l'excès de ma joie.

MERCURE. Berger, ne craignez

point : personne ne pourra vous nuire. Je vais vous toucher de ma baguette sacrée : étendez les yeux de tous côtés ; il vous est permis de les considérer. Quand mille traits voleroient autour de vous, ne craignez point ; vous n'en serez point blessé.

Que vous êtes heureux ! quoique vous ne soyez qu'un Mortel les Dieux voudroient prendre votre place.

PARIS. Que je suis heureux ! quoique je ne sois qu'un Mortel, je ne voudrois pas prendre la place des Dieux.

Mercure remonte aux Cieux.

Tandis que les instrumens jouent, Junon descend de son char (a) ; & dès qu'ils ont cessé de jouer, elle chante :

JUNON. Fille de Saturne & femme

NOTES.

(*a*) C'est ici que le Poëte Anglois devient tout-à-fait original. Ces deux vers seuls lui ayant fourni presque toute sa pièce.

Regna Jovis conjux, virtutem filia jactat....
Dulce Venus risit, ne te, Pari, munera tangant, &c.

La femme de Jupiter vante ses grandeurs ; sa fille, ses vertus, & Venus sourit avec dou-

de Jupiter, je suis aimée de lui & je regne sur les cieux : Berger regarde & admire : prens-y garde, considere-moi avec attention, & juge avec équité.

Une autre symphonie commence pour Pallas.

PALLAS. Tourne les yeux vers moi, Mortel. Pallas prétend à ce don précieux : je suis Vierge, Déesse, & Reine des Arts & des armes.

Une troisieme symphonie commence pour Venus.

VENUS. Leve les yeux vers moi, jeune Berger : que Venus ne te prie pas en vain. Venus & l'Amour commandent aux Dieux, & Venus commande à l'Amour ; leve les yeux vers moi, joli Berger.

PALLAS. Leve-les encore sur moi.

JUNON. Sur moi, je mérite le prix.

TOUTES TROIS. Sur moi, sur moi, sur moi ; je mérite le prix.

NOTES.

ceur, en disant : Pâris ne sois point touché de leurs dons.

VENUS. Leve les yeux sur moi, je mérite le prix.

JUNON & PALLAS. Elle te trompera.

VENUS. Elles te tromperont; je ne te quitterai jamais.

CHŒUR *des trois Déesses.*

Regarde-moi encore, regarde-moi, moi, moi; je mérite le prix: regarde-moi, joli Berger.

PARIS. Je suis partagé entre vous; je ne puis décider: jamais prétentions ne furent si égales; vos beautés rassemblées m'éblouissent au point que mon ame se perd dans ses transports, & que mes yeux sont aveuglés d'un torrent de lumiere. Je veux vous voir chacune en particulier, ô Beautés célestes! Il n'est point de Mortel qui puisse soutenir l'éclat de trois Déesses.

JUNON *chante seule.* Que l'ambition t'enflamme! tu es né pour régner sur les Mortels, & non pour suivre un vil troupeau: jette ta houlette, & laisse les pâturages.

Je vais mettre des couronnes à tes piés, tu écraseras la tête des Rois tes ennemis. Les plaisirs voleront en foule

au-devant de tes desirs ; ne t'effraie point des soins qui regnent sur le throne. Les travaux se changeront en plaisirs ; tu ne goûteras que les douceurs d'un empire : tu jouiras de l'éclat de la couronne sans en porter le poids.

Accorde-moi le prix pour les biens que je te promets. Je remonterai dans les cieux transportée de joie, & je te ferai régner heureux sur la terre.

CHŒUR.

Que l'ambition t'enflamme ! tu es né pour régner sur les Mortels, & non pour suivre un vil troupeau : jette ta houlette, & laisse les pâturages.

PALLAS *chante seule.* Éveille-toi, éveille-toi ; éleve tes esprits. Ne perds pas tes beaux jours à tirer de vains sons de ton chalumeau ; à folâtrer, à séduire des Bergeres, & à consumer ta jeunesse dans un repos obscur & voluptueux. Écoute, écoute la voix de la guerre ; elle t'appelle : aux armes, aux armes. Les tambours résonnent ; les rochers retentissent ; la musique de Mars réjouit les airs.

La symphonie recommence.

Que de plaisirs suivent les conquêtes ! qu'il est beau de voir un Héros, semblable aux Dieux, revenir du champ de Mars couronné par la Victoire, & la tête ceinte de lauriers ! Les étendards flottent dans les airs ; la Renommée sonne sa trompette d'un or éclatant : toutes les voix forment un Choeur. Donne-moi le prix, gracieux Berger ; tu jouiras à la fois de la Renommée & de la Victoire.

CHŒUR.

Qu'il est beau de voir un Héros ; semblable aux Dieux, couronné par la Victoire !

Symphonie pour Venus.

VENUS *chante*. Arrêtez, aimable Berger ; suspendez votre choix ; prenez garde que de vains noms ne triomphent de vous. Écoutez la voix de la Reine de Cythere. C'est moi, c'est la Reine de l'amour qui vous appelle. Loin de vous les soins inquiets, les pensées cruelles, qui tourmentent les Grands ! Le throne n'est qu'un joug doré ; la gloire des Guerriers est inconstante. Il n'est qu'une volupté ; c'est l'amour qui l'inspire.

CHŒUR.

Il n'est qu'une volupté; c'est l'amour qui l'inspire.

VENUS. La Nature vous forma pour aimer, & vous orna de toutes ses graces: Venus même admire votre beauté, Venus en est charmée.

Heureuse la Nymphe qui vous sera unie! Si la belle Helene vous voyoit, elle vous préféreroit à tous les Bergers; elle est la plus belle de toutes les Nymphes que le Soleil ait vûes: si elle disputoit la Couronne, vous la nommeriez la Reine de la beauté.

Aimable Berger, si je puis obtenir de vous le prix, l'Amour même favorisera votre conquête, & vous posséderez cette Beauté (*a*).

NOTES.

(*a*) Ce n'est donc pas précisément, parce que Venus est la plus belle, mais parce qu'elle a la complaisance de procurer à Pâris la belle Hélene, que le Berger lui donna le prix. N'auroit-il pas été plus juste & plus flatteur pour elle, que c'eût été uniquement à cause de sa beauté? *Pulchriori*. A la bonne heure qu'elle lui eût marqué sa reconnoissance par le don de la fille de Léda. Je ne reconnois point ici la délicatesse d'Ovide, de Congreve, de Pâris

PARIS. Je cede, je cede : prenez le prix. Cessez, cessez vos sons enchanteurs ; tous les traits de l'amour sont dans vos yeux, l'harmonie coule de vos levres. O Déesse des desirs ! cessez d'augmenter les transports dont mon ame est ravie, & d'allumer le feu qui me dévore ; soyez favorable à mon amour.

Pâris donne à Venus la pomme d'or ; plusieurs Amours descendent ; les trois Graces quittent le char de Venus : elles appellent les Heures, qui viennent grossir la Cour de la Déesse, & former un cercle autour d'elle ; elles chantent & font un grand Chœur, tandis que Junon & Pallas remontent dans les Cieux.

GRAND CHŒUR.

Graces, Amours, Heures rassemblez-vous : tendres Moineaux, plaintives Tourterelles, Cour de Venus, chantez tous le nom de Cytherée ; chantez tous la victoire qu'elle remporte sur l'Ambition & sur la Renommée. Chantez, chantez ; répandez dans l'Univers ces agréables nouvelles :

les : la Reine de l'Amour est couronnée Reine de la Beauté (*a*).

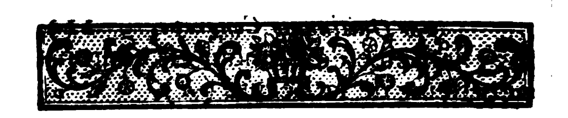
NOTES.

(*a*) Cette piece offre un spectacle charmant ; elle a le mérite d'intéresser les Rois, les Héros & les Amans.

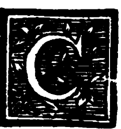
M. Pellegrin a traité le même sujet sur notre Théatre en 1718.

FIN.





AVERTISSEMENT
SUR L'OPERA
DE COMUS.



CETTE Piece, que le grand Milton composa à l'âge de vingt-six ans, fut représentée pour la premiere fois, à la fin du mois de Septembre en 1734. au Château de Ludlow, Ville du Comté de Salop. Le Gouverneur Général, qui étoit en même temps Lord Président de la Province de Galles, résidoit dans ce Château. Henri VIII. avoit créé cette dignité, qui subsista jusqu'au regne de Guillaume III. par qui elle fut supprimée. Mylord Brackley Comte de Bridgewater, en étoit revêtu, lorsque Milton fit représen-

ter cette Piece en sa présence. Le Lord Brackley son fils, Mylady Alix Egerton, & M. Thomas Egerton jouerent les trois rôles principaux, & représenterent sur le Théatre la fille & les deux fils de ce Seigneur.

Il paroît qu'il leur étoit arrivé quelque aventure dans la forêt, qui conduit à ce Château, & que cette aventure, que nous ignorons, a donné lieu à la fiction galante & morale, sur laquelle cette Piece est fondée. Comme il y avoit apparemment des choses dans l'ancienne Mascarade, qui auroient été obscures ou déplacées plus d'un siecle après sur le Théatre de Londres, les Editeurs y ont fait des changemens nécessaires, comme ils le disent dans le Prologue. C'est ainsi que Corneille a réduit en un très-court Opera la très-longue Tragédie-Ballet de la Psyché de Moliere.



PROLOGUE.



OTRE Poëte toujours constant dans ses principes, toujours fidele à son génie avoit dit à sa Muse : Ne cherchez que des Lecteurs éclairés, quoiqu'en petit nombre. Il dédaignoit les jugemens d'un siecle frivole, & il ne confioit ses ouvrages qu'à des Connoisseurs choisis. Aussi fut-il méprisé de la multitude, & pour le dire à la honte de l'Angleterre, ce n'est que depuis peu que son nom est connu : mais aujourdhui, que toutes les trompettes de la Renommée publient sa gloire, nous élevons la nôtre sur ses trophées immortels. Ni l'art ni la nature n'ont pû borner son génie ; ses regards se

font étendus fur le ciel, l'enfer, la terre & le cahos : fes yeux ont vû tout ce qui habite l'empire de l'imagination, & tout ce qu'il a vû, il l'a conquis.

Tel fut Milton : notre devoir eft de tirer fon mérite de l'oubli ; le vôtre eft de le venger de cet oubli. Sa Poëfie fainte devroit être plus recueillie que la manne par toute la Nation. Tel qu'un génie bienfaifant, il defcend dans la nuit obfcure pour vifiter les Mortels, pour guider leurs pas, & pour leur ouvrir les fentiers du vrai bonheur à travers la forêt fombre & tortueufe de l'erreur & du crime. Le flambeau de la raifon à la main, il inftruit la jeuneffe égarée, & il défend l'innocente beauté des charmes de la volupté.

Ecoutez donc fes chants mélodieux : fi des expreffions négligées déparent quelquefois fon ftyle ; fi de légeres taches obfcurciffent l'é-

clat de ses vers, ayez de l'indulgence pour quelques traits que nous avons ajoutés d'une main tremblante aux beautés de ce grand Poëte, dans le dessein de les offrir aux yeux du Public : son esprit se meut dans la plus pure essence de la sphere céleste, le nôtre habite un élément moins épuré.

Considérez la force, considérez la flamme divine qui brûle, qui s'exhale, qui agit dans tous ses vers harmonieux : les cœurs vraiment nobles ne sont frappés que des grands objets : louez ce qu'il y a de divin, oubliez ce qu'il y a de mortel, vous montrerez votre jugement, vous ferez voir votre candeur : nous n'avons qu'une petite part dans cet ouvrage, nous aurions souhaité n'y en avoir aucune.

COMUS;

OPERA

ET MASCARADE;

Par JEAN MILTON.

ACTEURS.

COMUS.

MYLADY.

Le FRERE aîné.

Le jeune FRERE.

Premier GÉNIE.

Second GÉNIE.

EUPHROSINE, une des trois Graces.

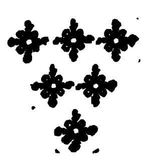
SABRINE, Déesse de la riviere de Saverne.

Suite de Comus.

BERGERS.

DANSEURS, &c.

La Scene est dans une forêt proche le Château de Ludlow.





COMUS,

OPERA ET MASCARADE;

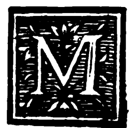
Par JEAN MILTON.

ACTE I.

SCENE PREMIERE.

Le Théatre représente un bois.

PREMIER GÉNIE.



MA demeure est dans les cieux, aux piés de la porte étoilée du palais, où Jupiter tient sa cour. Là, les immortelles substances des esprits aériens vivent chacune dans leur sphere, &

respirent l'air tranquille & pur de ces douces régions, loin de la fumée & du bruit qui environne cette tache obscure, que les hommes appellent la terre : c'est dans cette prison (*a*) que bornant leurs viles inquiétudes, ils s'efforcent de conserver une vie fragile & infirme, sans penser à la récompense que la Vertu donne après la mort à ses fideles serviteurs, au milieu

NOTES.

(*a*) Au-lieu de mettre une prison, il falloit dire, *un parc*, d'où l'on ne sort qu'en payant : c'est où l'on mene les troupeaux qui ont fait quelque dommage. Cette expression n'est pas assez grave pour un Génie.

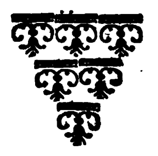
Ces Génies parlent avec le zele & l'élévation que la Religion attribue aux Anges : ils emploient des termes qu'elle a consacrés ; ils tiennent un langage qui ne devroit point être celui des Ministres de Jupiter. Cette piece eut été plus judicieuse si elle eût été entierement sainte.

On auroit vû les bons & les mauvais Anges se disputer la conquête d'une ame, avec autant de zele, qu'on les voit dans le Poëme épique de Milton, combattre pour celle du Paradis. Milton étoit capable d'ennoblir & de sanctifier également ces deux sujets.

Jupiter charge ces Génies de veiller sur chaque sphere : mettez Dieu, à la place de Jupiter, cette opinion sera la nôtre. Ces idées sont favorables au merveilleux de la Poësie,

des Dieux couronnés dans ces demeures sacrées.

Il en est cependant quelques-uns qui aspirent, à juste titre, à porter leurs mains innocentes sur la clé d'or qui ouvre le palais de l'éternité ; c'est à eux que je suis envoyé. Sans eux je ne souillerois pas mes vêtemens parfumés d'ambrosie dans les folles vapeurs de cette argille criminelle : mais d'où jaillit cette source d'une pure lumiere ? d'où partent ces traits doux & brillans, qui percent l'obscurité de la nuit ? C'est un Ministre de Jupiter qu'il aura chargé de remplir mon emploi. Si mes yeux ne me trompent point, c'est un de ces Esprits célestes qui foulent aux piés la voûte radieuse du Firmament ; c'est l'aimable Philadel : il vole avec la rapidité de la pensée. (*Le second Génie descend.*)



SCENE SECONDE.

LES DEUX GÉNIES.

PREMIER GÉNIE.

DÉclarez-moi quels sont les ordres extraordinaires que vous apportez ici : pourquoi venez-vous visiter une région qui est très-éloignée de la vôtre ?

SECOND GÉNIE. Je n'ai reçu aucun ordre : mais lorsque je retournois des jardins de l'Elisée où j'avois conduit l'ame d'un Mortel, & que je prenois l'essor sur l'océan immense de l'air ; j'ai apperçu, à travers les ombres épaisses de ces arbres touffus, votre figure éclatante : alors, me glissant aussi doucement que la Lune, quand elle coule dans les nuages, j'ai ployé mes ailes ; je suis descendu pour apprendre de vous quelle est votre commission, pour nous joindre ensemble, & offrir aux Mortels notre secours, qui ne leur est jamais refusé, quand leur vertu est sur les bords du précipice.

Premier Génie. Sachez donc ce qui demande votre ſecours. . . . . un noble Pair (*a*) a ſous ſa puiſſance toute cette contrée qui regarde l'occident : il gouverne, avec une ſévérité tempérée par la ſageſſe, & une autorité, adoucie par la confiance, une Nation fiere, ancienne & célebre par ſes exploits.

Second Génie. Sa puiſſance légitime a-t-elle à redouter les attentats hardis de la ſédition, ou les ſourdes intrigues de la perfidie ?

Premier Génie. Non, il n'a rien à craindre à cet égard : mais comme ſon ſuperbe Château eſt ſitué au fond de cette vallée champêtre, ſes deux fils & ſa fille, encore à la fleur de leur âge, & élevés dans les vertus qui conviennent aux Princes, doivent venir ici pour orner ſa nouvelle Cour, & ajouter un plus grand éclat au ſceptre de leur pere. Ils n'ont point d'autre chemin à ſuivre que les ſentiers obſcurs de cette forêt redoutable, où l'hor-

NOTES.

(*a*) Ce noble Pair étoit Mylord Brackley : il venoit apparemment de prendre poſſeſſion de ſon Gouvernement.

reur de ces arbres agités par les vents menace l'étranger égaré. Si je n'avois été envoyé par le souverain des Dieux, pour les garder & les défendre, leur tendre jeunesse seroit exposée aux plus grands périls (*a*).

SECOND GÉNIE. Quel danger leur innocence a-t-elle à craindre dans une forêt écartée & déserte ?

PREMIER GÉNIE. Ecoutez : il n'est point de lieux où l'on ne trouve le danger : la vertu a par-tout des ennemis. Bacchus qui exprima le premier de la grape pourprée le doux poison du vin, après avoir métamorphosé les Nautonniers de la mer de Toscane, y vogua au gré des vents, & échoua sur le rivage de l'Isle de Circé. Qu'est-ce qui ne connoît pas cette fille du Ciel, dont la coupe enchanteresse changeoit ceux qui en bûvoient en

NOTES.

(*a*) Cette Scene est une bonne exposition. Le premier Génie parle noblement de ce qu'il doit dire, & apprend à l'autre ce qu'il peut ignorer. J'ai omis une histoire triviale du partage que les fils de Saturne firent de l'empire du monde. Je fais bien d'autres omissions, qui ne sont point des péchés d'omission, comme disoit Bayle.

pourceaux, & leur faisoit perdre leur premiere figure? Cette Nymphe vit avec émotion ce Dieu jeune, joyeux, couronné de raisins & de lierre: elle eut de lui, avant son départ, un fils, qui ressemble beaucoup à son pere (a) & encore plus à sa mere; elle lui donna le nom de Comus.

SECOND GÉNIE. Naissance d'un funeste augure pour la vertu & pour ses enfans.

NOTES.

(a) Ce portrait de Comus est assez semblable à celui qu'en font les savans Auteurs de l'Encyclopédie, *Tome III.* » Il y a tout lieu de » croire que c'étoit le même que le *Chamos* » des Moabites, ou *Béelphégor*, ou *Baalpoor*, » Priape & Bacchus. On le représentoit sous » la figure d'un jeune homme, le visage rouge » & échauffé; la tête penchée, l'air assoupi, » appuyé du côté gauche sur un dard de Chasseur, tenant de la main droite un flambeau » renversé & la tête couronnée de fleurs. On » plaçoit sa statue à l'entrée de l'appartement » de l'époux & de la nouvelle mariée: son » piédestal étoit jonché de fleurs: il y en a » qui font venir le mot Comédie de *Comus*, » & qui croyent que *κωμάζειν* est la même » chose que *Como digna canere.* «. Cette étymologie est d'autant mieux fondée que ce fut dans des festins que l'on joua les premieres farces, qui perfectionnées produisirent la Comédie telle que nous l'avons.

Premier Génie. Ayant atteint l'âge de la jeunesse, il parcourut les champs des Celtes & des Iberes, & se fixa enfin dans cette fatale forêt, où, retiré sous d'épais ombrages, il surpassa sa mere en magie & en artifice; & versant aux voyageurs fatigués des chaleurs du Soleil sa funeste liqueur dans des verres de crystal, il leur fait perdre, à mesure qu'ils en boivent, la figure humaine, cette vive image des Dieux: il les métamorphose en la forme d'un Loup, d'un Ours, d'un Tigre, d'un Pourceau, d'un Bouc à longue barbe, sans cependant leur ôter leurs autres qualités: mais quand l'Enchanteur va tenter le monde, son pouvoir magique leur rend la figure humaine & leur beauté extérieure, pour mieux tromper les yeux de ceux qu'il veut encore séduire.

Second Génie. Avilissement prodigieux! Eh! que pourrions-nous faire, pour délivrer les Mortels de ces cruels malheurs?

Premier Génie. Le voici; quand, par hasard, un favori du grand Jupiter passe par ce chemin dangereux, je m'élance aussi-tôt des cieux, avec la légereté d'un rayon qui part d'une

étoile : je viens guider ſes pas, comme je fais aujourd'hui. Vous venez, fort à propos, pour me ſeconder dans une fonction qu'il eſt de votre caractere d'aimer. Voilà donc ce que nous avons à faire : il faut que je quitte cette robe céleſte qu'Iris a tiſſue, & que je prenne les habits & la figure d'un Berger du Château voiſin, & qui par les doux ſons de ſon chalumeau & de ſes chanſons mélodieuſes, fait appaiſer les vents irrités & ramener le calme dans ces forêts : ſa fidélité & le ſoin qu'il a de veiller ſur cette montagne le rendent propre à ce deſſein. Caché ſous ce déguiſement, je conduirai ces jeunes freres égarés, à leur ſoeur affligée & ſeule : pour vous, vous la guiderez dans ce bois enchanté, &c.

SECOND GÉNIE. Je vais, avec la rapidité des vents ailés, à mon agréable emploi.

PREMIER GÉNIE. Je m'arrête un inſtant pour écouter le Magicien. J'entens le bruit odieux de ſes pas.



SCENE TROISIEME.

COMUS *entre avec sa baguette enchanteresse dans une main, & son miroir dans l'autre, accompagné de sa troupe, vêtue d'habits convenables aux Baccanales : ils viennent sur le Théatre, en poussant des cris confus d'une joie effrénée, & portant des torches dans leurs mains.*

COMUS.

L'Astre, qui rappelle le Berger, est monté au sommet des Cieux : le char doré du jour éteint son axe enflammé dans la mer Atlantique : le Soleil dans son cours oblique darde ses rayons contre le sombre pôle, & marche à l'Orient vers l'autre extrémité de sa carriere : voici l'heureux instant des plaisirs & des festins.

Un HOMME *chante.*

Phébus est plongé dans l'Occident; chantons, folâtrons, rions, dansons, éclatons en transports & en cris de joie : goûtons les plaisirs de l'amour, couronnons nos cheveux de roses,

parfumons-les d'odeurs, arrosons-les de vin.

Rigueur austere, avis éternels, sots scrupules, froide vieillesse, sagesse sévere, éloignez-vous. Allez, avec vos graves Sentences, vous endormir dans les bras du sommeil.

Une FEMME *chante.*

Au bord de cette onde, doucement *creusée* par les zéphirs, les Nymphes des bois, en habits de fleurs, menent avec elles les ris folâtres, les jeux badins : la nuit a-t-elle besoin de Morphée ? &c.

Un HOMME *& une* FEMME *chantent.*

Secouons le joug des loix & des préjugés : goûtons les douceurs de la variété : buvons, chantons, dansons : vole, Amour, vole, vole, sans cesse, auprès de nous.

Regles austeres ne condamnez point les transports de notre joie : nous ne connoissons point le cours ennuyeux des heures ; c'est au plaisir à les compter.

Un HOMME *chante.*

Nos verres, en circulant gaiement

autour de la table, nous apprendront combien nous aurons passé de minutes : nos tonneaux, en se vuidant, nous diront combien la nuit est avancée.

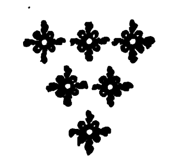
Bientôt, hélas ! trop tôt, le jour inquiet va nous enlever aux ris & aux jeux ; qu'avons-nous besoin du jour ? Enfans des soins frivoles, le jour n'étoit fait que pour vous.

COMUS. Venez, prenez-vous les mains : frappez la terre d'un pié léger, formez un cercle. . . . . *Lorsqu'ils vont commencer leur danse, Comus ajoute :* Arrêtez, arrêtez : j'entens d'autres pas que les vôtres ; ce sont ceux d'une personne sage qui marche près d'ici : allez, retirez-vous sous ces ombrages, notre nombre pourroit l'effrayer. Mon art m'apprend qu'une innocente beauté est égarée dans ce bois : je veux faire agir mes charmes & mes artifices, remplir l'air de mes enchantemens, répandre l'illusion dans les yeux, & leur offrir des objets trompeurs, de peur que ce riant séjour & mes habits voluptueux ne mettent la Princesse en fuite. Oh ! je n'aurai pas cet affront ; je n'y suis pas accoûtumé : j'entre facilement dans le foible cœur des humains. A la faveur de quelques com-

plimens placés à propos, & soutenus d'une politesse séduisante, je les enchaîne dans mes piéges. Quand les yeux de cette jeune personne auront éprouvé la vertu de mon art enchanteur, je me présenterai à elle sous la figure d'un Villageois simple & ingénu, avec des habits convenables à cet état. Mais la voici, je vais me retirer de ce côté, l'écouter & savoir ce qui l'amene en ces lieux (*a*).

NOTES.

(*a*) Pourquoi Comus, qui devine que la Princesse est sage, ne sait-il pas aussi qui elle est, d'où elle vient, où elle va? Il n'étoit pas donné à Comus, ni aux Dieux subalternes de tout savoir. On dira aussi que cette Princesse avoit tort d'aller dans une forêt sans Laquais, sans Femme de chambre, sans équipage, & sans tout l'attirail qui suit aujourd'hui jusqu'à nos Bourgeoises. L'Auteur auroit répondu que c'étoit la maniere de voyager dans les temps héroiques.



SCENE QUATRIEME.

MYLADY, COMUS.

MYLADY.

SI mes oreilles, qui sont à présent mes meilleurs guides, ne me trompent point, je crois avoir entendu le bruit de ces fêtes indécentes & tumultueuses des Moissonneurs grossiers, lorsqu'ils célebrent sur de vils instrumens de musique champêtre, & dans des danses sans pudeur, les louanges du Dieu Pan, & qu'ils remercient les Dieux, par des impiétés, de la fécondité de leurs troupeaux & des richesses de leurs granges. Je serois bien fâchée de m'exposer aux transports insolens de ces yvrognes : cependant comment pourrai-je conduire mes pas incertains dans les sentiers tortueux de cette forêt obscure ?

COMUS *à part*. Je lui épargnerai ce soin, je serai son guide.

MYLADY. Quand mes freres m'ont vûe fatiguée de la longueur du chemin, & déterminée à me reposer, sous

les rameaux favorables de ces pins : ils m'ont dit qu'ils alloient chercher des fruits rafraîchissans, que les bois offrent libéralement à ceux à qui ils donnent l'hospitalité ; ils m'ont quittée, lorsque le soir commençoit à couvrir le ciel d'un voile sombre. Mais où sont mes freres ? pourquoi ne reviennent-ils point ? C'est ce qui m'inquiete ; ils se seront égarés, en avançant trop loin : voilà apparemment le lieu d'où sont partis ces cris confus d'une joie rustique, qui viennent de frapper mes oreilles. Cependant je ne trouve ici qu'une obscurité profonde ; quelle en peut être la cause ? Une foule de visions se retrace dans mon esprit. . . . elles importunent quelquefois, mais elles ne sauroient étonner l'ame d'une fille vertueuse, qui marche toujours accompagnée d'une conscience tranquille, le plus hardi & le plus fidele de tous les Gardes.

Venez à moi, ô Foi (*a*), dont les

NOTES.

(*a*) La Foi, l'Espérance & la Charité figurent ici, assez singulierement, avec Jupiter, Comus, Euphrosine. Passons ces défauts à Milton ; laissons la critique vétilleuse en faire le grand objet de ses petites réflexions.

regards sont saints; Espérance, dont les mains sont pures ; Anges des Cieux, qui volez sur des ailes d'or ; & vous, Chasteté, dont la beauté est sans tache : oui, vous êtes visible à mes yeux. Je crois que l'Être suprème, qui ne se sert des mauvaises créatures que comme de vils ministres de ses vengeances, m'envoyeroit un Ange, s'il en étoit besoin, pour défendre ma vie & mon honneur ; m'étois-je trompée ? ou quelque nuage noir a-t-il tourné vers moi son côté lumineux ? Oui, sans doute, & il ne me trompe point ; il jette un rayon éclatant sur ce boccage. Je ne puis appeller mes freres ; je vais tâcher de faire assez de bruit pour être entendue. Mes esprits animés me font pressentir que mes freres ne sont point éloignés.

CHANSON.

Douce Echo, la plus douce des Nymphes ; vous qui, sans être apperçue des Mortels, fixez dans les airs votre asyle, près des bords tortueux où le Méandre arrose une riante vallée, que l'infortunée Philomele fait retentir toutes les nuits des plaintes

touchantes

touchantes qu'elle vous adresse : pourriez-vous m'apprendre où vous avez conduit ce couple charmant & aussi beau que Narcisse ? Ah ! si vous les avez attirés par votre voix dans quelque grotte fleurie, dites-moi où elle est ? Aimable Reine de la parole, fille de la sphere, puissiez-vous être transportée dans les Astres, & ajouter les graces de vos accens à l'harmonie des Cieux !

COMUS *à part*. Une simple Mortelle pourroit-elle prononcer des sons si ravissans ? Assûrément un Dieu anime cette beauté, & annonce sa présence par ses accens mélodieux : ils volent légerement sur les ailes du silence, à travers les voûtes immenses de la nuit : ils égayent l'obscurité & la font *soûrire*. J'ai souvent entendu ma mere Circé & les trois Syrenes, lorsqu'environnées des Nayades, habillées de fleurs, elles enchaînoient les ames par leurs chants, & les enlevoient dans l'Elisée : mais je n'avois jamais goûté un plaisir aussi naturel, aussi *sacré*. . . . Je vais lui parler, elle sera ma Reine. . . . . .

Je vous salue, ô merveille étrangere ! car vous n'êtes pas née dans ces

forêts sauvages ; à moins que vous n'en soyez la Déesse, & que vous n'habitiez un de nos Temples avec Pan & Sylvain, & que vous ne soyez venue dans ces lieux, écarter, par les charmes de votre harmonie, les frimats & les tempêtes des jeunes plantes de ce bois.

MYLADY. Honnête Berger, les loüanges qui s'adressent à des personnes qui ne les écoutent point, sont des loüanges perdues : ce n'est point l'amour de la gloire, mais l'envie extrème de trouver ma compagnie, qui m'a fait chanter : j'ai voulu réveiller l'obligeante Echo, & l'engager à me répondre.

Cet honnête Berger fait à la Princesse cent questions inutiles, auxquelles elle a la bonté de faire cent réponses, qui n'apprennent que ce que Comus & les Spectateurs savent ; c'est-à-dire, qu'elle a perdu ses freres, dont les levres non rasées sont aussi douces que celles d'Hébé, &c.

Il lui répond, qu'il les a vûs & qu'il la conduira au-lieu où ils sont ; qu'il connoît très-bien le pays : mais que

s'il ne les rencontre pas, il la recevra en attendant dans une maison peu digne d'elle, mais où elle sera en sûreté.

MYLADY. Berger, je vous prends au mot; j'accepte avec confiance les offres obligeantes que vous me faites. On trouve plus souvent la vraie politesse sous les humbles chaumieres des pauvres, que sous les lambris dorés des Princes & dans les Cours des Rois, quoique ce soit chez eux qu'on a commencé à la nommer, & qu'on affecte le plus de s'en parer. . . . Daigne baisser les yeux sur moi, divine Providence : proportionne mes forces à mes épreuves : Berger, conduisez-moi.

SCENE CINQUIEME.

La suite de Comus quitte les arbres, & paroît sur le Théatre.

Un HOMME *chante :*

MOmens heureux, qui vont unir Comus à cette Belle, coulez rapidement; hâtez-vous : il va lui ap-

prendre à boire ; elle va lui apprendre à aimer.

Sans l'amour & le vin, à quoi servent l'esprit & la beauté ? toutes les grandeurs sont vaines, toutes les richesses pénibles ; les palais sont des tombeaux. O Dieux ! donnez-nous de l'amour & du vin, & reprenez tous vos dons.

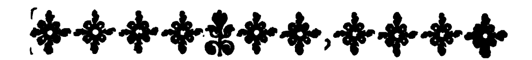
CHŒUR.

Partez, partez, volez à la cour de Comus : la nuit y efface l'éclat du jour, la beauté y brille de nouveaux charmes (*a*).

NOTES.

(*a*) Cet Acte, dont le style est traînant & diffus dans quelques endroits, mais noble & galant dans beaucoup d'autres, est intéressant pour le fond, clair dans l'exposition, lié dans les Scenes, simple dans l'action, & régulier quant à l'unité de lieu. On ne prévoit pas encore les moyens qui conduiront au dénouement, & on veut les savoir.

Fin du premier Acte.



ACTE II.

SCENE PREMIERE.

LE FRERE AÎNÉ, LE JEUNE FRERE.

Le Frere aîné prie les sombres étoiles de dévoiler leur front, & le bel astre de la nuit de montrer son visage à travers un nuage d'ambre : il demande aussi en vers pompeux & en termes scientifiques une chandelle pour lui tenir lieu de l'étoile d'Arcadie, du Cynosure Tyrien, ou de la petite Ourse. C'est l'ordinaire défaut du Poëte de prodiguer l'érudition.

Pour le jeune Frere il ne veut seulement entendre, pour se désennuyer, que les chants des Bergers, ou les ramages des coqs qui comptent les différentes heures de la nuit à leurs dames emplumées....
Qu'est devenue notre sœur infortunée ? Dans quels lieux a-t-elle

égaré ses pas? Où s'est-elle mise à couvert de la rosée, au milieu de ces buissons & de ces épines? Peut-être est-elle couchée sur les bords humides de quelque marais; peut-être appuie-t-elle sa tête chargée d'ennuis contre la dure écorce d'un orme antique? Ah! si dans les horreurs de cette forêt sauvage, elle étoit en proie à une faim dévorante, ou à un Ours féroce!

Son Frere plus courageux lui conseille de n'être point si ingénieux à imaginer des malheurs incertains, & lui représente que sa sœur est assez affermie dans les principes de la vertu, pour n'avoir aucune terreur indigne d'elle.

Le jeune Frere. J'appréhende que quelque téméraire, la trouvant seule, ose attenter à sa personne.

Le Frere aîné. Ma sœur n'est point sans défense comme vous l'imaginez: elle est soutenue d'une force secrete....

Le jeune Frere. Eh! quelle est donc cette force? ne seroit-ce point celle des Cieux?

Le Frere aîné. Oui, sans doute;

mais cette force secrete, lors même que le Ciel la donne, doit être regardée comme une vertu qui appartient à ma sœur ; c'est la chasteté (*a*), mon frere.

AIR.

LE JEUNE FRERE. Divine Philosophie, que vous avez de charmes ! vous n'êtes ni dure ni farouche, comme le pensent les insensés ; vous êtes aussi mélodieuse que la lyre d'Apollon, aussi délicieuse que ces festins éternels où coule sans cesse le Nectar, & dont n'approche jamais le dégoût ni le repentir.

LE FRERE AÎNÉ. Ecoutez, écoutez ; un bruit soudain trouble le silence de l'air ; c'est un voyageur, égaré comme nous.

NOTES.

(*a*) Cette longue Scene est une déclamation pompeuse & morale qui fait languir l'action : il dit que la chasteté est invincible, invulnérable ; qu'elle a armé Diane & Pallas ; que ceux qui ne la possedent point avilissent leur ame, & la réduisent à l'état périssable du corps ; que ceux qui la possèdent immortalisent leur corps même, & l'élevent jusqu'à la nature de l'ame, &c. Au lieu de toutes ces réflexions si déplacées, quoique vraies en un sens, ils devoient chercher leur sœur, ou plutôt ne la point quitter sans nécessité.

Le jeune Frere. J'entens aussi le même bruit, qui pourroit-ce être ? O Ciel ! défendez ma sœur.

SCENE SECONDE.

LES DEUX FRERES, *le* PREMIER GÉNIE *en habit de Berger.*

Le jeune Frere.

QUi êtes-vous, parlez ?

Le Génie. De qui entens-je la voix ? est-ce vous, mon jeune Maître ?

Le jeune Frere. C'est assûrément le Berger de mon pere.

Le Frere aîné demande au prétendu Berger ce qui l'amene en ces lieux : s'il a perdu quelques bêtes de son troupeau. Il lui répond qu'un soin plus important l'inquiete : il les prie de lui dire où est leur sœur ; & apprenant d'eux qu'ils l'ont perdue, il ajoute que ses inquiétudes n'étoient que trop fondées, & qu'elle est tombée dans les piéges de Comus ; dont il leur fait un très-long portrait, assez ressemblant à celui qu'on a déja vû,

vû, sans compter une foule d'autres détails aussi inutiles. Lorsqu'ils apperçoivent le flambeau de Comus, & qu'ils entendent les chants de sa Troupe, ils se retirent pour le considérer.

SCENE TROISIEME.

COMUS *entre avec sa Troupe en dansant & en chantant, jusqu'au moment où il apperçoit les deux Freres : alors l'aîné s'avance.*

LE FRERE AÎNÉ.

QUi êtes-vous, parlez ? Pourquoi troublez-vous le silence des forêts par des chants voluptueux, & par des fêtes nocturnes & scandaleuses, comme si vous êtiez des yvrognes & des Bacchantes ?

UNE FEMME. Jeunes Mortels, semblables aux Dieux, votre figure brillante efface l'éclat de celle du fils de Maïa ; remerciez les Astres propices qui vous conduisent ici. Il n'est point de créatures plus heureuses que nous ; nous sommes les enfans de la liberté, de la joie & de la gaieté ; vous les

partagerez avec nous. Cette coupe de Nectar est un garant assûré des plaisirs que le présent nous procure, & un gage certain de ceux que l'avenir nous promet.

LE FRERE AÎNÉ. Arrêtez, ne m'offrez pas ces douceurs empoisonnées, qui vous ont rendue la honte de votre sexe, & qui effacent de votre ame tous les sentimens de l'honneur.....

LE JEUNE FRERE. Oh que la beauté s'altere, quand elle est dégradée par le crime! Cette figure charmeroit, si la vertu en étoit l'ame. La voix d'une infame qui célebre son infamie; toute ravissante qu'elle est, offense mes oreilles.

LA MÊME FEMME. Que la gravité sied mal à la jeunesse! Venez avec nous, nous vous menerons au Temple de la Félicité; vous goûterez toutes les douceurs que la nature verse sur le printemps de la vie & sur la fleur des années; tous les instans du jour, depuis le matin jusqu'à midi, depuis le midi jusqu'au soir, nous offrent des plaisirs toujours nouveaux.

UNE FEMME *habillée en Bergere chante:*

Voulez-vous goûter pendant les

ardeurs du midi un frais agréable ? venez sous ces berceaux odoriférans : la vigne, entrelacée dans les rameaux du peuplier, vous couvrira de son ombre.

Tandis que le Soleil brûle les campagnes voisines, une fontaine coule ici entre deux rives : elle gasouille & murmure sur une mousse fleurie.

De tous côtés les plantes desséchées languissent, les troupeaux altérés périssent sur ces arides côteaux ; ici la beauté repose voluptueusement sur des lits de roses & d'hyacinthes.

Le dernier couplet est si licencieux qu'il pourroit faire oublier les sages maximes de nos jeunes Philosophes.

Le jeune Frere. Le plaisir, que le crime accompagne, passe rapidement ; la peine est une ombre qui suit ses pas. *Ombre peu sensible quand le plaisir est au plus haut point de son éclat : mais à mesure qu'il diminue, elle augmente, & d'un nain qu'elle étoit, elle devient un géant* (a).

NOTES.

(a) Cette vérité est obscurcie par une figure bisarre.

La premiere Femme. Laissez ces graves maximes à l'âge des rides & des inquiétudes.

Un Homme & une Femme *chantent :*

Vivez pour aimer : vivez pour jouir de la beauté : bannissez la tristesse & les soins : n'écoutez point la vieillesse insensée ; son bonheur est passé, le vôtre commence aujourd'hui.

Voici le verger de la volupté : la vertu n'est qu'un épouvantail ; qu'elle ne vous empêche point d'y cueillir les plus doux fruits : volez-y comme les oiseaux, d'arbre en arbre, sur les ailes de la gaieté, de la légereté, de la liberté.

Le Frere aîné. Comment votre langue impie ose-t-elle profaner le sacré nom de la vertu, & promettre aux Mortels une véritable félicité, dans des chansons dictées par le mensonge, le crime & l'orgueil ? Le plaisir, sans la vertu, n'est qu'une fureur, un délire, qui réjouit quelque temps une ame malade, mais qui se dissipe aux premieres lueurs d'une raison saine & tranquille.

La premiere Femme. Oui, les plus doux plaisirs, l'amour même n'a peut-

être sa source que dans la folie. Mais, dites-moi, la sagesse nous rend-t-elle plus heureux ?

Le Frere aîné. Vous ne connoissez pas plus l'amour que le plaisir, quand vous les puisez tous deux dans l'yvresse de vos sens ; votre plaisir n'est que débauche, votre amour si vanté, n'est que libertinage, passion capricieuse, déréglée, effrénée, brutale, dont la volupté est médiocre quand elle est satisfaite, dont le ressentiment est cruel quand elle ne l'est pas ; c'est un vent empesté qui détruit la fleur des beautés les plus parfaites : mais le véritable amour, tel que la douce haleine du Zéphir, qui rend aux fleurs le parfum qu'il en emprunte, ne cause & ne reçoit aucun dommage. Les vrais Amans sont heureux dans la sphere de leur bonheur ; une mutuelle confiance leur épargne de mutuels reproches : mais avons-nous oublié que dans le sein du tumulte & de l'intempérance, on est sourd à la voix de la vertu ?

La premiere Femme. Allons, allons, mes amis, chers compagnons de ma joie, laissez à ces jeunes pédans leurs savantes rêveries ; pauvres en-

sans, qui sont duppes des erreurs de leurs maîtres ! Un Philosophe, sans barbe, est la honte de la nature. Ma liqueur ne pourroit les guérir : ils ne méritent que mon mépris, ou tout au plus ma compassion. Allons, allons ; c'est trop que de perdre un instant avec eux.

CHŒUR.

Sortons, sortons : allons à la cour de Comus ; la nuit y efface l'éclat du jour ; la beauté s'y embellit de nouveaux charmes. (*Ils sortent en chantant.*)

SCENE QUATRIEME.

LES DEUX FRERES, LE PREMIER GÉNIE.

L'E FRERE AÎNÉ.

ELle est partie : que l'art dont elle pare son libertinage, que les charmes séduisans dont elle orne son crime, soient punis d'un juste mépris ! C'est donc ainsi que ces Syrenes triomphent de la jeunesse crédule, &

enchaînent les ſens captifs dans des fers auſſi durs que le diamant : ſoyons libres, & pour aſſurer notre liberté, ſoyons vertueux.

LE JEUNE FRERE. Mais ſi ma ſœur eſt expoſée aux inſultes de cette troupe inſenſée, que deviendra-t-elle ? Quelle ſera ſon eſpérance, ſa force, ſon appui ? Protege ma ſœur, ô Ciel !

Le premier Génie leur apprend qu'elle a rencontré le Magicien : il dit comment, & nous le ſavons auſſi-bien que lui (a).

LE JEUNE FRERE. O nuit ! ô forêt ! pourquoi avez-vous fait avec l'enfer une triple alliance ? Une jeune perſonne ſans armes, ſans ſecours ! Eſt-ce donc là l'eſpérance que vous m'aviez donnée, mon frere ?

LE FRERE AÎNÉ. Oui, conſervez-la toujours, appuyez-vous ſur elle ; pour moi je ne la perdrai jamais : tous les traits de la magie, de la malice & de cette puiſſance aveugle, que les Mortels inſenſés appellent *haſard*, pour-

NOTES.

(a) Le Poëte n'avoit point l'art de ménager ſes récits & d'épargner les répétitions.

ront être lancés contre la Vertu, mais elle n'en sera jamais blessée : on la surprendra, par une injuste violence, mais on ne l'asservira jamais ; les combats, qu'elle soutiendra, seront des épreuves, qui tourneront à sa gloire. Si la Vertu succomboit, les colonnes du Firmament seroient renversées & les fondemens de la terre n'auroient plus d'appui. Marchons à l'ennemi : puisse cette épée n'être jamais tirée contre la volonté & la puissance de l'Être suprème : mais, pour cet impie, quand il seroit environné de toutes les noires Légions, qui habitent les bords de l'Achéron, & qui s'assemblent sous ses étendards, des hidres, des harpies, & de ces corps fantastiques qui prennent les formes horribles des monstres de l'Afrique & des Indes, je l'irai chercher, je lui arracherai sa proie, je le précipiterai dans les ombres de la mort, où il sera aussi maudit, qu'il l'est pendant sa vie.

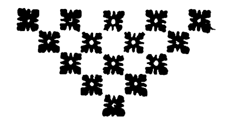
Le Génie les avertit que leur courage ne suffit pas, qu'il y a d'autres moyens de triompher de Comus ; qu'il leur indiquera une plante d'une vertu merveil-

leuse, avec laquelle ils briseront sa coupe empoisonnée, & ils mettront en fuite l'Enchanteur & sa Troupe (a).

NOTES.

(a) Tout ce second Acte abonde en paroles & est vuide d'action : il faut parler, sans doute, & bien parler : mais il faut aussi agir dans une Tragédie. Comme le troisieme est très-long, on auroit dû avancer dans le second une partie des évenemens du troisieme. Le Génie dit, qu'il a trouvé un jeune berger qui a des secrets merveilleux ; est-ce qu'un vieux Berger n'en fait pas autant qu'un jeune ? J'ai mis ces secrets sur le compte du Berger expérimenté, afin de ne point multiplier inutilement les êtres. Il ne falloit rien promettre, & laisser toujours le Spectateur dans l'incertitude : on prépare dans une Tragédie, mais on ne promet point.

Fin du second Acte.



ACTE III.

SCENE PREMIERE.

Le Théatre s'ouvre, & représente dans le palais de Comus une salle magnifiquement parée de ces décorations riantes, qui ornoient les salles à manger des Anciens (*a*) *: Comus & sa suite environnent de tous côtés la Princesse, qui est assise dans un fauteuil enchanté, & qui témoigne par ses regards inquiets & sa contenance embarrassée, son ennui & sa tristesse.*

COMUS.

LOin d'ici, ennuyeuse mélancolie! la nuit & Cerbere, après t'avoir engendrée, t'abandonnerent dans la

NOTES.

(*a*) L'unité de lieu n'est pas violée. La Scene ayant été fixée dans un lieu d'où l'on pouvoit entendre Comus & sa suite, & voir du moins dans l'éloignement le péristyle de

caverne du Styx, aux monstres horribles, aux cris effrayans, aux ombres criminelles: retire-toi dans ces antres sauvages, que l'obscurité couvre de ses ailes jalouses, & que l'oiseau de la nuit fait retentir de ses cris lugubres: enseveli-toi, pour jamais, sous les noirs ombrages de l'if funebre, sous les voûtes profondes des rochers, dans les déserts de la Cimmérie, aussi farouche que tes regards.

Et vous, Euphrosine, riante Déesse; vous, que les Dieux appellent Euphrosine, & que les Mortels nomment leur joie, Venus, & les deux Graces vos sœurs, présiderent à votre naissance, & confierent votre enfance au Dieu couronné de lierre. Hâtez-vous, belle Nymphe, venez: conduisez sur vos pas les ris & les jeux, les

NOTES.

son palais; il peut s'ouvrir dans le fond du Théatre, sans que la Scene varie d'une maniere trop sensible: il suffit, pour éviter la confusion, & conserver la vrai-semblance, que la Scene ne soit point trop souvent changée, & que les lieux principaux ne soient point trop éloignés les uns des autres; des regles plus séveres seroient trop tyranniques & dégénereroient en pédanterie.

propos agréables, les finesses délicates, les agaceries galantes, les tendres soûrires, ces fossettes qui parent les joues d'Hébé, & où l'amour respire cette gaieté qui déride le front de l'inquiétude, ces transports & ces éclats de joie qui accompagnent la gaieté. Venez danser sur l'aile des Zéphirs; menez par la main la Reine de ces montagnes, l'aimable Liberté.

SCENE SECONDE.

Tandis que COMUS *parle*, EUPHROSINE *entre, approche de la Princesse, & chante.*

VEnez, venez, ne craignez point: ici regnent l'harmonie & l'amour; les querelles de l'hymen, les médisances importunes, les vaines disputes n'osent paroître; ici regnent l'harmonie & l'amour.

Les tendres soûrires, les douces langueurs, les desirs enflammés, le langage des cœurs sont les seuls bruits que vous aurez à entendre, les seuls maux que vous aurez à craindre; ici regnent l'harmonie & l'amour.

MYLADY. Serai-je toujours enchaînée, par des fers magiques, à ce siége déteſté ? Entendrai-je encore long-temps chanter ces folles chanſons que mon ame abhorre ?

SCENE TROISIEME.

MYLADY, COMUS *& ſa ſuite, les* NAYADES.

COMUS.

NAyades, couronnées de verdure ; vous qui folâtrez ſur les bords du Méandre, paroiſſez ſous vos habits d'azur, Comus vous appelle.

(*Il agite ſa baguette : les Nayades entrent, & ſe préparent à danſer.*)

Que la douce lenteur du Mode Lydien regle vos pas ! Qu'il reſpire mollement les charmans ſoupirs de l'amour ! Volez légerement dans les airs ; rempliſſez votre ame de cette touchante harmonie ; ployez les bras, fléchiſſez les genoux, élancez-vous avec grace ; peignez, dans tous vos

mouvemens, tout ce que la Musique peut exprimer, tout ce que la passion peut sentir.

Les Nayades forment une danse lente & figurée, suivant les préceptes de Comus, & conforme aux diverses passions de l'amour. Après cette danse, une Nymphe en habit de Bergere avance lentement d'un air triste & languissant vers un des côtés du Theatre, où elle chante seule le Récitatif qui suit, & une Ballade. Euphrosine la considere, l'écoute attentivement, & témoigne par ses gestes les différentes impressions que font sur elle les plaintes de la Bergere.

RECITATIF DE LA BERGERE.

Que mon Berger étoit charmant! ses cheveux avoient l'éclat des rayons du Soleil ; sa voix, la douceur du chant de Philomele ; son haleine, le parfum de nos vallons fleuris. Qu'il est cruel d'être privée de tant de charmes ! voilà le tourment que j'endure.

BALLADE.

Je pleure sur ces montagnes, dans ces boccages, sur les bords de ces

fontaines, témoins de mes premieres amours : Damon eſt le ſujet de mes larmes. Je vois encore ces montagnes, ces boccages, ces fontaines : mais je ne vois plus mon Berger.

Je deſcens dans ces grottes, tapiſſées de mouſſe, qui ont cent fois retenti des chanſons que je chantois à mon Berger : nous prenions plaiſir à voir enſemble ces chevres ſuſpendues à ces rochers eſcarpés. Je vois encore ces grottes & ces chevres : mais je ne vois plus mon Berger.

Je me promene dans ces vallons : je ſoupire, en voyant ces chers ombrages ; je pleure, ſur cette verdure, où Damon & l'Amour jouoient des airs ſi tendres. Je vois encore ces vallons, ces ombrages & cette verdure : mais je ne vois plus mon Berger.

Ces côteaux, ces vallons n'ont plus de charmes ; ces boccages, ces troupeaux, ces fontaines ne me plaiſent plus ; toutes les fleurs, touchées de mes peines, penchent languiſſamment leurs têtes ; toute la nature pleure ma perte, toute la nature accuſe mon Berger d'être infidele : mais je ne vois plus mon Berger.

RÉCITATIF D'EUPHROSINE.

Que peu de femmes savent jouir de l'amour le plus grand bonheur de la vie ! Qu'il en est moins encore qui savent quitter à propos un Amant volage ! Bergerès, trop simples, apprenez de moi à punir l'infidélité.

BALLADE.

Ce Dieu malin, qui perce les cœurs, trempe la pointe de ses fleches dans le fiel. Nymphes, au-lieu de vous plaindre de vos blessures, lavez-les dans le vin.

Amans, qui n'avez plus de desirs, si mes bontés causent votre indifférence, vous êtes libres ; partez, votre délicatesse m'ennuie.

Vous aurez des charmes pour moi, tant que j'en aurai pour vous. Je vous aime beaucoup, mais j'aime mieux ma liberté : les craintes jalouses n'inquieteront jamais mon amour ; les voeux perfides ne troubleront point mon repos.

Qui dédaigne de me plaire, n'est pas digne de m'affliger : tout ce que je demande

demande à un homme est de m'aimer . . . . quand il le peut.

Comus. Considérez tout ce qui vous environne ; la nature choisit dans tous les élémens ses biens les plus précieux, ses dons les plus rares pour vous en combler.

Le feu, l'air, la terre, l'onde se rassemblent pour enrichir vos festins : toutes les saisons se réunissent pour flatter votre odorat, votre vûe, votre goût.

L'Eté, l'Automne, le Printemps viennent ici vous payer leurs tributs ; & rendre hommage à votre Reine.

Ils se couronnent de guirlandes de fleurs, & préparent un festin ; tandis que Comus s'avance avec sa coupe à la main, & qu'un de ses suivans offre une guirlande à la Princesse qui la jette avec indignation. Les apprêts du festin sont interrompus par une Musique noble & majestueuse, qui se fait entendre dans les airs. Cependant le second Génie descend dans une brillante machine, & prononce les paroles suivantes.



SCENE QUATRIEME.

Le SECOND GÉNIE *chante* :

DEs ſublimes empires de la paix, des ſources pures du céleſte Amour, du throne étoilé de Jupiter, où les Muſes, raſſemblées dans un cercle radieux, chantent ſur les cordes éternelles de leurs lyres divines le triomphe de la vertu ſouffrante : votre Génie Tutélaire deſcend dans ces funeſtes labyrinthes où les paſſions s'égarent ; il vient pour préſerver votre ame pure de la corruption & de la honte.

Tandis qu'il chante, il approche de la Princeſſe ſans être viſible à Comus & à ſa Troupe, qui cependant l'entendent en s'efforçant de diſſimuler leur inquiétude.

Le plaiſir pur & céleſte ne repoſe point ſous les berceaux des Syrenes, ſur des lits de fleurs brillantes & périſſables avec des Bergers voluptueux.
La Beauté immortelle regne ſur la

montagne sublime de la Vertu : celui qui ose atteindre à sa hauteur monte avec un effort pénible ; tous ses pas sont marqués par les dangers, les travaux & les soins.

AIR.

Ainsi Jupiter l'ordonna au commencement des temps : un instant de peines pour une éternité de plaisirs.

Le Génie remonte au bruit d'une Musique éclatante & pompeuse.

SCENE CINQUIEME.

LES MÊMES ACTEURS.

MYLADY.

GRaces vous soient rendues, ô Musicien céleste, qui que vous soyez ! vous qui daignez descendre dans ces retraites profanes pour charmer mes oreilles des cantiques sacrés de la vertu. Ah ! ne cessez point vos accens mélodieux, jusqu'à ce que mon ame, enlevée par vos chants sublimes, monte dans les cieux . . . . loin de ces monstres horribles. . . .

Comus. Plaisans rêveurs, que ces habitans de l'air, qui regardent avec des yeux jaloux le bonheur de l'homme, & qui condamnent des plaisirs qu'ils ne peuvent prendre! Croyez-moi, Princesse, ne quittez point la réalité pour courir après une ombre fugitive. La vertu est une chimere, qui échappe au moment qu'on veut la saisir: buvez de cette liqueur, & vous rirez de ces contes ridicules.

Il lui présente la coupe, qu'elle rejette, en s'efforçant de se lever.

Princesse, restez assise: je n'aurois qu'à remuer cette baguette, & vos membres pétrifiés ne seroient plus qu'un albâtre inanimé: vous seriez changée en une statue, ou en un arbre attaché à la terre, comme le fut Daphné lorsqu'elle fuyoit Apollon.

Mylady. Insensé ne vante point ton pouvoir: tant que le Ciel aura les yeux ouverts sur la vertu, tes artifices pourront peut-être enchaîner ce corps périssable; mais tu ne pourras jamais donner atteinte à la liberté de mon ame.

Euphrosine *chante.* Imbécilles, qui

vous morfondez dans vos triſtes cellules, ne me prêchez plus vos vieilles maximes : nos cœurs ſont plus ſages que vos écoles ; les ſens raiſonnent toujours bien.

Si ma vie eſt courte, je ne dois pas laiſſer échapper un plaiſir. Qu'une heure perdue dans les affaires eſt longue ! Il n'y a que ceux qui jouiſſent de la vie, qui vivent.

Comus. Voilà les maximes des vrais ſages ; ils pratiquent ce qu'ils enſeignent. Nous ne voyons point ici d'hypocrites ennuyeux, ni de graves Comédiens ; nous ne connoiſſons ni les chagrins, ni les ſoucis dévorans ; nous n'entendons d'autres ſoupirs, d'autres murmures, que ceux de l'Amour : ſi ſes peines ſont agréables, que doivent donc être ſes plaiſirs ?

Euphrosine *chante.* Faunes, Dryades, ſortez de vos montagnes, de vos allées, de vos boccages : accourez, danſez, ſautez, conduits par l'Amour. Venez, venez à la charmante Cour de Comus : dans vos différentes danſes repréſentez vos différentes paſſions.

Les Faunes, les Dryades entrent ; ils ſont

attentifs aux différentes mesures qui leur sont marquées. La symphonie recommence, & ils dansent sur l'air qu'on leur donne.

Violons, jouez un air plus gai, plus léger : Nymphes, bondissez ; frappez, frappez la terre d'un pié plus agile ; frappez, frappez la terre d'un pié plus agile.

Soyez tour à tour froides & séveres, tendres & complaisantes, prodigues & avares de faveurs : repentez-vous, plaignez-vous ; témoignez de l'indifférence ; frappez, frappez la terre d'un pié plus agile.

COMUS. Pourquoi vous affliger ? pourquoi froncer les sourcils ? ni la colere, ni la douleur n'habitent ces lieux ; le chagrin fuit loin de ces portes : tous les plaisirs, que l'imagination peut offrir à un jeune cœur, se rassemblent ici. Considerez cette essence balsamique & pure, qui s'enflamme & qui petille dans ce crystal : jamais la liqueur (*a*), qui fut versée à Hé-

NOTES.

(*a*) Cette liqueur est appellée *Nepentes* ; c'est le ratafia des Dieux, lorsqu'ils sont yvres de Nectar.

lené, fille de Jupiter, n'eut au même degré la vertu d'étancher la soif, de ranimer l'amour, d'exciter la joie....

MYLADY. Non, vil imposteur, je n'en boirai point ; fais tes odieux présens à tes semblables. (*Elle regarde les suivans de Comus.*)

COMUS. Eh ! pourquoi vous traiter vous-même avec tant de cruauté ? pourquoi ménager si peu ces graces, que la nature vous a données, pour en jouir avec délicatesse ? C'est à ces conditions que vous les avez reçues : mais vous vous êtes fatiguée tout le jour. Jeune Beauté, buvez cette liqueur ; elle vous rendra la santé.

MYLADY. Elle ne te rendra ni la vertu, ni la décence, que tu as bannies de tes levres. Est-ce donc là l'honnête retraite, l'asyle assûré que tu m'avois promis, perfide ? Quoi ! après avoir trahi mon innocence crédule, par tes enchantemens trompeurs, ton vil déguisement, tes basses fourberies ; tu voudrois encore me séduire par une liqueur, qui ne peut surprendre que des ames stupides ? Quand ce seroit l'ambrosie, qu'on verse à la table de Junon, je ne la prendrois pas de ta main impie : il

n'appartient qu'aux gens de bien de faire du bien ; ce qui n'est point salutaire n'est point agréable.

COMUS. Mortels insensés, vous écoutez ces Docteurs hypocrites, qui se couvrent de la fourure des Stoïciens ; vous puisez votre sagesse dans le tonneau de ces cyniques grossiers, qui vantent leur maigre & leur pâle abstinence. Eh ! pourquoi donc la Nature a-t-elle versé sur nous ses bienfaits d'une main libérale & inépuisable ; couvert la terre de fleurs, de fruits & de troupeaux ; rempli l'immensité des mers d'une foule innombrable de poissons, n'est-ce pas pour flatter la délicatesse de nos goûts ? Pourquoi a-t-elle placé dans leurs atteliers verds des millions d'especes différentes d'insectes, & leur a-t-elle distribué à tous leurs ouvrages, n'est-ce pas pour nous filer des soies brillantes, & nous parer comme ses enfans chéris ? Quel est le lieu dans l'Univers qui ne soit plein de sa magnificence ? Cette mere féconde paîtrit, dans ses propres entrailles, ces métaux admirables, ces diamans précieux, pour combler nos thrésors. Que le monde entier, soumis par ca-

price

price à la tempérance, se nourrisse de racines, boive de l'eau, s'habille de laine grossiere ! Quelles graces aurons-nous à rendre, quelles loüanges aurons-nous à donner à l'Auteur de tous ces dons ? Plus de la moitié sera inconnue, & cependant méprisée : nous le servirons comme un Maître sévere ; nous le regarderons comme un avare, jaloux de ses richesses : nous vivrons comme les esclaves, & non comme les enfans de la Nature ; elle sera surchargée de son propre poids, & étouffée sous son immense fécondité.

MYLADY. Cet artificieux Enchanteur veut encore séduire mon jugement, après avoir fait illusion à mes yeux, & j'ose à peine ouvrir les levres ; dans la crainte de respirer un air empoisonné : il prétend m'en imposer, en parant ses fausses maximes des charmes de la raison. Que le vice est odieux, quand il emprunte d'elle les traits dont il est orné, & quand la vertu n'a point assez d'éloquence pour humilier cette raison orgueilleuse !. Imposteur, ne reproche point à la sage & innocente Nature d'avoir prodigué l'abondance, pour livrer ses enfans à la débauche. Prudente éco-

nome de ses biens, elle n'a eu l'intention de les distribuer qu'à ces Mortels vertueux, qui vivent suivant les saintes loix & les divines inspirations de la tempérance. Si tous les sages qui languissent dans un besoin continuel, avoient une portion suffisante de ces biens, qu'un luxe délicat & voluptueux accumule sur un petit nombre, les dons de la Nature seroient distribués avec une juste égalité; elle ne seroit point surchargée de ses richesses; le Créateur seroit plus adoré, & sa gloire plus répandue: mais la grossiere Gourmandise, abrutie par la bonne chere, ne leve jamais ses yeux vers le Ciel; appesantie dans sa honteuse ingratitude, elle s'engraisse stupidement en blasphémant celui qui la nourrit: en dirai-je davantage? en ai-je dit assez?

COMUS. Oui, vous en avez dit assez, pour montrer que vous êtes la duppe de la fausse sagesse de ces pédans affamés, qui se font un vain honneur de mépriser des plaisirs, qui ne sont pas faits pour eux......

Mais écoutez, Princesse, écoutez; n'ayez plus de sévérité, n'ayez plus d'attachement à votre vaine sagesse;

la beauté est la monnoie de la Nature ; cette monnoie précieuse ne veut point être renfermée, elle doit circuler : son prix consiste à l'échanger contre le plaisir. Bornée à elle seule, quelle félicité pourroit-elle se procurer ? Si vous perdez le temps de la jeunesse, vous ne serez plus bientôt qu'une rose négligée, qui penche sa tête sur sa tige languissante. La beauté est la gloire de la nature ; elle doit briller dans les Cours des Rois, dans les fêtes, dans les assemblées, partout où ce chef-d'oeuvre du Créateur sera le plus admiré : l'obscurité est l'asyle de la laideur. C'est aux santés infirmes, aux figures pâles à donner des exemples de sagesse & à tourner le fuseau : ces vils détails conviennent-ils à des levres vermeilles, à des yeux qui lancent les traits de l'Amour, à des tresses aussi blondes que celles de l'Aurore ? Ces dons précieux sont destinés à un plus noble usage : pensez-y, soyez raisonnable ; vous êtes encore jeune, ces leçons pourront vous former.

MYLADY. Tu n'es pas digne d'entendre la vérité ; si je voulois la faire parler, le mérite évident de la juste

cause, que je défends allumeroit dans mes esprits une telle flamme que j'embraserois les Êtres les plus insensibles : la terre, ouvrant ses entrailles, s'ébranleroit & lanceroit jusqu'aux cieux les édifices magiques, qui retomberoient en pieces sur ta tête criminelle.

COMUS. Elle ne me trompe point : frappé par une puissance redoutable, je crains ses menaces, & quoique immortel je suis couvert d'une sueur froide, je frissonne, je crois entendre le tonnerre de Jupiter gronder sur ma tête, secouer les chaînes du Tartare, & menacer un des fiers enfans de Saturne.

SCENE SIXIEME.

LES DEUX FRERES, LE PREMIER GÉNIE, MYLADY.

Les deux Frères tombent sur Comus l'épée à la main, lui arrachent sa coupe & la brisent contre terre ; sa Troupe affecte de vouloir se mettre en défense : mais ils sont tous mis en fuite. Mylady reste assise dans la chaise enchantée.

Le premier Génie les blâme de ce qu'ils ont laissé échapper Comus, & de ce qu'ils n'ont point rompu sa baguette ; ce qui est cause que Mylady n'est point délivrée de l'enchantement : mais il les console, en leur disant qu'il a trouvé le moyen de la désenchanter.

Il chante :

Déesse d'une source argentine, vous qui nouez avec des lis entrelacés les longues tresses de vos blonds cheveux, écoutez-nous, belle Sabrine, de cette grotte de crystal, où vous êtes assise sous votre onde fraîche, claire & pure, vous, qui aimez la vertu, qui protégez l'honneur, écoutez-nous, sauvez-nous.



SCENE SEPTIEME.

SABRINE, SES NYMPHES, ET LES AUTRES ACTEURS.

RÉCITATIF.

LE MÊME GÉNIE.

O Déesse bienfaisante ! nous implorons votre secours ; rompez les fers d'une Vierge enchaînée par la force & la malice d'un impie enchanteur.

SABRINE *paroît dans son char, & chante ce Récitatif.*

Berger, mon premier emploi est de secourir la chasteté attaquée. Belle Princesse, levez les yeux vers moi ; des eaux salutaires que j'ai puisées dans ma grotte, j'arrose trois fois votre poitrine, trois fois vos doigts, trois fois vos levres vermeilles ; de mes mains pures je touche votre siége empoisonné : c'en est fait, le charme a perdu sa force. Je pars, avant que l'aurore se leve ; je vais à la Cour

d'Amphitrite lui rendre mes hommages.

Sabrine descend : Mylady se leve de son siége : ses Freres l'embrassent.

Le jeune Frere. Comment, Tyrsis (*a*), pourrons-nous récompenser votre zele ?

Le premier Génie. Rendez graces au Ciel qui vous a tiré de ce lieu funeste ; au Ciel, qui a éprouvé votre fidélité, votre patience, votre confiance, votre jeunesse, & qui vous a engagé dans ces combats pénibles, pour vous couronner d'une gloire immortelle.

Les deux Génies. Mortels, aimez la Vertu, elle seule est libre ; elle seule vous éleve jusqu'à la plus haute sphere : si la Vertu ne pouvoit

NOTES.

(*a*) J'ai retranché quelques Acteurs ; un troisieme Génie, qui paroît sous le nom d'un troisieme Berger, invoque le secours de Sabrine, Déesse de la Saverne, riviere qui a sa source dans la Province de Galles : un autre Berger, nommé Mélibée, qui a instruit l'autre Berger. Tous ces gens-là sont inutiles ; Tyrsis peut invoquer Sabrine aussi-bien qu'eux.

monter jusqu'aux Cieux, les Cieux s'abbaisseroient & descendroient jusqu'à la Vertu.

LE CHŒUR.

Mortels, aimez la Vertu, &c.

Fin du troisieme Acte.





ÉPILOGUE

Prononcé par EUPHROSINE, *tenant une baguette d'une main & une coupe de l'autre.*



E ſerois bien trompée ſi un Critique ne demandoit pas, que ſignifie donc cette Maſcarade ruſtique ? L'Auteur a franchi les bornes de la vrai-ſemblance ; comment une baguette & une coupe peuvent-elles changer les hommes en bêtes ? Quelle miſérable idée ! & moi, je vais vous prouver que cette idée eſt juſte ; écoutez-moi : mais ſurtout n'allez pas prendre pour vous mes plaiſanteries. Qu'un Petit-Maître, vain de ſa parure, boive dans ma coupe : il verra combien il eſt facile à un *Beau* de devenir Papillon (*a*). D'un

NOTES.

(*a*) J'ai ſupprimé d'autres plaiſanteries ;

ſeul coup de cette baguette, je rendrai auſſi ſûrement Moineau un jeune libertin, que ſi je le perçois avec une des fleches de l'Amour. La Prude même, toute prude qu'elle eſt, ſera plus que coquette : elle brûlera d'un feu inconnu, & elle gémira comme la Tourterelle. La Coquette, dont les larmes trompent les cœurs qui ſont ſans expérience, pleurera comme le perfide Crocodile. Ces Pédans ſtupides, dont les foibles yeux ne peuvent ſoutenir la lumiere éclatante de la vérité, ſe plongeront, comme les Taupes, dans la ſombre nuit leur demeure chérie. Les Avares ſeront des Vautours dévorans ; & pires que des Vautours, ils dévoreront leurs ſemblables. Les Flatteurs ramperont, & comme le Caméléon, ils prendront toutes les couleurs dont ils ſeront entourés : mais ſérieuſement, Meſſieurs, convenez, avec moi, de cette vérité, que tout vice eſt une

NOTES.

telles, par exemple, que les métamorphoſes des Sots en Cochons, & des Critiques en Chiens, &c. cela ſent un peu trop le terroir anglois.

Folie qui change, pour ainsi dire, l'homme en bête (*a*).

NOTES.

(*a*) C'est ainsi que finissent les spectacles d'Angleterre ; ils sont terminés par des Moralités, qui ne manquent gueres de plaire, parce qu'elles sont d'ordinaire tournées agréablement, & débitées par de jolies Actrices.

FIN.





REMARQUES SUR L'OPERA DE COMUS.



OMMENT la jeune Héroïne sera-t-elle délivrée de la tyrannie de Comus? Comment la sagesse triomphera-t-elle de la volupté? Voilà le sujet de cette Piece; voilà ce qui suspend l'attention jusqu'à la fin: l'action est fixée dans un seul lieu, & dans l'unique espace du temps qui s'écoule depuis le crépuscule jusqu'à l'aurore. L'intrigue est simple: le Poëte emploie peu de moyens; tout est conduit par la puissance des Génies & les prestiges des Enchanteurs. C'est, en effet, le merveilleux qui distingue les Operas des autres Drames: un Opera représente une action; voilà ce qu'il a de commun avec eux: mais cette action est commencée & finie par un Agent sur-

naturel ; voilà ce qu'il a de particulier. L'Opera est un grand tableau : l'action en est le corps ; le merveilleux en est l'ame : la Poësie, la Musique & la Danse en sont le coloris.

J'aurois cependant souhaité que tous les Héros, dont les caracteres sont aussi variés qu'intéressans, eussent moins parlé & plus agi ; que chaque Scene eût plutôt amené une situation nouvelle qu'une nouvelle conversation ; mais, après tout, si les Acteurs ne changent pas de situation par un mouvement sensible, leur ame en change par les passions différentes & contraires qu'elle éprouve, & qu'elle fait éprouver successivement aux Spectateurs. La sagesse & la volupté se livrent de continuels combats : leurs paroles, leurs maximes, leur conduite sont toujours opposées, & le Poëte qui les met sans cesse aux prises, paroît avoir gardé entr'elles une exacte neutralité.

Je doute cependant que cette impartialité soit approuvée de tout le monde. Milton auroit dû user d'une prudence plus délicate dans le choix des images ; écarter de la sagesse cette excessive austérité, cette humeur som-

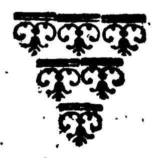
bre & chagrine qui effraie & rebute ; & ôter en même temps à la volupté cette molleſſe qui ſéduit, cette illuſion qui enchante, parer moins l'une, embellir plus l'autre.

Milton a eu, ſans doute, le deſſein de faire aimer la ſageſſe, en montrant le bonheur réel & véritable qui l'accompagne & qui la ſuit ; & de faire craindre la volupté, en découvrant la fauſſeté des plaiſirs & la réalité des peines qu'elle cauſe : il a réuſſi, du moins aux yeux des Sages : mais entraîné par la force de ſon imagination, occupé à peindre avec énergie tous ſes tableaux, il a chargé de couleurs trop riantes ceux de la volupté, & d'images trop ſombres ceux de la ſageſſe. Perſuadé qu'il ſuffit de montrer aux cœurs généreux la vertu, pour la faire aimer, il n'a point aſſez penſé que les cœurs foibles ſont en plus grand nombre, & que nous ſommes portés naturellement aux plaiſirs. En un mot, il eſt tombé dans le défaut de beaucoup de Controverſiſtes, il s'épuiſe dans les objections, & il manque quelquefois les réponſes.

J'ai omis de comparer les endroits qui ont quelque reſſemblance dans les

Poëtes anciens & modernes, avec ceux de cet Opera ; j'aurois trouvé assez de sujets de comparaison : tout ce que la volupté récite & chante ici, est répandu dans la foule de nos Pieces lyriques ; mais son langage n'est déja que trop dangereux. Au-lieu de nourrir & d'augmenter ce feu, par des alimens étrangers, j'en ai ôté beaucoup ; je lui ai laissé sa lumiere, mais j'ai diminué sa chaleur ; j'aurois pû encore appuyer les maximes de la sagesse, de maximes semblables tirées de nos Tragédies saintes ; mais j'ai gardé, comme Milton, une sorte de neutralité entre ces deux ennemies. Ne prenant point le parti de la volupté, il eût été contre le Droit des Gens de prendre celui de la sagesse, elle est bonne pour se défendre, sans que je m'en mêle.

Fin des Remarques.





TRADUCTION DE L'ARGUMENT DE L'OPERA DE SEMELÉ.



A Peine Jupiter avoit-il cessé d'aimer Europe, qu'il donna de nouveaux sujets de jalousie à Junon par la passion qu'il prit pour Semelé, niece d'Europe & fille de Cadmus. Au moment que Semelé alloit épouser Athamas dans le Temple de Junon, qui préside au mariage, Jupiter interrompit la cérémonie par des signes d'un malheureux Augure, & il transporta cette Princesse dans un palais qu'il lui avoit préparé.

Cette Fable est rapportée dans les Métamorphoses d'Ovide, Liv. VI. mais il dit que Junon trompe Semelé

Semelé sous la figure d'une vieille qui est sa nourrice. On excusera la liberté que j'ai prise de substituer Ino à une vieille femme ; je l'ai fait, parce qu'Ino entre dans l'intrigue par le moyen de l'amour, qu'elle a pour Athamas, à qui elle fut mariée, selon Ovide, & à cause que son rang a plus de proportion avec la dignité des autres Personnages : je présume que cette raison peut être reçue dans un sujet, qui est de pure fiction, & qui porte le titre d'Opera, où l'on pardonne tous les jours les plus grandes absurdités.

Je n'ai pas cru qu'il fût nécessaire d'avoir égard à la rime & à l'égalité de la mesure dans la partie du Dialogue, qui a été destinée à être mise en Récitatif, parce que le Récitatif en Musique n'est point assujetti à la même observation exacte de la mesure, qui est requise dans la composition des airs & des

Sonates : ainsi cette régularité de rimes, de mesures & de nombre, n'est point aussi essentielle aux paroles qui doivent servir au Récitatif, qu'elle l'est aux paroles qui doivent servir aux Odes & aux Sonates.

Ce qu'on appelle Récitatif en Musique n'est qu'un discours ordinaire, mais un peu plus harmonieux : c'est la prose de la Musique; sa beauté consiste seulement à imiter la nature, & à rendre plus sensibles les accens naturels des mots, par des tons plus pathétiques & plus emphatiques (*a*).

NOTES.

(*a*) L'Auteur veut dire dans sa période longue & embarrassée, que comme il n'y a point de mesure fixe dans le Récitatif en Musique, il n'y aura pas non plus de vers rimés & cadencés dans les paroles de ce Récitatif ; & qu'au contraire, comme il y a une mesure fixe dans les airs & les Sonates, il y en aura aussi dans les Odes & les autres Poëmes qui en seront accompagnés. On ne peut pas définir plus ingénieusement le Récitatif, que de l'appeller *la prose de la Musique.*

SEMELÉ,

OPERA,

Par GUILLAUME CONGREVE.

PERSONNAGES.

JUPITER.

CADMUS, Roi de Thebes.

ATHAMAS, Prince de Béotie, Amant de Semelé qui lui eſt promiſe en mariage.

Le SOMMEIL.

APOLLON.

L'AMOUR.

ZÉPHIRS.

AMOURS.

BERGERS.

SATYRES.

JUNON.

IRIS.

SEMELÉ, fille de Cadmus, Amante de Jupiter.

INO, ſœur de Semelé, Amante d'Athamas.

BERGERES.

Le Grand-Prêtre de Junon.

D'autres Prêtres & Augures.

La Scene eſt en Béotie.



SEMELÉ,

OPERA,

Par GUILLAUME CONGREVE.

ACTE I.

SCENE PREMIERE.

CADMUS, ATHAMAS, SEMELÉ, INO, DEUX PONTIFES.

PREMIER PRÊTRE.

VOYEZ, voyez partir ces tourbillons de flammes d'un favorable augure : Junon reçoit nos sacrifices ; un doux parfum monte légerement vers les Cieux. *Sa statue s'incline.*

AIR:

LE PREMIER ET LE SECOND PRÊTRE. D'heureux présages terminent nos cérémonies sacrées : des succès assurés couronneront vos amours ; le couple que la Déesse protege aura des jours paisibles & des nuits fécondes.

CADMUS. Ecoutez ma fille ; calmez l'inquiétude de votre pere par une prompte soumission, ne différez plus.

ATHAMAS. Ecoutez la priere d'un Amant fidele ; ne troublez point la joie de cet heureux jour par de nouveaux retardemens.

CADMUS ET ATHAMAS. Ecoutez & obéissez ; ne troublez point la joie de cet heureux jour par de nouveaux retardemens.

SEMELÉ. Malheureuse que je suis, quel sera mon asyle ? Que mes maux sont cruels & divers ! O Jupiter, secourez-moi. Semelé pourroit-elle oublier que vous l'aimez, & préférer à votre flamme celle d'un simple Mortel ? Votre vengeance puniroit cette perfidie ; mais si je n'accepte sa main, j'ai à craindre le courroux d'un pere. O Jupiter ! daignez m'enseigner l'époux que je dois choisir ; inspirez-moi

de consentir, ou aidez-moi à refuser.

ATHAMAS. Que vois-je ? elle rougit en me regardant : son sein ému est oppressé de soupirs ; ah ! s'ils sont excités par l'amour, rien ne peut manquer à mon bonheur. Hymen, hâtez-vous, préparez votre flambeau, l'Amour vient d'allumer le sien ; ce tendre soupir a guéri mon désespoir, & m'a trop payé de mes peines passées.

INO. Hélas ! elle cede, je suis perdue ; je ne puis cacher plus long-temps ma passion ..... il faut que je respire (*a*) ; un feu intérieur me consume. O Athamas ! .... je ne puis lui parler.

ATHAMAS. La belle Ino m'appelle d'une voix plaintive ; ses couleurs s'effacent, ses yeux se remplissent de larmes.

INO. O Semelé !

SEMELÉ. Elle m'appelle, & semble vouloir m'inviter. Que voulez-vous, ma sœur ? parlez.

INO. Vous m'avez perdue.

NOTES.

(*a*) Littéralement : *Il faut que j'aie un vent*, pour dire, *il faut que je respire*. Cette expression est fort angloise.

AIR.

CADMUS. Pourquoi vous affligez-vous dans ces heureux momens, & profanez-vous nos ſaintes cérémonies? Semelé, Athamas & moi, pouvons-nous ſoulager vos maux? De quoi vous plaignez-vous.

INO. De tous; mais en vain.

ATHAMAS. Puis-je ſoulager vos maux?

SEMELÉ. Puis-je calmer vos peines?

TOUS TROIS. De qui vous plaignez-vous?

INO. De tous; mais en vain.

On voit des éclairs: on entend de loin le tonnerre & le bruit d'une grande pluie. Le feu eſt éteint tout d'un coup ſur l'autel. Le Grand-Prêtre avance ſur le Théatre.

LE GRAND-PRÊTRE. O Puiſſances céleſtes! éloignez de nous ces préſages: un Dieu irrité rejette nos ſaints ſacrifices; le jour, englouti dans une nuit ſoudaine, expire; un tonnerre, d'un funeſte augure, roule du côté droit: Jupiter deſcend en pluie pour éteindre ces feux propices.

UN

UN CHŒUR DE PRÊTRES.

Eloignez de nous ces préſages, ô Puiſſances céleſtes ?

LE SECOND PRÊTRE. Des flammes, d'un heureux augure reparoiſſent ; Junon reçoit nos ſacrifices. (*Les flammes ſe rallument encore ſur l'autel, & la ſtatue s'incline.*)

LE GRAND-PRÊTRE. La flamme languit, s'éteint, & meurt. Junon, exaucez nos vœux : Jupiter irrité les rejette. (*Le feu s'éteint encore.*)

ATHAMAS. Junon, qui préſidez aux mariages, Athamas implore votre ſecours.

SEMELÉ *à part.* Semelé vous adore, ô Jupiter, & n'adore que vous.

On entend un grand coup de tonnerre ; l'autel s'enfonce & diſparoît.

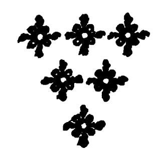
LE GRAND-PRÊTRE. Ceſſez, ceſſez vos vœux ; il eſt impie de les continuer : fuyez ce Temple ; ces préſages ſont funeſtes, partez ; dérobez-vous à la fureur menaçante du grand Jupiter.

Tous les Acteurs, excepté les Prêtres,

avancent sur le Théatre ; la Scene se ferme sur eux, & ne représente que la face & les dehors du Temple. Cadmus emmene Semelé ; leur suite les accompagne : Athamas & Ino restent seuls.

SCENE SECONDE.

Athamas croit d'abord, en voyant pleurer Ino, qu'elle prend part à la douleur que lui cause l'indifférence de Semelé pour lui : mais il est surpris, quand il apprend d'Ino même, que ses larmes sont causées par l'amour qu'elle a pour lui. Cette Scene seroit plus intéressante si Ino étoit l'Héroïne de la piece, & l'objet principal du Spectateur : comme elle ne l'est pas, nous ne donnons que cette légere idée de cette Scene.



SCENE TROISIEME.

CADMUS, ATHAMAS, INO.

CADMUS.

AH ! Prince infortuné, vous êtes condamné à un amour malheureux ; & moi, hélas ! je suis le plus infortuné de tous les peres. Préparez-vous, Athamas, à des peines cruelles : préparez-vous à pleurer, avec moi, une perte qui nous est commune.

ATHAMAS. Le Destin, & Semelé, peuvent-ils me menacer de supplices encore plus cruels ?

CADMUS. Nos frayeurs nous donnoient des ailes, & nous pressoient de sortir, avec un respect religieux, du Temple de Junon. A peine avions-nous passé les portes d'airain, que nous vîmes la tête de Semelé entourée de flammes d'azur, dont les rayons voloient légerement sur les tresses de ses cheveux. Etonnés & effrayés de ce spectacle, nous voyons un aigle puissant descendre sur des ailes de pourpre avec la rapidité d'un éclair : son

bec paroît d'or ; ses yeux éclatent comme les Astres ; sa poitrine est couverte de plumes plus blanches que la neige : il enleve tout-à-coup la Princesse tremblante, & prenant l'essor avec elle il échappe à nos yeux, répandant à mesure qu'il s'éloigne une odeur céleste & une rosée d'ambrosie.

ATHAMAS. O prodige ! qu'il est pour moi d'un présage funeste !

INO. Pour moi, j'en espere un heureux évenement.

SCENE QUATRIEME.

LES MÊMES ACTEURS, LES GRANDS-PRÊTRES, LES AUGURES, ET LES AUTRES PRÊTRES.

CADMUS.

AH ! voici les Prêtres de Jupiter & les saints Augures ; parlez, apprenez-moi le sort de Semelé.

AIR.

PREMIER AUGURE. Recevez nos hommages ; Cadmus, recevez nos hommages. Jupiter vous salue, Roi

des Thébains, cessez vos pleurs. Les plaisirs renaissent; chantez des chansons de triomphe & de joie.

A I R.

SECOND AUGURE. Semelé jouit dans les Cieux d'immortels plaisirs & d'éternelles amours: Jupiter la comble de ses faveurs; il met son tonnerre à ses piés, sa foudre dans ses mains, ses éclairs dans ses yeux; elle jouit dans les Cieux d'immortels plaisirs & d'éternelles amours.

LE GRAND-PRÊTRE. Hâtez-vous, hâtez-vous; préparez des sacrifices pour le Dieu du tonnerre & pour la Beauté qu'il aime. Implorez Jupiter & Semelé: Jupiter & Semelé partagent les mêmes honneurs. Mortels, adorez celle que les Dieux admirent: hâtez-vous, hâtez-vous; préparez des sacrifices pour le Dieu du tonnerre & pour la Beauté qu'il aime.

CHŒUR DES PRÊTRES ET DES AUGURES.

Recevez nos hommages, Cadmus, &c.

Fin du premier Acte.



ACTE II.

SCENE PREMIERE.

JUNON, IRIS.

Le Théatre représente une campagne agréable, dont la vûe est terminée par une montagne, ornée de bois & de cascades d'eau. Junon & Iris descendent dans deux machines différentes; le char de Junon est tiré par des Paons: Iris paroît sur l'arc-en-ciel; elles quittent, l'une son char, & l'autre l'arc-en-ciel, & se joignent sur le Théatre. Junon se plaint aigrement de la lenteur d'Iris; elle lui demande où est Semelé.

IRIS.

VOyez le mont Cytheron porter sa tête orgueilleuse dans les cieux, & cette contrée, où la Béotie partage les terres de Cecrops: c'est sur le sommet de cette montagne, & loin des yeux des Mortels, que vous apper-

cevrez un palais qui vient d'être construit par l'ordre de Jupiter & l'art de Vulcain.

AIR.

C'est-là que délivrée des soins de la vie, Semelé habite une agréable retraite : Jupiter, qui veille à ses plaisirs, ordonne aux Graces & aux Amours de l'accompagner ; Flore la reçoit : Zéphir, Amant fidele de Flore, lui offre les plus doux parfums. Un Printems éternel regne dans ce beau séjour : la brillante Aurore ne sortira plus du lit de Titon, pour embellir les rives orientales ; elle naîtra désormais des yeux de la belle Semelé ; elle ne la quittera que pour ouvrir les portes du jour.

JUNON. C'en est assez ; je n'en veux pas savoir davantage. Souffrirai-je encore long-temps ? brûlerai-je toujours d'une colere impuissante ? endurerai-je toujours les outrages des Mortels impies ? Sors de ta léthargie, fille de Saturne ; charge de fers, écrase cette infame adultere : monte au sommet de l'orgueilleux Cytheron ; enleve-la, mets-la en pieces dans ta fureur : qu'elle tombe, qu'elle tombe jusqu'au fond du fleuve Achéron, & que se

précipitant dans la nuit profonde elle ne revoie jamais la lumiere. Si je suis la soeur (*a*) & la femme de Jupiter, il a beau mépriser l'auguste titre de son épouse : je suis certainement sa soeur. S'il est vrai que je porte le sceptre de l'Univers, je jure par les enfers : que le monde tremble à ce serment ! Je jure de n'épargner jamais aucun Mortel de la race d'Agenor.

Iris. Apprenez, puissante Reine; quels obstacles vous avez à surmonter ! Des barrieres de diamans ferment les portes de ce palais qu'habite Semelé ; deux fiers dragons en défendent l'entrée. Dès qu'on en approche, ils lancent leurs aiguillons redoutables ; ils agitent leurs ailes d'airain, & lorsque leurs écailles horribles se dressent, ils ouvrent à la fois leurs cent yeux enflammés qui n'ont jamais connu le sommeil.

Junon. Partons d'ici : quittons les

NOTES.

(*a*) *Ipsa petenda mihi est. Ipsam si maxima Juno*
Rite vocor, perdam; si me gemmantia dextra
Sceptra tenere decet, si sum Regina, Jovisque
Et soror & conjux, certè soror.....

Ovide.

royaumes du jour ; volons des montagnes de Scythie au Lac Méotis ; je ferai ſortir le Sommeil de ſon lit voluptueux & de ſa paiſible retraite ; je troublerai ſa tranquillité par le bruit & la lumiere ; il ne ſe replongera point dans les douceurs du repos qu'il n'ait ſervi ma vengeance, & mis un ſceau ſur les yeux des vigilans dragons. (*Elles remontent dans leurs machines.*)

SCENE SECONDE.

La Scene change, & repréſente un appartement de Semelé, où elle dort environnée d'Amours & de Zéphirs.

L'Amour chante ſur un ton, qui ne lui eſt que trop familier, & trace des images trop voluptueuſes. Des Zéphirs forment une danſe qui réveille Semelé.



SCENE TROISIEME.

Deux Amours introduisent Jupiter.

JUPITER, SEMELÉ.

SEMELÉ.

NE m'abandonnez plus aux inquiétudes de l'absence; vous m'avez formée pour aimer, n'agitez plus mon coeur de craintes, de soupçons, de cruelles jalousies.

AIR.

JUPITER. Loin de vous ces soupçons & ces craintes, ne pensez qu'au plaisir. Quoique j'aie pris la figure humaine, je n'en ai point la perfidie; vous êtes Mortelle, & vous avez besoin de repos: je n'étois pas éloigné de vous; je me suis retiré un instant, pour veiller aux besoins de l'Univers. L'Amour étoit avec vous: j'y étois aussi; nous ne sommes qu'un, l'Amour & moi.

AIR.

SEMELÉ. Si de vives espérances & des craintes mortelles, des ris & des

pleurs, des soupirs ardens, des desirs enflammés sont l'Amour ; si languir de douleur, mourir de plaisir est l'Amour, vous n'êtes pas seul qui aimez, nous ne sommes qu'un, l'Amour & moi.

Tous deux. Si c'est l'Amour, vous n'êtes pas (seul) (seule) qui aimez ; nous ne sommes qu'un, l'Amour & moi.

Semelé. Hélas !

Jupiter. Pourquoi ma chere Semelé soupire-t-elle ? Quelle douce inquiétude souleve son sein ! Pourquoi ses beaux yeux sont-ils agités d'une lumiere tremblante ? Vous formez quelque nouveau dessein ; parlez, vous serez exaucée.

Semelé. Je tremble, je soupire de mon bonheur même ; la vie des Mortelles, aimées des Dieux, est d'une courte durée ; elles ne peuvent être long-temps heureuses, ou si elles le sont.... un Dieu peut devenir inconstant.

Jupiter. Gardez-vous de la jalousie : si Junon n'avoit pas été jalouse, je n'aurois jamais abandonné l'Olympe ; je ne me ferois point égaré dans mes amours.

AIR.

SEMELÉ. Ne me reprochez point ma foiblesse : je suis femme, & telle que vous m'avez formée, le joüet des soupçons, du désespoir, de la confiance imprudente, des folles craintes ; si j'obtiens, je me plains ; si j'accorde, je me repens ; j'oblige, quand je refuse ; je fuis, pour être poursuivie. Ne me reprochez point ma foiblesse : je suis femme, & telle que vous m'avez formée.

JUPITER. Votre sexe est le chef-d'œuvre de Jupiter, & vous êtes la gloire de ce sexe aimable ; votre foiblesse est une grace de plus : elle a été donnée aux femmes pour animer les hommes, pour éveiller leurs passions, pour écarter l'indolence & le repos stupide, funestes ennemis du plaisir & du sentiment.

SEMELÉ. Je ne serai jamais qu'une Mortelle ; je ne serai qu'une femme : toutes les fois que vous me quitterez, quoique environnée des Amours & des Graces qui sont Dieux & Déesses, je serai toujours saisie de frayeur, & connoissant combien je leur suis inférieure, je chercherai la solitude & je fuirai leur société.

JUPITER *à part.* Je ne l'entens que trop : mais je dois feindre de ne la point entendre. Aſpirant à l'immortalité par une dangereuſe ambition, elle voudroit déthroner la fille de Saturne, & régnant ſur mon cœur, elle prétendroit régner dans le Ciel. Pour ne pas lui donner le temps de s'expliquer davantage, il faut chercher promtement à la diſtraire : entendre ſoupirer une Amante & ne pouvoir lui accorder ce qu'elle demande, ce ſont deux ſupplices à la fois.

SEMELÉ. Pourquoi paroiſſez-vous diſtrait & rêveur ? pourquoi détournez-vous de moi vos regards ? un autre objet vous plaît davantage.

AIR.

JUPITER. Eloignez de vous ces craintes ſuperflues : vous êtes ma plus belle, ma derniere, ma ſeule Amante. Je vais ordonner à deux Zéphirs ailés d'enlever au Sommeil votre chere Ino, & de la tranſporter à travers les airs.

SEMELÉ. Quoi ! je verrai ma ſœur, cette chere compagne de mes jeunes années.

JUPITER. Voyez-la ; elle paroît : mais je ne ſuis viſible que pour vous.

Tandis que je me retire levez-vous, allez au-devant d'elle, & faites lui un agréable accueil : ces lieux vont changer, & représenter les champs de l'Arcadie, asyle des heureux Bergers & des Bergeres, qui brûlent d'une flamme toujours pure : exemts des fureurs de la jalousie, ils goûtent les douceurs de l'amour, sans en ressentir les peines.

Jupiter se retire : Semelé & Ino s'embrassent. La Scene change & représente une vaste campagne. On voit entrer des Bergers & des Bergeres. Semelé & Ino se parlent, sans se faire entendre des autres ; elles s'asseyent, pour voir les danses & les jeux champêtres, qui terminent le second Acte.



ACTE III.

SCENE PREMIERE.

La Scene représente l'antre du Sommeil : ce Dieu est couché sur un lit. On entend une douce symphonie, dont la modulation est très-variée dans ses accords.

JUNON, IRIS, LE SOMMEIL.

JUNON.

SOMMEIL, éveille-toi, leve la tête.

IRIS. *Quitte toi*, leve tes pesantes paupieres.

LE SOMMEIL. Eloignez-vous Lumiere importune : venez à moi Nuit tranquille. Léthé n'interrompez point le cours paisible de votre onde : *murmurez, murmurez-moi* un doux repos.

IRIS. Dieu stupide, tu entens le murmure insensible de ce fleuve, & tu n'entens point la voix de la fille de Saturne.

JUNON. Taisez-vous, Iris, taisez-vous; je vais l'enchanter: je veux qu'il se réveille au seul nom de Pasithée.

JUNON & IRIS. L'Amour est le seul Dieu qui commande au Sommeil, & quoique le Sommeil regne sur les Dieux & sur les hommes, l'Amour exerce son empire sur lui.

JUNON. Sommeil, leve-toi, ouvre les yeux, souffre la lumiere: vois Pasithée, Sommeil, leve-toi.

LE SOMMEIL *se leve, & dit:* Ce nom est plus agréable que le doux murmure d'une fontaine; réjouissez mon réveil de sa présence. Je vais sortir avec plaisir du sein du repos.

Junon ordonne au Sommeil d'endormir Jupiter, & de lui envoyer pendant qu'il sera endormi un Songe, sous la figure de Semelé; de maniere que ce Songe, ainsi métamorphosé, excite la passion de Jupiter sans la satisfaire, & le mette dans la disposition d'accorder à Semelé, lorsqu'il sera éveillé, tout ce qu'elle lui demandera (*a*).

NOTES.

(*a*) Le Texte est un peu confus: cette fiction est prise du quatorziéme Livre de l'I-

LE

Le Sommeil. Je tremble d'exécuter vos ordres. . . . .

Junon. Donnez-moi votre baguette de plomb ; je vais enchanter les Gardes du mont Cytheron avec cette baguette.. Endormez Ino, afin que je puisse paroître sous sa forme aux yeux de Semelé : obéissez à mes ordres ; donnez-moi votre baguette, & Pasithée est à vous.

Le Sommeil. Je ne puis rien refuser à Pasithée, à vous, à l'Amour.

Junon. Partons ; ne prenons aucun repos que nous n'ayons goûté le plus doux des plaisirs. Quand j'aurai satisfait ma vengeance, je serai doublement heureuse ; vous le serez aussi dans vos amours.

Junon & Iris sortent. Le Sommeil se retire dans sa retraite. La Scene change, & fait voir l'appartement de Semelé.

NOTES.

liade. Junon va aussi trouver le Sommeil, & lui promet de le faire aimer de Pasithée, la plus jeune des Graces, s'il peut verser ses pavots sur Jupiter. Le Poëte Anglois ajoute beaucoup à la fiction du Poëte Grec.

SCENE SECONDE.

SEMELÉ *seule*.

J'Aime, je suis aimée, & je desire encore plus. Que la jouissance du plaisir est vaine ! Lorsqu'une passion est calmée une autre se rallume. Je suis toujours inquiete : tout ce que je possede m'inspire le dégoût. Je cours, sans cesse, après une nouvelle félicité. En goûtant les vains plaisirs de l'amour, je meurs pour ceux de l'ambition.

SCENE TROISIEME.

Junon entre sous la figure d'Ino avec un miroir à la main.

JUNON, SEMELÉ.

JUNON *à part*.

SOus la figure d'Ino je la tromperai aisément, & dans ce miroir, elle se trouvera aussi changée que je

Je suis moi-même. Est-ce une Déesse ? Est-ce Semelé que je vois ?

SEMELÉ. Chere sœur (*a*), parlez ; d'où vient cette surprise ?

JUNON. Vos charmes égalent ceux des Déesses, & m'apprennent que vous venez d'être admise au rang des Beautés du Ciel ; Jupiter y consent-il ? Êtes-vous immortelle ?

SEMELÉ. Je suis toujours mortelle. Je ne m'apperçois d'aucun changement ; je ne me connois aucun nouveau charme.

AIR.

JUNON. Voyez dans ce miroir la cause de ma surprise. L'éclat & la terreur réunis partent de vos yeux. Les miens ne peuvent soutenir une si vive

NOTES.

(*a*) *Ergò ubi captato sermone, diuque loquendo*
Ad nomen venêre Jovis, suspirat & optem
Jupiter ut sit, aït : Metuo tamen omnia, multi
Nomine divorum thalamos iniere pudicos ;
Nec tamen esse Jovem satis est, det pignus amoris, &c.

Ce conseil artificieux est amené avec toute l'adresse possible dans le Poëte Latin ; le Poëte Anglois n'a pas si bien réussi.

lumiere trop dangereuse pour les sens; trop brillante pour la vûe.

SEMELÉ *se considérant dans ce miroir.* Excès de bonheur ; je découvre des graces célestes dans tous mes traits ; je m'adorerai moi-même, si je continue de me considérer. Non, jamais je n'ai vû d'objet si aimable : que ce coup d'œil me sied bien ! Otez-moi ce miroir trop flatteur : mais, non, laissez-moi m'y regarder encore : tout me charme. (*Elle rend le miroir & le reprend.*) Encore un moment, je vous prie : je veux m'y regarder encore, quand cette vûe me seroit funeste.

JUNON *en reprenant ce miroir.* Soyez aussi sage que vous êtes belle : ne perdez point l'occasion de vous élever. Quand Jupiter paroîtra le plus enflammé de desirs, refusez d'écouter sa flamme, jusqu'à ce que vous obteniez de lui une faveur que vous ne lui nommerez point.

SEMELÉ. A quoi servira-t-elle ?

JUNON. Ne connoissant point votre dessein, empressé de vous posséder, il vous accordera, sans réflexion, cette faveur que vous ne lui aurez point nommée : mais liez-le par le serment du Styx, de peur que comme il arrive

aux Amans, il ne manque à sa parole.

Semelé. Mais comment parviendrai-je à l'immortalité ?

Junon. Conjurez-le, par son serment, de ne point approcher de vous sous la figure d'un Mortel; mais tel qu'il est lui-même, comme le puissant Dieu du tonnerre, avec pompe, avec majesté, & dans cet appareil céleste qui l'accompagne lorsqu'il approche de la fiere Junon.... Par cette union, avec la divinité toute entiere, vous partagerez son essence, vous quitterez la condition mortelle pour régner dans les Cieux, vous serez adorée de Jupiter, & vous mépriserez la haine de la jalouse Junon.

Semelé. Je vous remercie; je vous embrasse. Quand je serai Déesse, je vous embellirai de charmes semblables aux miens.

Junon. De précieuses odeurs parfument l'air & annoncent l'arrivée de Jupiter; il faut que je me retire.

Semelé. Je suivrai votre conseil.

Junon *à part*. Malheureuse, il causera ta ruine. (*Haut.*) Adieu.

SCENE QUATRIEME.

JUPITER, SEMELÉ.

Jupiter entre ; il se présente pour embrasser Semelé : elle le regarde tendrement, mais elle s'éloigne un peu de lui (a).

JUPITER.

O Semelé ! pourquoi êtes-vous insensible ? Si je n'étois qu'un Mortel, vos dédains farouches termineroient ma vie ; la mort, touchée de mes plaintes, viendroit me secourir ; parlez, parlez ? expliquez vos desirs : que demandez-vous ? je vais vous l'accorder.

SEMELÉ. Jurez-en par le Styx.

JUPITER. Je jure par ce fleuve re-

NOTES.

(a) Je supprime ici des propos trop tendres & trop dangereux. Jupiter avoue à Semelé, qu'il a pensé à ses charmes dans le sommeil. Il la presse de lui accorder quelques faveurs : elle persiste à le traiter avec rigueur, jusqu'à ce qu'elle ait obtenu de lui ce qu'elle lui demande.

doutable : eaux du Styx, écoutez-moi ; & vous, Olympe, ébranlez-vous ; ſoyez le témoin de mon ſerment.

(*On entend un coup de tonnerre dans l'éloignement, & ſous le Théatre.*)

SEMELÉ. M'accorderez-vous ce que je deſire ?

JUPITER. Oui, vous l'obtiendrez.

SEMELÉ. Dépouillez-vous de la figure humaine : puiſque vous êtes Jupiter, montrez-vous à mes yeux (*a*), tel que vous voit Junon : armez-vous de toute votre puiſſance (*b*).

JUPITER. Prenez garde à ce que vous demandez : ſi je vous l'accordois, ma faveur vous ſeroit funeſte.

NOTES.

(*a*) Qu'armé de ſon tonnerre il ſe montre à vos yeux.

Que par le Styx il jure de deſcendre,
Avec tout l'appareil du ſouverain des Dieux,
Tel qu'aux yeux de Junon il paroît dans les Cieux.

Semelé de M. de la Motte.

(*b*) J'omets d'autres idées qui feroient rougir la pudeur.

SEMELÉ. Je ne serai point heureuse que vous n'ayez satisfait tous mes desirs : votre serment ne doit plus vous permettre de balancer. Hâtez-vous ; je veux vous voir tel que vous êtes : armez-vous de toute votre puissance.

SCENE CINQUIEME.

Semelé s'en va : Jupiter reste ; il paroît affligé.

JUPITER.

AIR.

JUpiter, où va cette malheureuse Beauté ? que souhaite-t-elle ? Pourquoi ai-je juré si légerement ? il n'y a plus de retour ; elle sera la victime de son ambition. Aussi-tôt que je paroîtrai avec la majesté du Dieu du tonnerre, armé de feux inévitables, il faudra qu'elle expire : il n'y a plus de retour ; il faut qu'elle soit la victime de son ambition. J'essayerai mes plus doux éclairs ; je lancerai mon foible tonnerre, mais en vain : elle étoit formée pour n'éprouver que les flammes légeres de l'amour ; il n'y a plus de retour ;

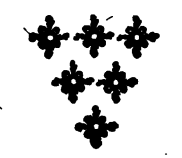
tour; elle ſera la victime de ſon ambition.

SCENE SIXIEME.

Junon dans ſon char.

JUNON.

Le plaiſir de la vengeance eſt au-deſſus de toute expreſſion: l'amour eſt une légere vapeur qu'on ſaiſit avec peine, qu'on perd lorſqu'on la poſſede. Délivrée de ma rivale & de ma jalouſie, je monte au Ciel avec joie. La vengeance a des douceurs qui égalent celles du Throne. Je ſerai déſormais véritablement Reine des Cieux; je ſerai véritablement dans le Ciel.



SCENE SEPTIEME.

Le Théatre représente Semelé couchée sous un dais, & plongée dans de sombres réflexions. Tandis qu'on entend une symphonie lugubre, elle leve les yeux, & voit Jupiter descendre dans un nuage noir, dont le mouvement est lent : des éclairs sortent de tous côtés ; le tonnerre gronde dans l'air.

SEMELE.

INfortunée que je suis, je me repens, mais trop tard, de mon orgueil & de ma vanité impie : il vient, sa foudre me dévore, ma vie se consume ; je brûle, je brûle : je tombe en défaillance ; j'implore la pitié. Au secours, au secours ; je n'en puis plus. (*Elle meurt.*)

Aussi-tôt que le nuage qui renferme Jupiter est suspendu sur le dais de Semelé, on entend un grand coup de tonnerre ; le Palais, la Scene & Semelé disparoissent ; Jupiter remonte au Ciel. La Scene, entierement changée, représente

une campagne agréable; le mont Cytheron termine la perspective.

SCENE HUITIEME.

Cadmus a reçu l'ordre de Jupiter de marier Ino à Athamas qui y consent.

SCENE NEUVIEME.

Un nuage éclatant descend & s'arrête sur le mont Cytheron. Ce nuage s'ouvre & fait voir Apollon assis sur son sommet, qui rend cet Oracle :

APOLLON.

Apollon vient calmer vos inquiétudes & vous annoncer un bonheur prochain : toutes vos peines naissent d'un amour tyrannique, vous en serez bientôt affranchis. Des cendres de Semelé naîtra un Phénix, la joie de la terre, & les délices des Cieux : ce Dieu, plus puissant que l'Amour, inventera une liqueur divine & salutaire, qui guérira l'Amant malheureux, &

qui éloignera de vous pour jamais les soupirs & les chagrins.

Réjouissez-vous, Mortels; méprisez l'aveugle Amour : le vin aura la force de défendre vos cœurs des fleches de ce Dieu cruel : vous coulerez des jours & des nuits dans la joie ; la naissance de Bacchus finira l'empire de l'Amour.

CHŒUR.

Réjouissez-vous, Mortels, &c.

DANSES DE SATYRES.

FIN.

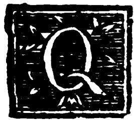




COMPARAISON DE CETTE PIECE,

AVEC CELLE DE M. DE LA MOTTE,

Représentée à Paris en 1709.



QUOIQUE les deux Poëtes aient traité le même sujet, leur plan n'est pas exactement le même : voici celui de M. de la Motte.

Cadmus, plein de reconnoissance pour les services qu'Adraste lui a rendus, ordonne à Semelé de l'épouser : elle y consent, par respect pour les ordres de son pere, malgré la passion qu'elle a pour Idas, Prince inconnu.

> Tu gémis vainement : fui trop indigne Amour;
> N'usurpe plus un cœur qui n'est dû qu'à la gloire, &c.

Ces sentimens sages & nobles pré-

viennent en faveur de l'Héroïne.

Cependant lorsque Adraste vient d'apprendre de Semelé même, qu'elle consent à l'épouser, & qu'il va rendre hommage de ses victoires à Jupiter, le Temple se ferme, des Furies viennent enlever les trophées, &c.

Mais le Temple se ferme, ô Cieux!

CADMUS ET LE CHOEUR.

Sous nos pas s'ébranle la terre;
L'enfer est déchainé : quels éclats de tonnerre!
Fuyons, fuyons la colere des Cieux, &c.

Jupiter ne paroît pas approuver ce mariage : c'est le même merveilleux, mais le spectacle est infiniment plus grand dans l'Opera Anglois.

Semelé constante dans le parti qu'elle a pris d'épouser Adraste par devoir, dit, dans l'Ouvrage de M. de la Motte :

Malgré mon désespoir, je tiendrai ma promesse;
Heureuse, si je meurs de ce cruel effort!

Jupiter, caché sous le nom & sous la figure d'Idas, se nomme à Semelé,

& lui apprend qu'il est Jupiter. La gloire, d'être aimée d'un si grand Dieu, la détermine tout d'un coup en sa faveur. Ce déguisement, imaginé par Jupiter pour éprouver le cœur de son Amante, caractérise l'humeur ambitieuse de Semelé & prépare à l'intrigue.

M. de la Motte s'est servi du même moyen dans sa Pastorale charmante d'Issé, où Apollon, sous la figure du Berger Philemon, jouit du plaisir de se voir aimé pour lui-même.

— *Ne Pastor Macareïda luserit Issen.*
Ovid. &c.

Il n'y a point de déguisement dans Congreve: mais on y voit un enlevement assez brillant, & le séjour, où l'Héroïne est transportée, a beaucoup plus d'éclat & de charmes que dans l'Opera François: mais cet enlevement ressemble à celui que l'Amour fait de Psyché, dans l'Opera François qui porte ce nom.

On trouve dans la Semelé de M. de la Motte un trait bien heureux de sentiment: lorsque Adraste irrité veut frapper Jupiter même, Semelé, dont

l'amour est trop vif pour réfléchir que Jupiter n'a rien à craindre d'un simple Mortel, s'écrie à Adraste:

Ah! barbare, arrêtes.....

Et après un moment de réflexion, elle dit naïvement à Jupiter,

J'oubliois qui vous êtes.

Junon, invoquée par Adraste, & encore plus excitée par sa jalousie, prend comme dans Ovide la figure de Béroé, nourrice de Semelé. Congreve a cru devoir préférer Ino, parce qu'elle entre dans l'intrigue, & que le rôle de Nourrice est trop bas: cependant Ino n'a aucune part à ce déguisement. Semelé peut avoir autant & même plus de confiance en sa nourrice qu'en sa sœur, qui a paru l'inquiéter au commencement du premier Acte; d'ailleurs le rôle de Nourrice n'étoit point bas dans les anciennes Tragédies.

Il n'y a point de miroir dans le Poëte François: ce moyen y est remplacé par un autre plus frappant. Béroé, connue par Semelé pour être Magicienne, & voulant lui faire voir

que le prétendu Jupiter n'eſt peut-être qu'un impoſteur, évoque les Furies & les Ombres devant Semelé, afin de lui montrer que l'on peut par la Magie prendre la figure des Dieux. M. de la Motte n'a pas eu beſoin d'endormir Jupiter, ni de lui inſpirer des ſonges voluptueux, dont les images ſont trop indécentes pour un ſpectacle.

Semelé demande la même grace dans l'un & dans l'autre Poëte : mais ſi les prieres de la Semelé Angloiſe ſont plus vives, plus touchantes, en récompenſe nous n'y voyons point un trait ſublime de la Semelé Françoiſe. La premiere eſt tout d'un coup réduite en cendres ; la ſeconde, toujours empreſſée de voir ſon Amant, toujours hardie, toujours conſtante, dit, au milieu des flammes, des éclairs & du tonnerre :

Puis-je craindre une mort ſi belle !

Et lorſque Jupiter paroît dans un nuage, elle ajoute avec autant de joie que de tendreſſe :

Ah ! je vois Jupiter . . . . je meurs.

Elle ſoutient juſqu'au bout l'héroïſ-

me de ſon amour & de ſon ambition. Je ſuis fâché ſeulement qu'Adraſte diſe la même choſe ; ce ſentiment tendre & ſublime n'étoit fait que pour une Amante.

Enfin M. de la Motte fait monter Semelé dans les Cieux avec Jupiter. Cette fin n'eſt point conforme à la Fable ; il ne faut point la changer ſans néceſſité.

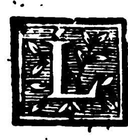
L'amour d'Athamas pour Ino n'eſt point auſſi ſuperflu dans Congreve, que celui d'Arbate ou de Mercure pour Dorine : ce froid Epiſode glace, à mon gré, une partie de l'Opera de M. de la Motte.

FIN.





AVERTISSEMENT
SUR L'OPERA
DES GUEUX (a).



E plus fameux & le plus singulier de tous les Operas Anglois, est celui des Gueux ou des Voleurs : jamais Poëme Drama-

NOTES.

(a) On devroit dire l'*Opera des Voleurs* ; car tous les Personnages de ce Drame sont des gens de cette espece. Le Poëte a cru apparemment que les noms de Voleurs & de Gueux ne different gueres, comme en France : mais il fait aussi entendre que Riche, Grand, Gueux & Voleur sont aussi synonymes dans sa Langue ; ce que nous n'avons pas encore admis dans nos Dictionnaires.

Presque tous les noms de ces Acteurs expriment leur état & leur caractere : je les ai ren-

tique n'eut un pareil ſuccès ; les Tragédies de Sophocle & d'Eurypide furent moins célebres, & eurent moins de repréſentations. Jean Gay, qui en eſt l'Auteur, l'acheva au mois de Septembre 1727. Il fut joué à Londres l'Hyver ſuivant ſoixante & trois jours de ſuite, ſans aucune interruption, & autant de fois pendant l'Eté de 1728. avec les mêmes applaudiſſemens.

Il n'y eut point de ville, ni d'endroit un peu conſidérable en Angleterre, en Ecoſſe, en Irlande, où il ne fut repréſenté preſque autant de fois qu'il l'avoit été

NOTES.

dus en François par des équivalens. Le nom de *Peachum*, par exemple, vient du verbe *impeach*, qui veut dire, *accuſer*, *dénoncer*. On donne quarante livres ſterlings à celui qui dénonce un Voleur qui mérite la mort : bien des gens auroient pû être tentés de faire ce commerce, plus lucratif qu'honorable ; cependant il y a beaucoup de Voleurs en Angleterre, pourquoi cela ?

à Londres : il passa jusques dans l'Isle Minorque ; toutes les femmes en chantoient les couplets, & en paroient leurs écrans & leurs éventails. L'Actrice du principal rôle, qui avoit été jusqu'alors assez obscure, fut célebre dans toute l'Angleterre ; tout le monde voulut avoir son portrait : on ne parloit que de sa beauté & de son esprit ; on remplissoit les Gazettes des jolies choses qu'on lui faisoit dire : mais, ce qui étoit plus réel, elle fut comblée de richesses, & mariée à un Seigneur de la Cour. Les autres Comédiens s'enrichirent à proportion ; & comme c'est assez l'usage, l'Auteur fit la fortune des Acteurs & des Libraires, & ne fit point la sienne.

Cette Piece est un mêlange de chansons & de prose : presque toutes les chansons furent faites sur des airs burlesques anglois & françois, qui étoient alors extrême-

ment connus, & qui firent perdre pour quelque temps le goût général & ancien de la Musique Italienne. Ce seul Opera fit tout d'un coup ce que les Anglois, jaloux de la gloire de leur Patrie, ce que des Amateurs éclairés & de savantes Dissertations sur la Musique des deux Nations, n'avoient pû faire depuis plus de vingt années: il remit à la mode la Musique Angloise.

La prose y est employée dans le Récitatif; comment auroit-on pû mettre en vers, d'un bout à l'autre, cette longue Piece, qui est chargée de faits & de détails? Mais, ce que nos François croiront à peine, eux qui sont si délicats dans leur goût, si dédaigneux pour tout ce qui appartient au Peuple, si remplis d'horreur pour tout ce qui est bassesse & crime; cet Opera, si vanté, a pour principaux Acteurs un Capitaine de Bri-

gands & sa Troupe, un Dénonciateur de Voleurs, & en même temps Receleur de leurs vols, le Concierge d'une prison, & leurs filles. Il est vrai que le Poëte les fait parler & agir d'une maniere qui avoit un rapport extrèmement sensible, avec les mœurs qu'on reprochoit aux grands Seigneurs, aux Ministres, aux Courtisans, & à la bonne compagnie de ce temps-là; ce qui forme un double comique.

Je conserve dans l'Extrait, car il n'est pas possible de traduire cette Piece en entier, les caracteres du Délateur, du Capitaine & de ses deux femmes, qui sont très-originaux. Je ne romps point le fil de l'intrigue, & je ne perds, autant qu'il m'est possible, rien des allégories & des allusions malignes, qui relevent ce qu'il y a de bas dans cet Ouvrage. Je ne comparerai point cet Opera avec

les Poëmes qu'on a faits en France sur les Cartouches, les Mandrins, les Lescombats, & d'autres gens de cette espece, parce qu'ils n'ont point le mérite de ces allégories & de ces allusions, & qu'ils n'offrent que des sujets par eux-mêmes tristes & rebutans.

Je viens d'apprendre, en lisant une feuille des cinq années Littéraires, qu'on a traduit à Londres cet Opera, en vers & en prose détestables, & qu'il a été représenté par des Acteurs, moitié Anglois, moitié François. Je répons sur l'Extrait qu'en donne l'Auteur de ces feuilles, que cette Traduction ne passera point la mer, Tome I. Lettre LXVII. qu'il s'est fait écrire, ou qu'il s'est écrite à lui-même, selon l'usage dans ces sortes de Lettres critiques: elles sont adressées à tout le monde, & ne sont écrites à personne.

OPERA
DES GUEUX,

Repréſenté à Londres au Théatre Royal en 1727. & 1728.

Les paroles ſont de JEAN GAY, & la Muſique eſt du Docteur PEPUSCH.

ACTEURS.

M. PEACHUM, Dénonciateur de Voleurs.
LOCKIT, Concierge.
MACQUET, Capitaine de Voleurs.
FISCH, jeune Filou.
JAQUET, Pince-bourſe.
JEANNOT aux doigts crochus.
CŒUR de Liévre.
ROBIN du Bois.
HENRIQUET l'Eſcamoteur.
VOLE-EN-VILLE.
MATHIEU DE LA MONNOIE, Furet de Garderobe.
Un GUEUX.
Un COMÉDIEN.

ACTRICES.

Madame PEACHUM.
POLLY PEACHUM.
LUCIE LOCKIT.
FILLES de Joie & Receleuſes.

Un GUEUX *&* *un* COMÉDIEN *parlent dans l'Introduction, qui n'a rien d'aſſez piquant pour la donner en entier.*



OPERA DES GUEUX,

Par JEAN GAY.

ACTE I.

SCENE PREMIERE.

Elle représente la maison de Peachum : il est assis auprès d'une table ayant devant lui un gros livre de comptes. Il chante ce couplet :

AIR.

DANS tous les états de la vie, le voisin insulte son voisin ; le mari prétend que sa femme est coquette, la femme soutient que son mari est fri-

pon. Toutes les professions se reprochent des crimes : l'Homme d'Eglise accuse l'Homme de Robe (*a*) d'être fourbe ; l'Homme de Robe traite l'Homme d'Eglise d'imposteur, &

NOTES.

(*a*) Il y avoit deux ans que j'avois fait la Traduction de ce couplet, qui est très-littérale, lorsque j'ai lu celle que M. Clément, Auteur ingénieux des cinq années Littéraires, en a fait. La voici : » C'est la folie de toutes les » professions : chacun cherche à rabaisser son » voisin ; le Prêtre se raille de la probité de » l'Avocat ; l'Avocat de la bonne foi du Prê» tre, & l'Homme d'Etat, parce qu'il se voit » placé si haut, ne s'imagine-t-il pas *aussi* fai» re un métier *aussi* honnête que le mien ! « L'Auteur n'a traduit que la moitié du couplet : il lui est échappé quelques légeres négligences ; ces deux *aussi* sont trop près l'un de l'autre. Le terme de *Lawyer* a une signification plus étendue que celui d'Avocat. Cette expression, *c'est la folie de toutes les professions*, n'est point dans le Texte, & n'y doit pas être. Peachum ne regarde point ses reproches comme des folies, mais comme des vérités.

M. Clément donne à cette Piece le titre d'*Opera du Gueux* : je l'ai toujours entendue nommer, par les Anglois, l'*Opera des Gueux*. Pope a eu beaucoup de part à cet Opera : il y a des couplets qui sont de lui. Gay avoit dit : *Plusieurs parviennent à être Grands par un métier qui n'est pas plus honnête que le mien.* Le tour que Pope y a substitué est plus saillant.

parce que le Ministre d'Etat est un Grand Seigneur, ne croit-il pas que son métier est aussi honnête que le mien ?

RÉCITATIF.

La charge d'un Juge est fort honorable ; la mienne l'est aussi : il a, comme moi, un double emploi. Il faut qu'il agisse contre les fripons & pour eux, n'est-il pas juste de protéger & d'encourager les friponneries, puisqu'elles nous font vivre ?



SCENE SECONDE.

Des Gueux & des Gueuses renfermés à Newgate, prison de Londres, envoient un de leurs camarades à Peachum pour le prier de les sauver de la mort ou du bannissement. Il examine leurs talens, plutôt que leurs crimes : il promet d'épargner ceux qui lui paroîtront les plus propres à l'enrichir par leurs friponneries ; car cet Accusateur de Voleurs est lui-même un Voleur & un Receleur qui les rançonne. Il ménage, sur-tout les femmes, parce qu'elles lui rapportent plus que les hommes. Il chante :

AIR.

C'Est la femme qui séduit le genre humain ; c'est d'elle que nous avons appris l'art de tromper : ses yeux sont fripons, & en escamotant nos coeurs, elle escamote notre argent : si nous rodons la nuit, comme les loups pour saisir notre proie, si nous exerçons toutes sortes de fraudes, c'est pour acheter ses charmes. On ne gagne son procès en amour, comme en justice, qu'en payant, &c.

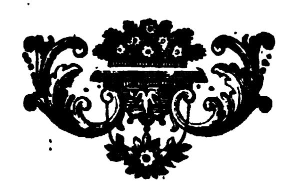
SCENE TROISIEME.

Peachum lit une assez longue liste de Voleurs : il se détermine à les soustraire, ou à les livrer à la Justice, à proportion du plus ou moins de montres, de tabatieres d'or, de mouchoirs qu'il espere tirer de leur industrie. Ces bas détails sont traités avec esprit ; mais je leur préfere ceux qui font allusion aux mœurs de son siecle (a).

NOTES.

(*a*) J'omets ici des plaisanteries sur le meurtre, que M. Macquet trouve admirables, & qui m'ont paru trop lugubres.

Ce qui sera imprimé avec des guillemets sera de M. Clément.



SCENE QUATRIEME.

M. PEACHUM, MADAME PEACHUM.

Peachum & sa femme, en continuant des détails ennuyeux, en viennent insensiblement au Capitaine Macquet, qui est le Héros de la piece, & qu'on ne doit point perdre de vûe. Madame Peachum demande si Macquet est riche.

M. PEACHUM.

LE Capitaine? Oh! il voit trop bonne compagnie pour s'enrichir: il se ruine au Jeu & au Caffé. Pour faire fortune au Jeu, il faut avoir appris à jouer dès l'enfance, & être élevé comme un homme de condition.

MADAME PEACHUM. J'en suis, en vérité, fâchée à cause de Polly; pourquoi n'a-t-il pas plus de conduite? Qu'a-t-il besoin de vivre avec des Ducs & des Marquis? Que ne les laisse-t-il se voler les uns les autres!

M. PEACHUM *à part.* A cause de Polly: eh! de quoi diantre veut parler ma femme? à cause de Polly.

MADAME

MADAME PEACHUM. Le Capitaine eſt fou de ma fille.

M. PEACHUM. Quoi donc ?

MADAME PEACHUM. Si je connois un peu le cœur des femmes, je ſuis ſûre que Polly le trouve auſſi fort à ſon gré.

M. PEACHUM. Quoi ! vous auriez la folie de la marier à Macquet ? Ne ſavez-vous pas que les joueurs & les fripons ſont des moutons pour leurs Maîtreſſes, & des tigres pour leurs femmes ?

MADAME PEACHUM. Mais ſi Polly avoit de l'amour, comment pouvoir l'en guérir ? Comment pourroit-elle s'en guérir elle-même ? Hélas ! la pauvre fille : je ſuis pour elle dans la plus grande inquiétude.

Peachum déſapprouve fort ce mariage : il craint que ſa fille étant mariée ne découvre leurs intrigues à Macquet. Un mari à des droits abſolus ſur les ſecrets de ſa femme, excepté ceux qui la concernent : il compte d'ailleurs ſur ſes charmes, & qu'elle ſera pour lui ce qu'une femme de la Cour eſt pour un Miniſtre, la clé de tout un parti.

SCENE CINQUIEME.

MAdame Peachum trouve que M. Peachum raisonne ridiculement. » Il veut que Polly soit différente des » autres femmes, & qu'elle n'aime que » son mari ; & ce que personne n'a » jamais vû, il prétend qu'étant ma- » riée on ne l'aimera plus : il ne sait » pas que tous les hommes sont fri- » pons en amour ; c'est assez que nous » soyons à un seul pour que les au- » tres nous trouvent cent fois plus ai- » mables. Elle compare, dans un cou- » plet, une fille à un lingot d'or, & » une femme à la monnoie qui cir- » cule, &c. «

SCENE SIXIEME.

Madame Peachum fait des complimens à un jeune filou sur son adresse à fouiller dans les poches. Elle lui demande s'il ne sait rien du mariage de Macquet & de Polly : le jeune filou veut garder le secret. Madame Peachum l'emmene chez

elle pour lui donner un verre de liqueur, & tâcher par ce moyen de le faire parler.

SCENE SEPTIEME.

M. PEACHUM, POLLY.

POLLY.

JE ſais, auſſi-bien que les femmes de condition, tirer parti de ma figure & d'un homme : il n'eſt point de femme qui ne ſoit intéreſſée quand elle n'auroit jamais vû ni les Aſſemblées, ni la Cour (*a*) : nous naiſſons telles, mon papa, &c. *Elle chante :*

AIR.

Une fille ſage eſt une belle fleur

NOTES.

(*a*) J'omets quelques penſées un peu trop libres, qui ne conviennent point au caractere vertueux de Polly. Elle dit, par exemple, que ſi elle laiſſe prendre quelques petites libertés à Macquet, elle tire des préſens de ſa reconnoiſſance ; qu'une fille qui n'oſe accorder de légeres faveurs & en refuſer de conſidérables, profite peu de ſa beauté, ſera bientôt abandonnée, &c.

dans son plus brillant éclat : les jardins en sont émaillés ; des essains d'abeilles, des papillons légers vont en foule badiner autour d'elle : mais quand cette belle fleur est une fois cueillie, elle n'a plus les mêmes charmes ; s'il lui reste encore quelque odeur, elle se fane, elle se passe, elle meurt, elle est foulée aux piés, &c.

SCENE HUITIEME.

M. PEACHUM, MADAME PEACHUM, POLLY.

Madame Peachum, après avoir exhalé sa fureur en chants & en injures contre sa fille, avertit son mari que Polly est mariée.

M. PEACHUM.

MAriée : parbleu, il faut que le Capitaine soit bien hardi de se marier ; il veut apparemment courir quelques risques pour s'enrichir ; il croit avoir trouvé un thrésor. Crois-tu effrontée que nous eussions si bien vécu ensemble, ta mere & moi, si nous eussions été mariés ?

MADAME PEACHUM. Oh ! je connois la drôlesse ; elle a toujours été sotte & fiere : elle a fait la folie de se marier pour imiter les gens de qualité. Pourras-tu fournir aux débauches d'un mari, à son jeu, à sa table, à ses Maîtresses ? As-tu assez de bien pour te piquer de faire autant de dépenses que lui ? Combien il y a-t-il de maris & de femmes, qui ayent le moyen de se ruiner dans le goût des honnêtes gens ? Si tu es mariée, malheureuse, tu vas nous mettre dans une famille de Voleurs ; tu seras aussi maltraitée, aussi délaissée que si tu avois épousé un Grand Seigneur. Qu'une mere, qui a des filles un peu jolies, est à plaindre ! les serrures, les verrous, les portes, les Livres de Morale ne servent à rien ; elles se moquent de tout : elles ont autant de plaisir à tromper leurs parens, qu'à tromper au jeu.

M. PEACHUM. Ah ! ma femme, vous avez raison de vous mettre en colere ; mais il ne faut pas sortir des bornes de la décence. Le Capitaine a du courage & de l'habileté dans sa profession ; il ne se donneroit pas pour un Gentilhomme : il est déja riche, & il est dans le cas de faire une plus grande

fortune, ou de mourir bientôt. L'alternative est assez agréable pour une femme : dites-moi, Polly, êtes-vous mariée ?

Comme elle ne répond point, il la pince & la fait crier de douleur.

MADAME PEACHUM. Avec le bien que Polly doit avoir un jour, elle auroit eu un Grand Seigneur. Oui, malheureuse, tu pourrois être femme de qualité (*a*), &c.

POLLY. Je ne me suis point mariée par indifférence, par vanité, ou par intérêt, comme c'est la mode aujourd'hui : je l'ai épousé, parce que je l'aime.

MADAME PEACHUM. Vous l'aimez, c'est bien pis : je croyois que notre fille avoit eu de l'éducation. Ah! mon cher mari, sa folie me met au désespoir ; la tête me tourne : je ne puis plus me soutenir. Hélas! (*Elle s'évanouit.*)

M. PEACHUM. Vois, malheureuse,

NOTES.

(*a*) J'abrege cette Scene qui a le défaut, comme toutes les autres, d'être trop longue.

en quel état tu mets ta pauvre mere : vas lui chercher sur le champ un verre de liqueur. Comme cette pauvre femme prend la chose ! (*Polly sort, & revient avec un verre de liqueur.*) Voilà donc la seule consolation qui reste à ta mere.

POLLY. Versez-lui encore un autre verre. Maman en boit toujours deux, qnand elle est incommodée ; vous voyez qu'elle s'en trouve mieux.

MADAME PEACHUM. Cet enfant a pour moi tant d'attention, que je pourrois me résoudre à lui pardonner, &c. *Elle chante :*

AIR.

O Polly, vous deviez seulement l'amuser ; ce n'est qu'en résistant à un homme qu'on l'attire.

AIR.

POLLY *chante*. Mais il me tourmentoit tant, il me plaisoit tant, que vous auriez fait comme moi.

MADAME PEACHUM. Ce n'auroit pas été avec un Voleur, impertinente.

M. PEACHUM. Je n'ai qu'un mot à vous dire, ma femme (*a*) ; ce n'est

NOTES.

(*a*) Les mariages clandestins étoient com-

pas la premiere fois qu'une jeune fille a pris un mari, sans le consentement de ses parens : vous connoissez la fragilité du sexe, ma chere femme.

MADAME PEACHUM. Oui le sexe est fragile : mais elle devoit être un peu délicate ; elle est dans l'âge de faire fortune ou jamais. La seule précaution qu'elle auroit eu à prendre, étant mariée, eût été de ne point se mettre dans le cas de la séparation : elle auroit pû faire d'ailleurs tout ce qu'elle auroit voulu.

M. PEACHUM. Tranquillisez-vous un peu, ma femme : il me vient une pensée. J'ai trouvé le moyen de réparer tout le mal qui s'est fait ; pourquoi êtes-vous triste, Polly ? Il n'y a point de remede ; ce qui est fait ne peut pas ne point l'être : il faut tirer le meilleur parti de votre situation.

MADAME PEACHUM. Eh ! bien, Polly, autant qu'une femme peut pardonner à une autre, je vous pardonne. Votre pere est trop bon, coquine.

NOTES.

muns à Londres, où ils étoient colorés & même autorisés : mais depuis quelques années les loix sont plus séveres.

POLLY. Je ſuis donc à la fin de toutes mes peines.

MADAME PEACHUM. Ah ! que cela eſt bien dit : une nouvelle mariée à la fin de ſes peines.

Ils envoient Polly parler à des Filous qui ſont dans la chambre voiſine : on lui donne des ordres convenables à leur métier de Receleurs.

SCENE NEUVIEME.

Madame Peachum fait part à ſon mari du ſoupçon qu'elle a, que Macquet a épouſé deux ou trois femmes, & lui dit que s'il venoit à être pendu, Polly perdroit ſon doüaire en Juſtice.

M. PEACHUM.

CEci mérite attention. *Il chante :*

AIR.

Un Renard peut enlever vos Poules ; une femme débauchée, votre argent & votre ſanté ; votre fille, votre coffre-fort ; votre femme, votre repos ; un Voleur, vos meubles & votre argenterie : mais ce n'eſt rien que de voler votre repos, votre argent, votre

coffre, vos poules, la Juftice engloutit tout. Nos Juges font nos plus cruels ennemis : ils ne peuvent fouffrir que d'autres qu'eux vivent de rapine.

SCENE DIXIEME.

MADAME PEACHUM, M. PEACHUM, POLLY.

M. PEACHUM.

VOus êtes donc mariée ?

POLLY. Oui, mon pere.

M. PEACHUM. De quelle façon prétendez-vous vivre à préfent, ma fille ?

POLLY. Comme les autres femmes, de l'induftrie de mon mari.

MADAME PEACHUM. Quoi ! donc, êtes-vous folle ? La femme d'un Voleur & celle d'un Soldat ont auffi peu de part à leur paye, qu'elles en ont à leur Compagnie.

M. PEACHUM. N'avez-vous pas le projet qu'ont toutes les femmes de condition, quand elles fe marient ?

POLLY. Mon pere, je ne fais pas ce que vous voulez dire.

M. Peachum. Votre but n'eſt-il pas de jouir d'un doüaire & d'être veuve?

Polly. Moi? oh, j'aime mon mari; comment voulez-vous que je penſe à m'en ſéparer?

M. Peachum. Vous en ſéparer? n'eſt-ce pas le plan, l'objet, la fin de tous les articles des contrats de mariage? L'état conſolant du veuvage eſt l'unique eſpérance d'une femme: quelle eſt celle qui feroit difficulté de ſe marier, ſi elle avoit le pouvoir d'être veuve, quand il lui plairoit? Si vous avez eu un pareil deſſein, Polly, votre marché n'eſt pas ſi déraiſonnable?

Polly. Qnoique je craigne de vous entendre; je vous prie cependant de vous expliquer davantage.

M. Peachum. Mettez-la main ſur ſes effets, dénoncez-le en Juſtice aux prochaines Seſſions: vous voilà tout d'un coup une riche veuve.

Polly. Moi, que je commette un meurtre; que je faſſe mourir un homme que j'aime: y penſer me fait fremir; mon ſang ſe glace dans mes veines.

M. Peachum. Oh, fy donc Polly; qu'eſt-ce qui vous parle d'un meur-

tre ? Le Capitaine ne doit-il pas mourir tôt ou tard ? J'ose vous assûrer qu'il aimera mieux que nous profitions de son bien que des étrangers : ne sait-il pas lui-même que sa charge est de voler, & la nôtre de prendre les Voleurs ? Chacun doit faire son métier ; eh ! où est l'injustice, je vous prie ?

MADAME PEACHUM. Fort bien, Monsieur Peachum, vous allez au fait, vous : si elle veut que je lui pardonne, il faut qu'elle dénonce son mari.

AIR.

POLLY *chante.* Oh ! pourquoi êtes-vous si cruels ? Sauvez une femme infortunée ; la vie de votre pauvre fille est attachée à la corde de son cher mari (*a*).

NOTES.

(*a*) Voici comme le Traducteur de Londres, moitié Anglois, moitié François *révolté*, a rendu en vers ce couplet :

Ah ! n'ayez pas des cœurs de fer :
Sa femme, hélas ! je suis ;
Car à la corde, où pend mon cher,
Mon ame y pend aussi.

On aimera mieux, sans doute, cette expression de M. Clément. *Polly, bonne amie de Mac-*

Madame Peachum. Vous devriez, du moins par obéïssance, le faire pendre. Qu'il y a de femmes qui voudroient avoir la même occasion !

Polly. Eh ! que m'importe d'être veuve & d'avoir un doüaire ? Je connois mon cœur, je ne pourrois survivre à mon mari. *Elle chante.*

Ainsi la Tourterelle plaintive pleure la mort de sa fidelle compagne & de son tendre amant : oppressée de soupirs, elle languit & meurt ; l'amour les unissoit, la mort les réunit : c'est ce qui arrivera à votre pauvre Polly.

Madame Peachum. Êtes-vous folle de traiter l'amour aussi sérieusement ? Que je vous hais avec vos singularités ! vous serez la honte de votre sexe.

Polly. Ecoutez-moi, ma mere.... si vous avez jamais aimé....

Madame Peachum. Ce sont ces maudites comédies qui causent sa perte. Je n'ai qu'un mot à vous dire impertinente : si je vous en trouve une seule, je vous casse la tête.

NOTES.

quet, entortille le fil de ses jours à la corde des siens, &c. Pour moi j'ai traduit littéralement.

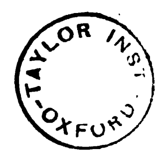
M. Peachum. Allez, Polly, de peur qu'il n'arrive quelque malheur, & pensez à ce que l'on vous propose.

Madame Peachum. Sortez d'ici, effrontée ; allez vîte faire pendre votre mari, obéissez.

SCENE ONZIEME.

MADAME PEACHUM, M. PEACHUM, & POLLY *dans la coulisse pour les écouter.*

Madame Peachum prévoyant que Polly ne dénoncera pas Macquet, engage Peachum à prendre le parti de l'accuser lui-même : il a des remords sur la valeur & l'habileté du Capitaine, & sur les profits qu'il a tirés & qu'il tirera encore de ses vols : mais, si Macquet n'est pas condamné, leur vie court de grands risques. Oh! *dit Peachum*, il faut suivre les usages du grand monde, & faire céder la reconnoissance à l'intérêt. *L'une sort pour instruire Polly, & l'autre le Lieutenant Criminel.*



SCENE DOUZIEME.

POLLY.

QUe je ſuis malheureuſe ! il me ſemble le voir déja dans ſon char, plus beau, plus aimable que le bouquet (*a*) qu'il tient dans ſes mains.... J'entens le peuple vanter ſon courage

NOTES.

(*a*) On peut mettre la vûe de l'exécution des Criminels, parmi les plaiſirs féroces des Anglois. Ce ſpectacle revient ici toutes les ſemaines régulierement, & régulierement on y accourt. On voit les Criminels traverſer la Ville ſur des charrettes, parés de leurs plus beaux habits, avec des gants blancs & des bouquets. Ceux qui ſe laiſſent pendre gaiement, font dire d'eux qu'ils ſont morts en *Gentilshommes* ; c'eſt pour mériter les éloges, que la plûpart ne penſent qu'à divertir les Spectateurs. On en a vû mettre leurs gants blancs dans leur poche, de peur que la pluie ne les gâtât, & qu'ils puſſent les mettre blancs, quand ils feroient venus au gibet.

M. Muralt, Lettre III. ſur les Anglois : » Si » vous ſéparez la honte & l'infamie d'un ſup» plice, vous en ôtez tout ce qui peut inſpirer » de l'horreur, & vous le rendez abſolument » inutile. «

& ſon intrépidité.... Quelles volées de ſoupirs ſont envoyées des fenêtres de Holborn ſur la diſgrace d'un Héros ſi charmant !.... Je le vois ſous l'arbre ; toute l'aſſemblée fond en pleurs. Que deviendra Polly ?... Je puis cependant l'informer de leur deſſein & l'aider à prendre la fuite. Oui, cela ſera ainſi : mais s'il fuit, s'il s'éloigne, je me prive moi-même de ſa chere vûe ; s'il reſte, il ſera pris, &c.

Elle prend le parti de le cacher chez ſon pere, pour le faire partir le plutôt qu'il lui ſera poſſible.

SCENE TREIZIEME.

MACQUET, POLLY.

MACQUET *chante :*

DItes-moi, gentille Polly, ſi pendant mon abſence, votre cœur ne s'eſt point égaré vers un nouvel Amant ?

POLLY *chante.* De profonds ſoupirs, des yeux pleins d'amour, découvrent ſans déguiſement la conſtance de mon coeur.

Et

Et vous, êtes-vous toujours fidele, mon cher?

MACQUET. Soupçonnez mon honneur, mon courage, enfin tout plutôt que mon amour. Oui, je veux que mes piſtolets manquent leur coup, que ma Jument ſe dérobe ſous moi quand on me pourſuivra, ſi je vous abandonne jamais.

POLLY. Non, je ne puis douter de votre conſtance : j'ai lu dans le Roman que vous m'avez prêté, que jamais un Héros ne fut infidele.

MACQUET *chante.* Mon cœur inconſtant voltigeoit comme l'Abeille : Polly l'a fixé ; j'ai ſucé chaque fleur ; j'ai changé ſans ceſſe ; je trouve en vous toutes les fleurs.

POLLY. Si vous étiez banni dans les Colonies me laiſſeriez-vous ici ? le pourriez-vous ?

MACQUET. Qui pourroit me ſéparer de vous ? Vous tireriez plutôt une penſion des mains d'un Miniſtre, de l'argent d'un Homme de Juſtice, une jeune femme de ſon miroir, toutes les femmes du Quadrille.... me ſéparer de vous ? moi, oh ! cela n'eſt pas poſſible ; je ne vous quitterai jamais de ma vie.

Ils chantent tous deux des vers trop tendres, dont M. Clément a rendu quelques traits à lui permis : ils se promettent l'un à l'autre de ne jamais se quitter.

Polly lui apprend que son pere & sa mere conspirent contre sa vie ; elle le presse de partir : ils se font les plus tendres protestations de s'aimer ; ils se séparent enfin en se regardant avec tendresse à chaque porte. Leur passion conserve assez de sang-froid, pour s'amuser à faire ces deux comparaisons frivoles.

MACQUET *chante.* Ainsi un avare considere long-temps un schelin qu'il faut qu'il paye : il le lâche peu à peu en soupirant, & il craint de le perdre pour toujours.

POLLY *chante.* Ainsi un jeune enfant regarde en silence un Moineau qui lui échappe, & aussi-tôt qu'il le perd de vûe, il soupire, il gémit, il pleure, il crie.

Fin du premier Acte.



ACTE II.

SCENE PREMIERE.

La Scene repréſente une Taverne proche la priſon de Newgate, où l'on voit une Troupe de Voleurs aſſis à une table couverte de vin, d'eau-de-vie, & de pipes de tabac (*a*).

LE préſent eſt le ſeul temps, qui ſoit véritablement à nous : perſonne n'a que le préſent à ſa diſpoſition. . . . Pourquoi les loix n'en veulent-elles qu'à nous ? Sommes-nous moins honnêtes gens que le reſte du

NOTES.

(*a*) Je donne quelques traits de leur converſation à cauſe de ſa ſingularité : ils ſemblent parodier les maximes des Philoſophes & des Héros. Ecoutez donc comme parlent Benjamin Fouille-Poche, Jacques de la Pince, Jeannot aux doigts crochus, &c. N'eſt-ce pas Brutus, Caſſius, Cimbex, & une des Scenes de la mort de Céſar ?

monde? Ce que nous possédons, amis, nous appartient par la loi des armes & par droit de conquête. . . . . Où trouver d'ailleurs des Philosophes plus fideles à leurs maximes? Il n'y en a pas un parmi nous, qui ne soit au-dessus des craintes de la mort. . . . . Nous sommes tous gens d'honneur & de parole . . . . d'un courage éprouvé, d'une industrie merveilleuse. . . . Quel est celui d'entre nous, qui ne voudroit pas mourir pour son ami? . . . . Quel est celui qui voudroit sacrifier son ami à ses intérêts? . . . Montrez-moi une Société de gens de Cour, qui en puisse dire autant. . . . Nous exigeons un juste partage des biens de ce monde; tous les hommes ont également droit d'en jouir . . . . Nous retranchons le superflu; le monde est avare, & moi je hais l'avarice : un avare est une pie, qui dérobe de l'argent pour le seul plaisir de le posséder; voilà les vrais Voleurs du genre humain. L'argent est fait pour les Mortels généreux & les cœurs nobles : eh! où est donc l'injustice de prendre à un avare un bien, dont il n'ose faire usage? . . . Tous nos postes sont marqués pour ce jour; bonne

capture, camarades, buvons. *Un d'eux chante.*

Rempliſſons tous les verres : le vin nous inſpire, nous enflamme de courage, d'amour & de joie : roulons notre vie entre les femmes & le vin ; avons-nous d'autre bonheur à deſirer ſur la terre ?

CHŒUR.

Rempliſſons nos verres, &c.

SCENE SECONDE.

MACQUET *entre.*

CAmarades, je ſuis charmé de vous trouver ici ; mon cœur étoit avec vous : mais une affaire imprévue m'a retenu. Point de façons, je vous prie.

Il leur dit qu'il ne peut pas faire une partie avec eux ſur le grand chemin : il leur demande s'ils ſoupçonnent ſon courage, ſon honneur, ſa fidélité pour la Troupe, ſa générosité dans le partage du butin : il leur apprend enfin qu'il s'eſt brouillé avec Peachum, & les prie de

lui faire entendre qu'il a quitté leur Troupe. Il les congédie en les envoyant à leurs postes.

SCENE TROISIEME.

Macquet envoie chercher les filles associées à sa Troupe; on va voir pourquoi.

SCENE QUATRIEME.

Elles viennent; les propos qu'il leur tient sont si singuliers, que je ne puis m'empêcher d'en faire part.

SOyez la bien venue Mademoiselle la *Cajoleuse*; vous paroissez charmante aujourd'hui : vous n'avez pas besoin des ressources des femmes de qualité, ni d'emprunter comme elles le secours de la peinture. Et vous, petite *Coureuse*, ... êtes-vous toujours amoureuse ? Vous êtes si occupée à prendre les cœurs que vous ne voulez pas vous donner la peine de voler autre chose : ah ! vous serez toujours coquette. Mademoiselle la

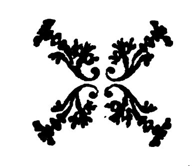
Grondeuſe, je ſuis votre ſerviteur ; j'ai toujours aimé dans les Dames l'eſprit & le génie : ces deux qualités font des maîtreſſes charmantes & des femmes inſupportables. . . . Venez ici, petite coquine : buvez-vous toujours autant qu'autrefois ? Croyez-moi, préférez la biere aux liqueurs : elle eſt meilleure pour la ſanté ; laiſſez-les aux femmes de qualité. . . . . Et vous, êtes-vous toujours précieuſe, toujours réſervée ? Jamais prude, même de la plus haute condition, n'a joint à des yeux plus dévots un cœur plus perfide. Mademoiſelle Flamekin eſt toujours gentille, ſans y penſer : elle a attrapé le ſecret de nos Ducheſſes ; plus elles ſont belles, plus elles affectent de négliger leurs parures (*a*). Taudry vient

NOTES.

(*a*) L'Auteur, déja cité, abandonne la quatrieme Scene du ſecond Acte, comme indécente au dernier point, déſagréable, longue & nullement néceſſaire ; il avoue cependant qu'elle tient à l'action, puiſqu'il s'agit dans cette Scene de la priſe de Macquet : elle eſt donc néceſſaire pour obſerver la bienſéance dûe aux mœurs ; & pour ſuivre le fil de l'action, il étoit indiſpenſable de donner au moins une idée de cette Scene.

pour contredire tout ce que j'avance; elle met sur elle tout ce qu'elle gagne, &c.

Il fait venir un Violon ; on commence une danse françoise sur une chanson françoise trop galante : on boit des liqueurs. Ces femmes s'entretiennent des vols qu'elles ont fait chez les Marchands, & se louent les unes aux autres sur leur adresse à les tromper. Pendant la conversation deux de ces Demoiselles gagnées par Peachum, saisissent en badinant les deux pistolets de Macquet, en lui disant que ces armes lui conviennent mieux que des cartes qui le ruinent ; & feignant de vouloir le baiser pour donner un meilleur goût à leur vin, elles le prennent toutes deux par le cou, & font signe à Peachum & au Commissaire.



SCENE

SCENE CINQUIEME.

Peachum arrête Macquet, qui traite les femmes d'oiseaux de proie, de bêtes féroces, de Harpies, de Furies, &c.

M. PEACHUM.

VOus avez cela de commun avec les plus grands Héros, M. Macquet; ils ont tous été trahis par les femmes: mais, après tout, ce sont d'assez gentilles créatures pour ceux qui veulent s'y fier. Vous pouvez prendre congé de ces Dames; si elles ont envie de venir vous voir, elles sont assûrées de vous trouver chez vous. Mesdames, Newgate est le logis de Monsieur. Commissaire, conduisez Monsieur chez lui.

SCENE SIXIEME.

Les autres femmes reprochent à celles qui ont trahi le Capitaine de ne les avoir pas mises de la partie; elles sortent en faisant des complimens à la porte sur le ton des femmes de condition.

SCENE SEPTIEME.

Cette Scene & les suivantes représentent la prison de Newgate.

Le Concierge fait mille plaisanteries ridicules, en mettant des fers aux piés & aux mains de Macquet.

SCENE HUITIEME.

Ce qui afflige le plus le Capitaine dans la prison, c'est qu'il ne sera pas pendu aussitôt qu'il le souhaiteroit, & qu'il sera réduit à entendre les reproches de Lucie, fille du Concierge, à qui il a fait une promesse de mariage.

SCENE NEUVIEME.

MACQUET, LUCIE.

LUCIE.

VOus êtes un infame ; comment osez-vous me regarder en face, aprés ce qui s'est passé entre nous ? Vois,

perfide, vois la honte dont tu m'as couverte ; tu m'as enlevé mon repos : que j'aurois de plaisir à te voir dans les tourmens !

MACQUET. Quoi ! ma chere Lucie, n'avez-vous ni humanité, ni tendresse ? Comment pouvez-vous voir un mari dans le déplorable état où je suis réduit.

LUCIE. Un mari ?

MACQUET. Oui, un mari à tous égards : si vous en exceptez quelques formalités, nous devons nous regarder en tout temps comme mariés ; des Amans, tels que nous, ne s'arrêtent pas à des cérémonies : la parole d'un homme d'honneur est aussi sûre qu'un contrat.

LUCIE. Vous prenez tous plaisir, Messieurs les agréables, à insulter les femmes que vous avez deshonorées. *Elle chante.*

AIR.

Quelle cruauté ! quelle perfidie de se faire un jeu de tromper de jeunes personnes, & de leur ôter à la fois leur vertu, leur honneur & leur repos ! Qu'on vole un schelin, on en rougit de honte ; qu'on trompe une femme, on se fait honneur de sa trahison.

MACQUET. Un peu de patience; ma chere Lucie, vous ſerez, à la premiere occaſion, ma femme, de toutes les manieres dont vous le ſouhaiterez.

LUCIE. Monſtre ſéduiſant; penſes-tu que je ne ſache rien de ton mariage avec Polly?.... je t'arracherois les yeux.

MACQUET. Lucie, êtes-vous folle d'être jalouſe de Polly?

LUCIE. Malheureux, oſes-tu dire que tu n'es point marié?

MACQUET. Voilà qui eſt bon; elle vous l'aura fait entendre, pour vous inquiéter & me faire perdre votre eſtime. J'ai été la voir quelquefois, je lui ai dit pour m'amuſer, & comme font les jeunes gens, cent choſes qui ne ſignifioient rien. L'impertinente aura répandu dans le monde que je l'ai épouſée, pour me faire entendre qu'elle voudroit que cela fût: en vérité, Lucie, cette colere extrème pourroit faire tort à une perſonne de votre condition, & dans l'état où vous êtes.

Enfin il vient à bout de la perſuader qu'il n'eſt point marié à Polly, dont il dit

beaucoup de mal, ainsi que de toutes les femmes, qui veulent, dit-il, *être aimées aussi long-temps qu'elles s'aiment. Il promet à Lucie de ratifier son mariage par les cérémonies ordinaires.*

SCENE DIXIEME.

PEACHUM, *& le* CONCIERGE, *tenant son Registre.*

Ils examinent les comptes de l'année précédente : ils sont de moitié pour la prise de Macquet, & pour les profits qui leur reviennent des voleurs pendus & à pendre. Ils lancent, en passant, quelques traits contre les Ministres. Doit-on s'attendre, *disent-ils*, que nous fassions pendre nos amis pour rien, tandis que nos Ministres ont bien de la peine à épargner les leurs, à moins qu'ils n'en soient bien payés. Ils nous traitent avec trop de mépris. Il est vrai qu'à quelques égards nos emplois ne sont pas fort honnêtes, puisque nous faisons comme les Ministres d'Etat, & que nous encourageons & que nous récom-

pensons ceux qui trahissent leurs amis.

Le Concierge. Mon Confrere, un pareil langage pourroit vous faire tort. Soyez plus circonspect, je vous en prie. *Il chante :*

AIR.

Quand vous censurez le siecle, soyez sage & prudent, de peur d'offenser les Courtisans : lorsque vous parlez de crimes & de rapines, vous les peignez si au naturel qu'ils s'écrient tous .... Voilà mon portrait (*a*).

Peachum lui reproche ensuite qu'il ne paye pas assez les espions, sur quoi celui-ci se fâche. Ils se disent des injures : mais venant à réfléchir qu'ils peuvent se faire pendre l'un l'autre, ils s'appaisent, & se reconcilient.

NOTES.

(*a*) Deux Ministres étant dans une loge à l'Opera, lorsque l'Acteur chantoit ces mots : *Ce portrait a été fait pour moi*; on fit tant de bruit que l'Acteur en fut interrompu : tout le monde fixa les yeux sur eux.

Swift demandoit à Gay, s'il avoit fait rire autant de personnes, que les Ministres en font pleurer.

SCENE ONZIEME.

Le Concierge, voyant Lucie en pleurs, apprend d'elle qu'elle est mariée à Macquet : il lui répete ce que Peachum a dit à Polly, qu'il n'est point de femme raisonnable qui ne se console d'être mariée par l'espérance d'être veuve, &c. Ces répétitions gâtent une Piece.

SCENE DOUZIEME.

Macquet engage Lucie à offrir vingt guinées au Concierge pour son évasion.

SCENE TREIZIEME.

LUCIE, MACQUET, POLLY.

POLLY.

OÙ est mon cher mari ?.... Une corde est-elle faite pour un cou comme le sien ?.... Laisse-moi te serrer dans mes bras & t'étouffer d'amour.... Pourquoi détournes-tu de

moi tes regards ? . . . . c'eſt ta Polly ; c'eſt ta femme.

Macquet. Fût-il jamais un coquin plus malheureux que moi ?

Lucie. Fût-il jamais un ſcélérat comme celui-ci ?

Polly. Ah ! Macquet, étoit-ce pour te voir ici que nous nous ſommes quittés ? Quoi ! pris, mis en priſon, jugé, pendu. . . . Réflexion cruelle. . . . Je reſterai avec toi juſqu'à la mort. . . . nulle puiſſance ne ſera capable de ſéparer ta chere femme de ſon mari ; qu'en dis-tu, mon amour ? . . . Quoi ! pas un mot, pas un coup d'oeil conſolant : penſe à ce que ſouffre ta Polly de te voir dans cette triſte ſituation.

Macquet *à part*. Je dois détromper Lucie. (*Haut*.) Cette fille eſt folle.

Lucie. Serai-je la duppe de ce ſéducteur ? j'en tirerai vengeance. . . . Aſſûrément les hommes ſont nés pour mentir, & les femmes pour les croire . . . . infame !

Polly. Ne ſuis-je point ta femme ? . . . ton indifférence, ton averſion pour moi ne le prouvent que trop ; regarde-moi : dis-moi, ſi tu l'oſes, que je ne ſuis point ta femme.

Lucie. Perfide, scélérat.

Polly. Mari barbare.

Lucie. Que n'as-tu été pendu il y a six mois : que j'aurois été heureuse ! ...

Polly. Et moi aussi ; si vous aviez eu de l'amitié pour moi jusqu'à votre mort, elle m'auroit moins affligée ; ce n'est pas demander trop à un mari qui n'a que cinq ou six jours à vivre (*a*).

Lucie. Est-il vrai que tu sois marié à une autre ? As-tu deux femmes, monstre ?

Macquet. Si des femmes peuvent se taire pour attendre une réponse.... Ecoutez-moi.

Lucie. La nature ne peut soutenir cet outrage.

Polly. Ne puis-je pas réclamer mes droits ? La Justice me force de parler.

AIR.

Macquet *chante*. Que je serois heureux si j'étois avec une de vous deux, & si l'autre n'étoit point ici ! mais

NOTES.

(*a*) Cette Scene est une des meilleures de la Piece ; elle est vantée par tous les Anglois. M. Clément n'en dit rien.

tandis que vous me tourmentez toutes deux ensemble, je ne dirai pas un mot, la la la.

POLLY. On doit assûrément donner la préférence à sa femme : j'en ai, du moins, les apparences. . . . Si ses malheurs ne lui avoient pas dérangé l'esprit, il ne me traiteroit pas ainsi.

LUCIE. Infame, tu m'as trompée. . . . je vais informer contre toi avec le plus grand plaisir. Une prude ne souhaite pas plus d'avoir des faits à alléguer contre son plus cher Amant, que je souhaite en avoir contre toi. Je serois aussi contente qu'elle, si j'en avois qui pussent te perdre.

POLLY. Mes maux sont à leur comble, &c.

LUCIE. Quand tu seras au gibet, si le Bourreau refuse de te pendre, que j'aurai de plaisir à t'étrangler avec ces doigts.

MACQUET. Calmez-vous, ma chere Lucie. . . . c'est un tour que me joue Polly ; elle me jette dans le plus cruel désespoir. Dans le moment que vous voulez me sauver la vie, elle voudroit que je fusse pendu, afin d'avoir l'honneur de passer pour ma veuve. . . . En vérité, Polly, c'est bien là le mo-

ment de parler de mariage, tandis que je songe à mourir.

POLLY. Auras-tu toujours la cruauté de me méconnoître ?

MACQUET. Auras-tu toujours la hardiesse de me persuader que je suis marié ? Pourquoi, Polly, cherches-tu à augmenter mes malheurs ?

LUCIE. Réellement, Mademoiselle Peachum, c'est vous compromettre ; quelle cruauté d'accabler un honnête homme dans la disgrace !

POLLY. Quand il n'y auroit que la décence, vous devriez, Madame, avoir plus de retenue avec un mari vis-à-vis de sa femme.

MACQUET. Sérieusement, Polly, c'est pousser un peu trop loin la plaisanterie.

LUCIE. Si vous avez résolu, Madame, de mettre le trouble dans la prison, je serai obligée d'envoyer chercher le Geolier pour vous ouvrir la porte ; je suis très-fâchée, Madame, que vous me forciez de vous traiter avec aussi peu de respect.

POLLY. Permettez-moi aussi, Madame, de vous dire que les libertés que vous prenez vous conviennent très-peu ; Madame, mon devoir m'o-

blige de rester avec mon mari ; Madame, &c.

Leurs politesses finissent par des injures qu'elles chantent en deux couplets.

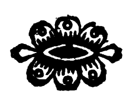
SCENE QUATORZIEME.

Peachum fait sortir Polly malgré elle ; elle s'en va en chantant.

AIR.

QUelle puissance sur la terre peut rompre les sacrés liens de l'amour ? Plus nos parens s'opposent à nos inclinations, plus ils resserrent les noeuds du véritable amour. Enchaînes-moi dans tes fers, mon cher mari, afin que mon pere ne puisse point me séparer de toi.

Elle prend Macquet par son habit ; Peachum la pousse dehors.



SCENE QUINZIEME.

LUCIE, MACQUET.

MACQUET.

JE suis naturellement bon, ma femme; aussi n'ai-je pas traité cette fille comme elle le méritoit: c'est ce qui vous a fait soupçonner qu'il y avoit du vrai dans ses reproches.

LUCIE. En vérité, mon cher mari, j'étois étrangement embarrassée.

MACQUET. Si je l'eusse épousée, son pere m'auroit-il réduit en cet état? Non, Lucie, j'aimerois mieux mourir que de vous tromper.

LUCIE. Que je serois heureuse si vous parliez sincerement! Je vous aime tant que j'aurois plus de plaisir à vous voir à une potence, que dans les bras d'une autre.

MACQUET. Mais, pourriez-vous me voir à une potence?

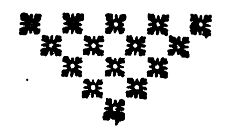
LUCIE. Ah! Macquet, je ne vivrai pas assez long-temps pour vous y voir, &c.

Macquet la presse de lui donner les moyens

Loups & les Vautours, qui s'enlevent réciproquement leur proie, se fuient les uns les autres; mais que l'homme, de tous les animaux de proie, est le seul sociable. Chacun de nous vole son voisin, & cependant nous vivons tous ensemble. Peachum est mon compagnon & mon ami, & suivant l'usage du monde, il pourroit citer cent friponneries qu'il m'a faites, & moi je n'userois pas du privilége de l'amitié pour lui rendre la pareille? *Il applique ces réflexions aux Marchands & aux Joueurs, qui sont tous amis & honnêtes gens, & qui cherchent tous à se tromper, &c.*

SCENE TROISIEME.

Il interroge un des Voleurs, qui lui apprend où Macquet s'est retiré.



SCENE

SCENE QUATRIEME.

Macquet, au-lieu de s'enfuir hors de Londres, est logé, on ne sait pourquoi, dans un lieu public où l'on joue. La Scene représente cette maison : il y trouve deux de ses camarades (*a*).

MACQUET.

JE suis fâché, camarades, que le grand chemin rapporte si peu ; quand mes amis sont dans la peine, je suis charmé d'avoir assez de fortune pour la partager avec eux. (*Il leur donne de l'argent.*) Je ne suis pas, comme vous voyez, un ami de Cour qui promet tout, & qui ne tient rien. *Il chante.*

AIR.

Les usages de la Cour sont à la mode ; il est difficile de trouver un véritable ami : l'amitié n'est plus qu'un

NOTES.

(*a*) C'est pour la seconde fois qu'il se laisse prendre : cette imprudence ne tombe-t-elle point sur l'Auteur ?

commerce d'intérêt, dans lequel on entre, à proportion du profit qu'on en tire ; vous aurez des amis fideles, qui vous donneront de bons conseils pour leur rendre service. Soyez dans l'adversité, ils vous promettront, ils vous plaindront : mais s'il faut de l'argent, ils vous renverront d'un ami à un autre.

Ayons assez d'honneur pour fuir la corruption du siecle : tandis que je puis vous servir, vous pouvez commander.

BENJAMIN FOUILLE-POCHE. Il est fâcheux qu'un galant homme, comme vous, soit réduit à vivre en mauvaise compagnie, c'est-à-dire, avec des Joueurs.

MATHIEU DE LA MONNOIE. Voyez ce que c'est que le préjugé.... On permettra à un homme de voler un cheval, & l'on en pendra un autre pour regarder à travers une haie.... Il n'est point de métier plus bas, plus vil ; plus digne des esclaves que celui d'un Joueur : parce que ce métier est exercé par les Grands, il faut jouer pour être bonne compagnie. Eh ! pourquoi donc, nous autres, ne sommes-nous pas plus respectés ? &c.

Ils recommencent le long détail de leurs friponneries, ce qui devient ennuyeux, sur-tout à la fin d'une piece.

SCENE CINQUIEME.

La Scene représente le magasin de Peachum, à l'Enseigne de la Bûche tortue.

Le Concierge & Peachum à table examinent encore leurs comptes en buvant.

SCENE SIXIEME.

Mademoiselle Trapes, insigne Receleuse, leur fait le récit de ses vols, & tâche de leur en rendre le moins qu'elle peut. Ces vils détails ne finissent point : mais voici des Scenes plus intéressantes.



SCENE SEPTIEME.

La Scene représente la prison de Newgate.

LUCIE *seule.*

JE suis déchirée à la fois par la jalousie, la rage, l'amour & la crainte. *Elle chante, & se compare à un vaisseau battu par la tempête ; elle se représente Polly tranquille & heureuse sur un océan de plaisirs.*

SCENE HUITIEME.

LUCIE, POLLY.

LUCIE.

MA chere Dame, votre servante. J'espere que vous me pardonnerez la colere où j'étois, quand j'eus l'honneur de vous voir ; j'étois si irritée que je ne pouvois me contenir : réellement, quand on est en colere, on a besoin de l'indulgence de ses amis.

POLLY. Je n'ai d'autres excuses à vous alléguer, Madame, que mes malheurs : réellement, Madame, je souffre trop à cause de vous.

LUCIE. Mademoiselle Polly, me permettrez-vous, pour vous marquer mon amitié, de vous proposer un verre de liqueur ?

POLLY. Les liqueurs me font mal, Madame, je vous prie de m'excuser.

LUCIE. Les femmes de la plus haute qualité, n'en ont pas de meilleures dans leur cabinet, pour en prendre quand elles sont seules : vous me paroissez accablée, Madame.

POLLY. Je suis bien fâchée, Madame, que ma santé ne me permette pas d'accepter vos offres. Je ne vous aurois pas quittée comme j'ai fait tantôt, si mon pere ne m'avoit forcée de sortir : j'étois irritée, & peut-être me suis-je servie de termes peu respectueux : mais en vérité, Madame, le Capitaine me traitoit avec tant de mépris & de cruauté, que je méritois plutôt votre pitié que votre ressentiment.

LUCIE. Depuis son évasion, nous n'avons plus rien à démêler ensemble. Ah ! Polly, que je suis une femme

malheureuse ! il vous aime, comme si vous n'êtiez que sa Maîtresse.

POLLY. Assûrément, Madame, vous ne devez pas me croire assez heureuse, pour que je sois l'objet de votre jalousie. . . . un homme est toujours embarrassé d'une femme, dont il est trop aimé . . . . ainsi il faut m'attendre à en être abandonnée.

LUCIE. Ma chere Polly, nous sommes toutes deux dans le même cas ; nous avons trop de bontés pour lui.

POLLY. Que peut faire une femme qui aime ?

AIR.

LUCIE ET POLLY *chantent ensemble.*

Si nous poursuivons les hommes, ils nous fuient ; quand nous les fuyons, ils nous poursuivent : ils nous abandonnent, quand ils nous ont attrapées.

LUCIE. L'amour est trop capricieux dans les deux sexes, pour qu'il soit constant : mais mon cœur est si singulier qu'il contredit mes maximes.

POLLY. En vérité, Mademoiselle Lucie, à en juger par les manieres qu'il avoit pour vous, j'ai cru avoir sujet d'envier votre bonheur ; quand je fus obligée de me séparer de lui, il

ne me témoigna pas la moindre tendresse, peut-être son coeur n'en est-il point susceptible.

AIR.

Nous trouvons parmi les hommes des volages qui font la cour à toutes les femmes; admirons-les; flattons-les: voilà tout ce que leurs coeurs desirent.

Les Amans volages des deux sexes n'ont que de l'amour-propre; nul autre amour ne les en peut guérir. Ah! que je crains, ma chere Lucie, que notre Amant ne leur ressemble!

LUCIE. Eloignez de vous ces tristes réflexions: nous avons toutes deux besoin de prendre des forces; laissez-vous persuader, acceptez mes offres.

AIR.

Venez, aimable fille, bannissons la tristesse jusqu'à demain: venez, aimable fille. Prenons ce verre, puisons-y la joie: le vin dissipe les vapeurs du désespoir, & nous rend aussi légers que l'air que nous respirons. Je ne puis souffrir de vous voir ainsi abbatue, ma chere enfant; je dois vous conseiller ce qui est bon à votre santé. (*A part.*) Je vais bientôt être délivrée de cette coquette qui fait la prude.

SCENE NEUVIEME.

POLLY.

TOutes les fausses caresses de Lucie ne serviront à rien : je sais qu'elle me hait ; la dissimulation d'une femme annonce toujours une perfidie : en me versant des liqueurs, elle espere me dérober quelques secrets ; mais je serai sur mes gardes : je n'en goûterai point, je l'ai résolu.

SCENE DIXIEME.

POLLY, LUCIE.

Lucie revient avec ses liqueurs, dans le dessein de l'empoisonner ; Polly persiste à n'en point accepter : mais comme Lucie voit arriver Macquet dans la prison, elle dit à part : Puisque cela est ainsi, je suis charmée qu'elle ait échappé à ma vengeance ; elle n'étoit pas assez heureuse pour mériter d'être empoisonnée

empoiſonnée avant la mort de ſon mari.

SCENE ONZIEME.

LE CONCIERGE, PEACHUM, MACQUET, LUCIE, POLLY.

LE CONCIERGE.

CApitaine, ayez l'eſprit tranquille; vous n'avez plus à compter ſur l'amour ni ſur l'argent pour une ſeconde évaſion; vous avez ordre de monter ſur le champ pour l'interrogatoire.

PEACHUM. Retirez-vous impertinentes; a-t-il le temps d'être aux priſes avec ſes femmes? Ne le voyez-vous pas dans les fers?

LUCIE. Ah! mon mari, mon mari, mon cœur aſpiroit à te voir: mais te voir dans cet état, c'eſt pour moi le plus cruel de tous les ſupplices.

POLLY. Pourquoi, mon cher mari, ne regardes-tu point ta femme? Pourquoi n'as-tu pas eu recours à moi pour te ſauver? tu n'aurois eu rien à craindre avec moi. Cher mari, tournez les yeux vers moi.

LUCIE *chante.* Jettez seulement les yeux sur moi pour me consoler.

POLLY *chante.* Songez que ce regard farouche donne la mort à votre Polly.

LUCIE. Ne m'évitez point, écoutez-moi.

POLLY. C'est Polly, qui vous en prie.

LUCIE. C'est Lucie, qui vous en conjure.

POLLY. Est-ce là la récompense d'un véritable amour?

LUCIE. Mon coeur creve.

POLLY. Le mien se déchire.

LUCIE. Faut-il?

POLLY. Faut-il que sois ainsi méprisée?

MACQUET. Que voulez-vous que je vous dise, Mesdames? Cette affaire va bientôt être finie, sans que je sois réduit, à déplaire à l'une ou à l'autre.

PEACHUM. Si vous décidez cette affaire, Capitaine, vous préviendrez le procès que se feront vos deux veuves.

A I R.

MACQUET. Quel parti prendre? Comment décider? les femmes sont aussi tendres le jour de la mort de leurs époux, qu'elles le sont le jour de

leurs noces : c'est beaucoup pour un mari d'avoir à écouter sa femme : mais il n'y a pas de mortel qui puisse en soutenir deux à la fois ; quelque parti que je prenne, je ne puis consoler l'une que je n'afflige l'autre.

POLLY. Si ses malheurs l'ont rendu insensible aux miens, un pere aura plus de compassion. Ah ! mon cher pere, jettez un voile sur son crime ; sauvez-le de son interrogatoire : Polly vous le demande à genoux.

LUCIE. Si le cœur de Peachum ne peut être attendri ; ayez, mon pere, plus de compassion pour votre fille : son salut est en votre pouvoir ; comment pourriez-vous être mon tyran ?

Les deux peres sont insensibles aux prieres de leurs filles.

LE CONCIERGE. Nous allons vous conduire au Juge Criminel.

AIR.

MACQUET. L'accusation est prête, les Avocats s'assemblent, les Juges sont assis ; spectacle terrible ! J'y vais sans effroi : la mort est une dette qu'il faut payer sur le champ . . . . . je vais la payer. Adieu, mes amours ; adieu ;

cheres enchantereſſes : je meurs content. . . . Je vous rends heureuſes; vos diviſions vont finir pour toujours : c'eſt en mourant que je trouverai le moyen de plaire à toutes mes femmes. Allons, Meſſieurs, je vous ſuis.

SCENE. DOUZIEME.

LUCIE, POLLY, UN FILOU.

Polly charge le jeune Filou de ſuivre Macquet, & de revenir lui rendre compte de tout. On entend de la Muſique : ce ſont des priſonniers qui ſe réjouiſſent de ce qu'on a remis l'inſtruction de leurs procès à une autre Seſſion. Les priſonniers danſent les fers aux piés & aux mains; les deux femmes ſe retirent.

SCENE TREIZIEME.

On voit la chambre des Criminels condamnés à mort.

MACQUET *étendu par terre, dans une contenance triste, chante dans toute la Scene.*

Moment fatal, ô cruel évenement ! Faut-il que je sois livré à ce honteux supplice ? . . . . Lorsque l'affreuse mort nous menace, de tous les amis que nous pouvons avoir, il n'en est point de plus consolant qu'un verre. . . . (*Il boit.*) Puisqu'il faut danser sous la corde, je dédaigne de crier, de me défendre. (*Il se leve.*) Mes esprits m'abandonnent, je vais les ranimer par un verre de vin. . . . (*Il boit.*) Plus la liqueur a de force, plus nous avons de courage ; comment sentirions-nous nos maux, lorsque nous sommes délivrés de la peine de penser ? (*Il boit.*) Ainsi un homme peut mourir avec plus de courage le verre à la main. . . . . (*Il boit une rasade.*) Quand j'aurai bu ce verre j'oserai ris-

quer l'aventure : mes camarades verront que je puis mourir aussi bravement que le plus grand Héros. . . . (*Il boit.*) Mais puis-je laisser mes aimables maîtresses sans pousser un soupir, sans répandre une larme ? Leurs yeux, leurs levres, tous leurs charmes, demandent mon amour. Ah ! faut-il que je meure ! . . .

CHANSON.

Si les loix sont faites pour toutes les conditions (*a*), elles devroient punir le crime dans les autres hommes, comme elles le punissent dans ma personne. Eh ! pourquoi donc ne sommes-nous pas meilleure compagnie à Tyburn (*b*) ?

Mais l'or émousse le glaive de la Justice. Ah ! si les Riches étoient condamnés à danser comme moi, la terre

NOTES.

(*a*) On doit à M. Pope cette Chanson qui est morale & satyrique ; elle méritoit, aussi-bien que cette Scene & trois ou quatre précédentes, une attention marquée de la part de M. Clément.

(*b*) C'est la Greve, ou place publique de Londres, où l'on fait mourir les Criminels.

n'auroit plus d'Habitans, tout le monde iroit danser en foule à Tyburn.

SCENE QUATORZIEME.

Les camarades de Macquet viennent le consoler : il leur dit que la maniere dont on l'a trahi prouve bien que les gens de sa Troupe même ne peuvent pas se fier plus les uns aux autres, que ceux de toute autre Société ; il leur recommande de le venger, & de faire pendre le Concierge & Peachum avant qu'ils le soient eux-mêmes.

SCENE QUINZIEME.

LUCIE, MACQUET, POLLY.

MACQUET.

MA chere Lucie . . . . ma chere Polly, tout ce qui s'est passé entre nous va finir : si vous avez envie de vous remarier, le meilleur conseil que je puisse vous donner, c'est de vous embarquer pour l'Amérique, où vous aurez le bonheur d'avoir cha-

cune un mari ou deux, ou trois, si vous l'aimez mieux.

POLLY. Comment puis-je soutenir cette vûe ?

LUCIE. Rien ne me touche plus qu'un grand homme dans la disgrace. Je voudrois être pendue.

POLLY. Et moi aussi.

LUCIE. Pendue avec vous.

POLLY. Avec vous, mon cher.

MACQUET. Abandonnez-moi à mes pensées : je crains, j'hésite, je tremble, je m'affoiblis ; tout mon courage est épuisé avec ma bouteille. (*Il renverse sa bouteille qui est vuide.*)

POLLY. Quoi ! pas le moindre mot d'amour ?

MACQUET. Voyez mon courage épuisé : voyez ma bouteille. (*Il renverse la bouteille qui est vuide.*)

LUCIE. Pas le moindre signe d'amitié.

POLLY. Adieu.

LUCIE. Adieu.

MACQUET. J'entens le son de la cloche.

La Musique du Chœur imite le son de la cloche.

LE GEOLIER. Capitaine, voici qua-

tre autres de vos femmes, qui viennent pour vous voir, avec leurs enfans.

MACQUET. Quoi ! encore quatre femmes ? (*Les femmes & les enfans entrent.*) Ah ! c'en est trop.... Geolier, dites aux Officiers de la Justice que je suis tout prêt. (*Il sort entouré de Gardes.*)

SCENE SEIZIEME.

LE GUEUX ET LE COMÉDIEN.

Ils conviennent tous deux que pour que cette Piece soit un Opera, & non pas une Tragédie ; il faut faire grace à Macquet : autrement cet Opera seroit défectueux, parce que la fin de ces Pieces ne doit point être tragique. Vous pouvez observer dans toute la Piece, *disent-ils*, une telle ressemblance de mœurs dans les hautes & basses conditions, qu'il est difficile de décider, si dans les vices à la mode les gens du grand monde imitent ceux des grands chemins, ou si les gens des grands chemins imitent ceux du grand monde. Si la

Piece eût été telle que nous avions dessein de la donner, elle auroit enseigné cette excellente morale, que la Noblesse & le Peuple ont les mêmes vices, mais que le Peuple est presque toujours puni pour la Noblesse.

SCENE DIX-SEPTIEME.

MACQUET *revient en triomphe, entouré de la populace & de tous les* ACTEURS.

MACQUET.

AInsi on ne m'a point laissé la liberté de choisir : je suis condamné à prendre une femme. Pensez-y, mes cheres amies, n'ayons point de dispute aujourd'hui ; consacrons ce jour à la joie. Je suis persuadé que celle qui espere être ma femme, marquera la sienne par une danse.

TOUTES LES FEMMES. Allons, une danse, une danse.

MACQUET. Mesdames, je compte que vous me permettrez d'offrir un Cavalier à chacune de vous, si cela ne vous déplaît point : Polly sera ma

femme aujourd'hui.... car nous sommes réellement mariés. Pour vous, Polly, c'est à vous à garder votre secret. *Il chante une Chanson que je ne dois point donner* (*a*).

NOTES.

(*a*) Il faudroit se transporter dans le Serrail, & voir le Grand Seigneur choisissant ou dédaignant ses Sultanes. M. Macquet veut bien se comparer au Grand Seigneur.

FIN.





RÉFLEXIONS SUR CET OPERA.



Es éloges, que toute l'Angleterre a prodigués à l'Opera des Gueux, feroient des preuves évidentes de la bonte de cette Piece, si nous étions bien assûrés de la pureté des intentions qui les ont dictés. Il n'est pas possible qu'une Nation entiere se trompe : mais si la haine contre les Grands & les Ministres a plus de part à cés éloges que le goût ; si on vante cet Opera, parce qu'il ose dire des vérités offensantes à des hommes, dont l'élévation humilie, & l'autorité déplaît ; il est certain que ces loüanges perdent beaucoup de leur prix, & que la malignité qui les a inspirées, leur ôte leur plus grand éclat.

Réduisons-les à la simple vérité, & convenons que l'esprit & la malignité, la bonne plaisanterie & la mau-

vaise, les pensées philosophiques & les images obscenes, dominent dans cet Ouvrage singulier ; que les caracteres sont vrais, quoique odieux ; qu'il y a de très-bonnes Scenes & des Scenes fort ennuyeuses ; que les regles y sont assez observées, excepté celles des bienséances : en un mot, convenons, avec M. Clément, que la Piece est *ronde*, assez bien conduite ; mais que l'intrigue n'a presque rien d'intéressant.

Peachum est le plus habile homme dans son métier de Dénonciateur & de Recéleur : sa femme est digne de lui, par son hypocrisie & son avarice. Le Capitaine Macquet n'est *ni capable d'amitié tendre pour sa Maîtresse, ni ferme à la vûe de la mort, ni le meilleur gars du monde, & ne mérite point qu'on souhaite qu'il ait sa grace, &c.* Je ne sai sur quoi M. Clément a fondé cet éloge : Macquet est le plus perfide de tous les hommes. A peine a-t-il fait les plus tendres protestations à Polly, qu'il se raille de sa simplicité : on sent qu'il n'aime pas plus Lucie ; sa fermeté, à la vûe de la mort, est l'effet de son yvresse. Je ne sais pas pourquoi on s'intéresseroit pour lui ; un pareil

homme pese à la Société. Ce n'a pas été, assûrément l'intention de l'Auteur de le peindre en *Beau*, comme on va le voir dans *Polly*, où il soutient son caractere. L'Auteur vouloit que ses principaux Acteurs fussent tous odieux, puisqu'ils devoient représenter les Grands qu'il vouloit rendre tels.

Lucie est une scélérate : mais Polly est si aimable, qu'il en coûte beaucoup de la voir en si mauvaise compagnie, & qu'on craint qu'elle n'épouse le perfide Macquet.

Il falloit qu'ils parlassent de leur métier, de leurs friponneries, de leurs violences ; mais on ne devoit pas nous les représenter sans cesse. Ces moeurs détestables ne devoient être que l'accessoire ; le principal étoit de les appliquer continuellement aux vices prétendus de la bonne compagnie : l'allégorie devoit couvrir, ou du moins orner le fonds ; il falloit représenter des vices plus communs, plus dangereux, plus séduisans, sans noircir l'imagination de gibets, de potences, de meurtres, de poisons.

M. Clément ne pense pas ainsi, à en juger par sa Dissertation, *qu'il enfonce*, dit-il, *dans l'estomac de son ami*,

Il prétend que *l'horreur du bas*, & les tristes bienséances ont énervé ou presque anéanti la Comédie. L'horreur du bas ne favorise ni le guindé, ni le précieux, ni les tristes bienséances, ni le comique larmoyant.

L'horreur du bas n'est point ennemi du naturel, du plaisant, du naïf, du bon comique ; c'est un préservatif contre les propos des halles, les mauvaises pointes, les moeurs & les plaisanteries de la canaille, & enfin contre tout ce qui est crime & infamie. Une Nation polie, décente, aimable & galante, comme la nôtre, doit avoir horreur de ce bas.

Nous jugeons des pieces de Moliere, comme Despréaux en jugeoit : ce qui étoit bon & mauvais de son temps, l'est encore du nôtre ; nous avons toujours le même goût : mais, par malheur, nos Poëtes n'ont pas le même génie.

Fin des Réflexions.

AVERTISSEMENT.

L'Opera des Gueux a une suite beaucoup plus philosophique, mieux conduite, plus noble, plus brillante, plus intéressante. Je la donne aussi avec mon attention ordinaire : mais j'avertis que la satyre en est si cruelle, qu'il ne fut pas permis à l'Auteur de la faire représenter, en Angleterre même, ce qui lui causa un tel chagrin qu'il en mourut : digne récompense des Critiques & des Satyriques outrés.



POLLY,

POLLY,

OPERA,

SECONDE PARTIE

DE L'OPERA DES GUEUX;

Par JEAN GAY,

AVEC CETTE ÉPIGRAPHE.

Raro antecedentem scelestum
Deseruit pede pœna claudo. Horace.

Ainsi presque toujours le vice
A la fin trouve son supplice.
Scarron 5. dans le Typhon.



EXTRAIT

DE LA PRÉFACE.

JEAN GAY, ayant donné son Opera au Directeur du Théatre, le Lord Chambellan défendit à ce Directeur de faire répéter aucune Piece par les Acteurs, qu'il ne l'eût lue & examinée. L'Auteur apporta la sienne à ce Seigneur le 7. Décembre 1728. celui-ci, l'ayant lue, ne lui permit pas de la faire représenter.

Comme on répandoit dans le monde, qu'elle étoit remplie d'obscénités & de satyres contre les Grands & le Roi même, l'Auteur déclare qu'il ne l'a fait imprimer que pour détromper le Pu-

blic, & il assûre que son intention n'a été que de censurer les vices les plus communs de sa Nation, & de rendre la vertu plus aimable. Rien de plus ordinaire que ces préambules: nous connoissons beaucoup d'Auteurs qui protestent qu'ils n'ont dessein d'offenser personne, & qui trouvent le secret d'irriter tont le monde: il' est de mon devoir de faire connoître cet Opera dans un Extrait, qui puisse soutenir les yeux de la sagesse & de la pudeur.

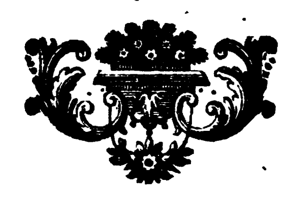




INTRODUCTION.

LE Poëte ſe plaint à un Comédien de ce qu'il l'a engagé à donner la ſuite de ſon Opera : il prétend, avec raiſon, que les ſuites ont ordinairement peu de ſuccès ; le Comédien lui répond que le ſuccès de la premiere Piece doit lui garantir celui de la ſeconde : il l'avertit cependant que les libertés qu'il ſe permet étant ſuſceptibles de malignes explications, pourroient lui attirer un grand nombre d'ennemis. Le Poëte réplique que le Théatre a le privilége de la Chaire ; qu'il peut & qu'il doit attaquer les vices, de quelques titres qu'ils ſoient décorés. Cette réponſe ſe reſſent un

peu de la malignité de l'Auteur; en attaquant des Corps respectables, n'en offense-t-on pas évidemment les Membres, & n'avilit-on pas ces titres mêmes? Si quelque particulier, ajoute-t-il, est choqué des vérités que je dis, je le renvoie à ses Flatteurs, qui ne manqueront pas de le consoler; il souhaiteroit que les Grands & les Riches eussent du moins les apparences de la vertu: ce seroit le moyen de réformer le Peuple, qui ne se conduit que par imitation, &c.



ACTEURS.

M. DUCAT.

MORANO.

Des VOLEURS.

Des PIRATES.

Un ROI INDIEN.

Le PRINCE son fils.

ESCLAVES INDIENS.

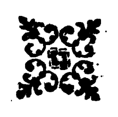
ACTRICES.

POLLY.

Madame DUCAT.

Trois FEMMES, &c.

La Scene est en Amérique, chez M. Duca & aux environs.





POLLY, OPERA,

Par JEAN GAY.

ACTE I.

SCENE PREMIERE.

La premiere Scene se passe dans la maison de M. Ducat, Marchand enrichi dans les plantations. Trapes est une de ces malheureuses qui n'ayant plus les charmes de la jeunesse, font un trafic de celles qui en ont.

M. DUCAT, TRAPES.

TRAPES.

VOUS êtes né, élevé, établi aux Indes, Monsieur Ducat : mais, comme sujet de l'Angleterre, vous devez suivre nos usages : la prodigalité est

à la mode chez nous dans toutes les conditions ; nos cadets ne s'avancent dans le grand monde, qu'en faiſant plus de dépenſe qu'ils n'ont de bien. Vous êtes riche, & je conviens que plus on a de richeſſes, plus l'envie d'en avoir augmente ; c'eſt de même à Londres : mais nos gens de qualité & même de condition doivent ſe ruiner pour vivre noblement. Il eſt du bel air d'avoir des dettes : il n'y a que le luxe qui diſtingue du peuple ; vous ne pouvez être trop prodigue dans vos plaiſirs. *Elle chante.*

AIR.

Ne bornez point vos deſirs, vivez comme les Grands : s'ils étoient gênés par les ſcrupules ſeroient-ils auſſi puiſſans ? Plus on a de dettes, plus on les augmente ; laiſſez les mœurs & la décence au pauvre : voilà comme on fait à Londres.

M. DUCAT. Je ne crois pas qu'on m'ait jamais reproché d'être avare, & j'oſe dire qu'il n'y a perſonne dans l'Amérique qui ait une meilleure maiſon, & qui jouiſſe plus délicatement du néceſſaire.

TRAPES. Cela eſt nouveau ; eh ! quels ſont les gens de fortune en Angleterre

gleterre qui parlent du nécessaire ? S'il suffisoit à une personne aussi peu riche que moi, est-ce que je viendrois dans les plantations ? Que nous soyons bien ou mal, le superflu est notre nécessaire ; nous ne mesurons jamais notre dépense à notre revenu : tant que nous n'atteignons point au luxe de nos voisins, nous nous croyons toujours misérables. Si on pouvoit se contenter des nécessités de la vie, quel est l'homme qui auroit besoin de vivre deshonoré ? Et pour parler des femmes, un homme qui en a une n'a-t-il pas ce que nous appellons le nécessaire ?

M. Ducat. Oui, & plus.

Trapes. Voilà pourquoi vos gens mariés sont mes meilleures pratiques, & qu'ils abandonnent l'honneur de leurs femmes à leur discrétion.

M. Ducat. Mais ne comptez-vous pour rien les jalousies, les querelles du mariage ?

Trapes. Eh, fi donc ! que vous êtes encore loin de nos usages dans votre sot pays ! La jalousie n'est plus à la mode ; un Gentilhomme de campagne n'ose pas même être jaloux. Ah ! M. Ducat, vous avez trop de

monde pour vous deshonorer; un homme & une femme doivent avoir une égale complaisance l'un pour l'autre: la vôtre n'est point assûrément assez déraisonnable pour compter vous avoir épousé pour elle seule.

M. DUCAT. Comme je suis riche, je veux me donner tout ce qui convient à mon rang & à ma fortune: personne ne se jette, de meilleur cœur que moi, dans les folies du siecle. Quant à la Religion & à nos vieilles maximes, j'ai aussi peu de scrupules sur mes intérêts & mes plaisirs, qu'aucun homme de qualité d'Angleterre. Oh sur ce point, je n'ai rien du peuple; au contraire, je me pique dans ma dépense d'avoir le goût des plus honnêtes gens. J'ai une belle Bibliotheque que je ne lis jamais, de belles écuries & un grand nombre de chevaux rares que je ne monte point: je fais bâtir, j'ai de la vaisselle d'or & d'argent comme les grands Seigneurs, des diamans, des tableaux, & mille autres curiosités de grand prix, pour le faste: mais il faut dire tout, je suis toujours fidele à ma femme, & vos visites la mettent de fort mauvaise humeur.

Trapes. En vérité, Monsieur Ducat, vous devriez secouer ce joug honteux, & montrer qui vous êtes : en voilà bien le moment ; il me vient d'arriver une cargaison de jolies filles, personne ne les verra avant vous, vous en aurez le choix. Voulez-vous tenir votre femme en respect, mettez auprès d'elle une Femme de chambre agréable & spirituelle, qui observe toute sa conduite : je veux faire de vous un parfait Gentilhomme.

M. Ducat. Mais je suis un peu âgé, Mademoiselle Trapes (*a*).

Trapes. Bon ! c'est précisément à cet âge que nos grands Seigneurs donnent le plus dans la débauche.

NOTES.

(*a*) Ces allégories sont certainement ingénieuses ; M. l'Abbé Coyer, M Rabener, le Docteur Swift les ont aussi maniées avec esprit. Cette Scene est pleine de finesse & d'enjouement, sans grossiereté, & ne déplairoit point à Paris : n'y pourroit-on pas représenter une Piece dans le même goût ? Mais au-lieu d'Assassins & de Voleurs choisir, par exemple, ces Escrocs ingénieux, ces Filles séduisantes, ces Corruptrices si polies qui donnent quelquefois des scenes si amusantes à la Police. Un Poete trouveroit peut-être entre eux, & les gens du bel air & la bonne compagnie, plus de rapports qu'on ne pense.

M. Ducat. Mais comment ma femme s'en accommodera-t-elle ?

Trapes. Il n'y a qu'à la laisser dire ; voilà comme on fait dans le grand monde.

M. Ducat. Oh ! je ne suis pas assez de mon village pour aimer ma femme.

SCENE SECONDE.

Ducat ordonne à Damaris sa servante de se tenir à la porte, & de l'avertir quand sa femme reviendra ; & comme il ne faut pas faire un marché sans boire, Trapes & lui boivent des liqueurs à la santé de la fille que Trapes veut lui donner.

SCENE TROISIEME.

La servante de Trapes vient lui faire, en présence de Ducat, un grand éloge des graces, de la sagesse & de la beauté de la fille qu'on lui destine : elle lui demande récompense. Il n'y a, dit-elle, que mes profits qui puissent calmer mes scrupules dans le métier que je fais :

J'étois née pour être haute & puissante Dame. Ducat dit à Trapes de l'avertir quand la nouvelle débarquée viendra.

SCENE QUATRIEME.

TRAPES.

JE suis étonnée de n'être pas plus riche ; car, en conscience, j'ai aussi peu de scrupules que ceux qui le sont mille fois plus que moi : mais, par malheur, je suis réduite à un petit commerce. Cependant je trahis, je perds une fille jeune & innocente : mais, après tout, puis-je jamais espérer d'être aussi riche que ceux qui trahissent & qui ruinent des Provinces entieres ? Ils ne doivent leur grande fortune qu'à leur situation, & je ne leur cede ni en génie, ni en habileté : s'ils étoient à ma place, ils feroient comme moi ; si j'étois à la leur, je serois pensionnée comme le plus grand Ministre, &c.

Elle ose comparer dans une Chanson ceux qui sont chargés des affaires d'Etat, à celles qui font son métier.

SCENE CINQUIEME.

TRAPES, POLLY *que la servante de Trapes amene.*

TRAPES.

EN croirai-je mes yeux? Qu'eſt-ce que je vois? Rêvai-je? Eſt-ce Mademoiſelle Polly Peachum? Juſte ciel! Eh! mon enfant, qui vous a fait paſſer la mer.

POLLY. L'amour, Madame, & les diſgraces de ma famille: mais je ſuis également ſurpriſe de rencontrer ici une perſonne de ma connoiſſance; vous ſavez mes malheurs, & peut-être apprendrai-je de vous des choſes qui pourront m'être utiles.

TRAPES. Ne vous affligez point Mademoiſelle Polly d'une Sentence de tranſportation; une jeune perſonne de votre beauté ne peut manquer de faire fortune par-tout.

POLLY. Pardonnez-moi, Mademoiſelle, ſi je prens la liberté de vous dire que vous vous trompez. Quoique j'aie été élevée dans la plus baſſe & la plus mauvaiſe compagnie, je ne me

suis point mêlée des affaires de mon pere ; il étoit Voleur & preneur de Voleurs : mais j'ai toujours eu horreur de sa profession. Plût à Dieu que mon pere ne l'eût jamais embrassée ! il vivroit encore, & je n'aurois jamais connu Macquet, &c.

Elle chante, & dit que l'absence ne peut guérir de l'amour, parce que l'amour est dans le cœur, &c.

Vous avez appris que mon mariage a été malheureux : Macquet ayant été banni, j'ai perdu mon repos en le perdant ; la mort de mon pere m'a donné la liberté de suivre mon inclination.

TRAPES. Le pauvre Monsieur Peachum ; cela est bien triste ! La mort lui avoit tant d'obligations, que je suis étonnée qu'elle ne l'ait pas épargné, quand ce n'auroit été que pour l'amour d'elle-même : en vérité, après les Medecins, je ne sache personne qui l'ait mieux servie ; mais ne meurent-ils pas comme les autres ? La mort est sans reconnoissance ; elle ne fait pas plus de grace à ses amis qu'à ses ennemis.

Polly. Tous les mois le plumitif du Greffe Criminel étoit, comme les Registres des Apothicaires, chargé des services qu'il rendoit à la mort : mon pere hantoit les gens de condition ; l'ambition conduit aux friponneries : il s'est trop pressé de s'enrichir ; il a servi d'exemple aux ambitieux : il y a sept mois qu'il a été pendu.

Trapes. Oui, cet exemple doit rallentir l'ardeur des génies entreprenans : si on court aujourd'hui de pareils risques, il n'y aura plus de sûreté à faire une grande fortune : mais, ma chere enfant, vous ne ferez pas la folie d'aller chercher Macquet.

Polly. Le chercher, c'est chercher mon repos : je l'aime, je serai comme une ombre errante & inquiete jusqu'à ce que je l'aie vû : si vous m'apprenez où il est, vous me rendrez la vie.

Trapes. Ma chere Polly, n'y pensez plus ; depuis un an qu'il a volé son maître, il s'est sauvé de la plantation & s'est fait Pirate : mais ce qui le met dans l'impossibilité de changer de conduite, il s'est marié depuis qu'il est parti à Jenny Divet, qui étoit bannie & esclave ; elle l'a suivi. Ne son-

gez plus à lui ; c'eſt le tyran de notre ſexe : il n'eſt point de femme, quelqu'inconſtante qu'elle ſoit, qui ait jamais été auſſi volage ; il vous méconnoîtroit : il reſſemble aux nouveaux parvenus ; il hait ſes anciens amis ; je ſuis fâchée de vous voir verſer des larmes, ma chere enfant ; mais je vous aime trop pour vous flatter.

Polly. Pourquoi ai-je un cœur ſi conſtant ? cruel amour ! *Elle chante.*

Air.

Adieu eſpérance, adieu félicité, Polly ſera toujours fidele : mon cœur ne ſera-t-il point à lui, parce que le ſien ne peut être à moi ? Amour, que tes jeux ſont cruels ! tu perces les cœurs, & tes fleches enveniment leurs bleſſures. Puiſqu'il eſt ſi peu d'Amans fideles, que ne récompenſes-tu ceux qui le ſont (*a*) ?

Polly, ayant été volée dans le vaiſſeau, gémit de ſe voir expoſée à la miſere & errante dans un pays inconnu : Trapes l'aſſûre de ſa protection, & la prie de

NOTES.

(*a*) Cette Scene eſt déja trop longue ; abrégeons-la.

la regarder comme sa mere. Polly lui témoigne sa reconnoissance, & lui apprend qu'elle a laissé à Londres cinq cens livres sterlings ; elle souhaiteroit, en attendant, entrer dans une honnête maison pour y servir, plutôt que d'être à charge à ses amis.

TRAPES. Vous ne pouvez pas arriver plus à propos ; Madame Ducat a besoin d'une Femme de chambre, & je suis sûre qu'elle aura quelques égards à ma recommandation : entendue, comme vous êtes, vous ne pouvez manquer de lui plaire ; son mari est le meilleur & le plus honnête homme qui soit au monde ; je ne serai point contente que je ne vous y aie placée. Prenez courage, ma chere enfant ; tous vos malheurs peuvent avoir une bonne fin : vous serez avec des gens riches & très-connus, votre figure & votre sagesse vous en feront aimer. Quant au Capitaine Macquet, qu'il n'en soit plus question : vous devez vous regarder comme une veuve. Que sait-on ce qui pourroit arriver si Madame Ducat alloit à l'autre monde ? Je vais vous annoncer comme une fille de condition. *Elle chante.*

AIR.

C'eſt une folie que le déſeſpoir ; banniſſez la mélancolie : la fortune ſuit la jeuneſſe ; une femme qui ſait faire uſage de ſa beauté peut compter ſur un bonheur certain.

Polly la remercie ; Trapes l'envoie dans une ſalle qui eſt proche, en l'aſſûrant qu'elle va travailler pour elle.

SCENE SIXIEME.

TRAPES, M. DUCAT.

Trapes prétend avoir eu de grandes difficultés à enlever Polly à ſes parens, & à la faire conſentir à quitter Londres, tant elle eſt ſage & timide ; elle en auroit eu, au moins, cent guinées ſi elle l'eût donnée à un Echevin : mais à cauſe de l'amitié, elle lui fera meilleur marché qu'à un autre : elle ſe contente de lui demander cent piſtoles, & de l'avertir que les gens de qualité, qui ne payent jamais leurs dettes, ne demandent point crédit pour leurs plaiſirs.

M. DUCAT. Cent piſtoles, dites-

vous, Mademoiselle : j'aurois pour ce prix-là une demi-douzaine de Princesses Négresses.

TRAPES. Les jolies Européennes (a) sont plus cheres. . . . Voyez cette fille à travers la porte qui est entr'ouverte.

M. DUCAT. Oui, je conviens qu'elle est jolie.

TRAPES. Eh ! comment donc, vous n'en êtes pas plus touché que si elle étoit votre femme. Jolie ! quelle froide louange de mari ! Je ne vous fais aucun tort, Monsieur : si je la prens chez moi, j'en aurai davantage. Elle n'est entrée nulle part, depuis qu'elle est débarquée ; je vous la cautionne, on ne peut lui rien reprocher.

M. DUCAT. Je la prendrai ; je vous payerai comptant : allez la chercher ; votre argent est tout prêt.

TRAPES. Quelle taille ! . . . . voilà du bon.

M. DUCAT. Vous m'interrompez : je ne puis pas la regarder, & compter mon argent.

NOTES.

(a) Si l'on disoit Européan, on diroit Européanne : on ne dit pas plus aujourd'hui Européan, qu'Adrian, Dioclétian, Maximian, &c.

TRAPES. Voyez ses yeux; qu'ils sont rillans!

M. DUCAT. Oui, aussi brillans que e Soleil. Vous avez déja reçu dix istoles....

TRAPES. Que ces levres doivent espirer un doux parfum!

M. DUCAT. Qu'est-il besoin que vous me la vantiez tant? Je suis encore jeune, plein de feu..,.. vingt & dix font trente & vingt font justement cinquante.

TRAPES. Quelle figure séduisante! quelles couleurs! une belle femme a toutes les qualités d'un vin exquis; c'est un cordial qui a cent fois plus de chaleur.

M. DUCAT. Et cinquante font précisément la somme. Faites-la approcher.

SCENE SEPTIEME,

Une servante vient dire à M. Ducat que sa femme est à la porte; il prie Trapes de se cacher, de peur que Madame Ducat ne la voye: mais sur-tout qu'elle ne sorte pas qu'elle ne lui ait amené cette belle fille.

SCENE HUITIEME.

MADAME DUCAT, M. DUCAT.

MADAME DUCAT.

JE ne puis pas m'absenter une heure que je ne trouve avec vous cette vilaine créature ; quand vous seriez jeune & moi coquette, vous ne me traiteriez pas plus mal. Vieux débauché, votre conduite forceroit la plus honnête femme à se venger ; pourquoi ne nous mettons-nous pas sur le pié de celles d'Angleterre ? Monsieur, si vous vous conduisez comme un mari anglois, je me conduirai comme une femme angloise. *Elle chante.*

AIR.

Je suivrai toutes mes fantaisies, je contenterai tous mes goûts ; je ne me gênerai ni dans mes amours, ni dans ma dépense ; rien ne manquera à mes parures, mon jeu sera sans bornes : vous aurez soin des affaires, & moi des plaisirs ; voilà comme je vivrai : c'est dans ma maison où je serai le moins ; il convient qu'une femme,

comme moi, copie en tout les femmes de la Cour.

M. Ducat lui répond que toutes ces folies sont naturelles à son sexe. Après lui avoir marqué qu'il se soucie peu de ses plaintes, il lui apprend qu'il vient de lui acheter une Esclave pour la servir; il vante son mérite. Madame Ducat n'en croit rien : elle lui dit qu'il l'a acheté plutôt pour lui que pour elle, & qu'elle n'en veut point : il prétend être maître ; elle veut être maîtresse. Ces deux Scenes sont comiques, & dans le goût de celles de Moliere, mais mon but est de m'attacher à l'intrigue & de suivre Polly. Madame Ducat sort en colere.

SCENE NEUVIEME.

M. Ducat s'imagine que les querelles de mari & de femme sont du bel usage chez les gens de qualité, & qu'il n'y a que le Peuple qui soit paisible dans son ménage : il avertit une servante d'observer la conduite de sa femme; sa femme l'a avertie d'observer celle de son mari.

SCENE DIXIEME.

La même servante se plaint de l'embarras où elle est de veiller également sur son Maître & sur sa Maîtresse.

SCENE ONZIEME.

M. DUCAT, POLLY.

M. Ducat après avoir fait à Polly quelques complimens sur sa beauté, & lui avoir dit des galanteries auxquelles elle répond avec retenue, lui veut faire violence; elle le repousse avec fierté: il a beau lui promettre de la bien payer, Je méprise votre argent, *dit-elle;* apprenez que quoique je sois née & élevée en Angleterre, j'ose être pauvre; c'est la seule chose dont on rougisse aujourd'hui.

M. DUCAT. J'humilierai ces petits airs orgueilleux, Madame la Précieuse: est-ce là le langage d'une servante, d'une esclave?

POLLY.

POLLY. Eh ! quoi m'auroit-on trahie ? m'auroit-on vendue ?

M. DUCAT. Oui, impertinente, je vous ai achetée : vous m'appartenez aussi légitimement qu'une femme qui s'est vendue en mariage appartient à son mari.

POLLY. Les climats ont beau changer les loix ; ils ne peuvent rien sur les mœurs. Que cette Trapes est une créature infame !

M. DUCAT. Votre bonheur & votre fortune dépendent de votre complaisance. Quoi ! vous êtes à l'épreuve des présens : assûrément vous démentez votre pays, ou vous n'avez eu qu'une éducation commune ; cela n'est pas naturel. *Il chante.*

AIR.

Voulez-vous venir à bout des filles & des Grands, priez-les, flattez-les : capricieux, indifférens, sensibles ou délicats, leur orgueil les empêche de se prêter au crime ; mais achetez leurs faveurs, vous en triomphez.

AIR.

Prenez-y garde ; répondez à mes desirs : je serai moi-même votre esclave ; voilà de quoi vous tenter. . . . *Il lui présente une bourse.* Si vous résistez

à mes offres, vous êtes plus qu'une femme.

POLLY. Assûrément, Monsieur, vous voulez m'éprouver : il y a de la cruauté à vous jouer ainsi de mes malheurs.

M. DUCAT. Je ne saurois souffrir ces airs ; il est impertinent à une servante d'avoir des scrupules : servez mes plaisirs ou mes intérêts ; choisissez d'être maîtresse ou esclave dans mes plantations, m'entendez-vous ?

POLLY. Vous pourrez m'ôter la liberté ; mais vous ne m'ôterez ni la sagesse ni la vertu : j'ai, avec elles, l'espérance pour ressource ; je trouverai par-tout, au fond de mon cœur, des plaisirs purs & véritables.



SCENE DOUZIEME.

On entend un grand bruit : M. Ducat demande si le feu est à la maison, ou si sa femme est en colere. On lui apprend que les Pirates sont entrés dans ses terres, & que ses voisins viennent lui demander du secours.

PREMIER LAQUAIS.

OÙ est Madame ? Dieu soit loué, s'ils ne l'ont point enlevée.

M. DUCAT. S'ils ne faisoient que prendre ce qu'on peut leur donner.....

PREMIER LAQUAIS. Oui, ce ne seroit pas une grande perte.

M. DUCAT. En quel état sont mes fusils ?

PREMIER LAQUAIS. Fort rouillés, & très-bons en temps de paix : nous ne les nettoyons que dans des jours de revue.

UNE SERVANTE. Votre honneur est à couvert, Monsieur ; vous avez une bonne raison pour vous dispenser d'aller à la guerre.

SECOND LAQUAIS. Les Indiens nos Alliés sont sous les armes ; mais tout sera fini avant que nous soyons prêts.

MADAME DUCAT. Ah ! mon cher mari, je meurs de peur ; qu'allons-nous devenir ? Le Ciel vous punit de vos débauches.

M. DUCAT. Ma femme, la présence d'esprit est aussi nécessaire dans les dangers que le courage.

UNE SERVANTE. Vous êtes trop riche pour en avoir ; combattez par vos Lieutenans : c'est aux pauvres à se battre en désespérés, puisqu'ils n'ont pas le moyen de vivre. (*Des Servantes entrent l'une après l'autre.*)

UNE AUTRE SERVANTE. Eh ! Monsieur, les Pirates, les Pirates ! miséricorde ! Que ferons-nous, nous autres qui ne sommes que des femmes ?

TROISIEME LAQUAIS. Monsieur, un Soldat du Camp des Indiens demande à vous parler ; le voici.

L'INDIEN *entre*. Le Roi mon Maître m'envoie à la Colonie Angloise, dont il est Allié ; je m'adresse à vous comme étant du Conseil pour vous demander du secours ; les Pirates ravagent tout le pays, nous sommes sous

les armes prêts à les combattre & à les repousser.

M. Ducat. Macquet commande-t-il les ennemis ?

L'Indien. On dit qu'il est mort : douze Lunes se sont passées depuis que nous n'avons point entendu parler de lui ; ils ont pour Chef un certain Morano, un vilain Negre, qui égale Macquet en rapines & en cruautés.

M. Ducat. J'en informerai le Conseil : nous allons vous joindre, allez porter ma réponse au Roi votre Maître. (*L'Indien sort.*) *Ils chantent tous l'un après l'autre.*

M. Ducat *aux hommes.* Braves soldats, préparez-vous. (*A sa femme.*) Ah ! cessez de crier ma femme.

Un Domestique. Quand le danger sera proche nous aurons le temps de fuir.

Madame Ducat *à son mari.* Vous ne pouvez pas être deshonoré, la richesse met l'honneur à couvert.

Un Domestique. Le riche est au-dessus de l'honneur.

Madame Ducat. L'honneur est un aiguillon pour l'esclave, qui ne combat que pour le plaisir de combattre.

M. DUCAT. Les riches mêmes sont braves, quand ils ont à craindre pour leurs richesses. Soyez tranquille, ma chere femme, j'ai de la prudence, mes Valets m'empêcheront d'être téméraire : ils savent que leurs gages dépendent de ma vie ; je vais aller au Conseil. Venez ici, Polly. (*Polly entre.*) Je vous prie, ma femme, de la prendre à votre service, & d'avoir des bontés pour elle. En vérité, ma chere femme, vos soupçons sont déraisonnables.

MADAME DUCAT. Je n'aime point de jolies Femmes de chambre ; elles sont si impudentes....

M. DUCAT. Les femmes, par leur jalousie, nous font faire souvent des choses, auxquelles nous n'aurions peut-être jamais pensé. N'êtes-vous pas une preuve, ma chere femme, qu'on peut être en même temps jolie & sage ?

SCENE TREIZIEME.

Madame Ducat dit à Polly d'un ton sévere. Retournez promptement à votre chambre ; quand on aura besoin de vous, on vous rappellera. (*Polly s'en va.*)

Madame Ducat fait part à sa servante des oupçons qu'elle a contre la sagesse de Polly ; celle-ci lui répond que Polly & Ducat ont été long-temps ensemble dans la salle, la porte fermée, à faire beaucoup de bruit, & que ce bruit lui paroissoit suspect. Madame Ducat fait venir Polly.

SCENE QUATORZIEME.

MADAME DUCAT, POLLY, LA SERVANTE.

MADAME DUCAT.

DAns ma maison ! sous mes yeux ! Je vous envoyerai dans une maison de correction, malheureuse : ce

regard honnête & modeste annonce une furieuse débauchée ; c'est une hypocrite qui affecte de la pudeur. Mon sang s'échauffe à la vûe de ces coquines : ce sont des *Contrebandieres en amour*, qui ruinent ceux qui font un commerce légitime du mariage. Regardez-moi, effrontée : voyez si elle a le moindre sentiment de honte ; elle est si accoûtumée à être impudente, qu'il ne lui est pas possible de rougir. Savez-vous, Mademoiselle, que je suis la femme de M. Ducat ?

Polly. Oui, Madame, & je me trouve fort heureuse d'être votre servante.

Madame Ducat. Vous connoissez M. Ducat, sans doute.... (*A part.*) Elle a assez de beauté pour se faire haïr de toutes les femmes ; oui, j'aimerois mieux avoir une Voleuse dans ma maison.... elle l'est assûrément.

Polly. Si vous connoissiez tous mes malheurs, Madame ; vous ne m'outrageriez pas, comme vous faites.

Madame Ducat. Que veut dire cette coquine ?

La Servante. Madame, toutes ces créatures ont toujours des histoires toutes prêtes pour endormir leurs galans

lans quand ils sont yvres : j'en avois un ; que c'étoit un franc coquin ! Oh ! je connois toutes leurs allures, par ouïr dire, au moins. . . . .

POLLY. Que les hypocrites sont méchans ! ils dérobent aux honnêtes gens, qui sont dans la disgrace, les secours qu'on pourroit leur donner ! Je sai ce que c'est que d'être malheureuse dans le mariage.

MADAME DUCAT. Vous êtes mariée ?

POLLY. Oui, & malheureuse.

MADAME DUCAT. Quand ? où ? à qui ?

POLLY. Si une femme peut se fier à une autre femme, puissiez-vous ajouter foi à mes paroles ? mes sermens vous seroient suspects, je n'en ferai point : si la vérité peut avoir quelque crédit auprès de vous, je suis assûrée d'exciter votre pitié.

MADAME DUCAT. Ses manieres, ses propos sont si singuliers, c'est-à-dire si sinceres, que je ne puis m'empêher d'entendre son histoire. . . . . mariée ! mais c'est un malheur auquel il n'y a pas de remede.

POLLY. Une femme fidelle ne peut avoir qu'un moyen d'être heureuse :

celle qui ne l'est point n'a pas ce moyen; mais du moins elle peut n'être pas entierement malheureuse.

La Servante. Croyez-moi, Mademoiselle Polly, pour avoir du plaisir de toutes les façons, il n'est que d'être infidelle.

Polly. Je me trouve, Madame, dans un cas bien extraordinaire pour notre siecle: je me suis mariée, parce que j'aimois mon mari; aussi m'a-t-on regardée comme une folle: mon pere & ma mere m'en ont voulu beaucoup de mal, & pour mettre le comble à mes malheurs, mon mari, par sa mauvaise conduite, a subi la peine de la loi, il a été séparé de moi par le bannissement; j'ai appris qu'il étoit dans ce pays-ci, & lorsque mes parens ont été morts, je suis venue avec le peu de bien qu'ils m'ont laissé pour le chercher.

Madame Ducat. Mais, comment êtes-vous tombée entre les mains de cette infame Trapes?

Polly. On m'a volé dans le voyage tout ce que j'apportois: étant arrivée ici & manquant de tout, j'ai rencontré cette méchante femme, qui avoit été de la connoissance de mon

pere; elle m'a d'abord offert sa maison : mais, quand elle m'a sû dans le besoin, elle m'a proposé de me faire entrer chez une femme de condition, ce que j'ai accepté : c'est sous ce prétexte que la perfide m'a vendu à votre mari, comme une Maîtresse; voilà en peu de mots la vérité : je me jette à vos piés pour vous demander votre protection; en me l'accordant, vous assûrerez votre tranquillité.

MADAME DUCAT. Quel est votre dessein ?

POLLY. En contribuant à mon évasion, vous me délivrerez des menaces & des violences de votre mari; en même temps vous calmerez vos craintes & vos jalousies; s'il étoit en mon pouvoir de vous payer ma rançon, je le ferois avec toute la reconnoissance possible.

Madame Ducat persuadée de la sagesse de Polly, & craignant qu'une si jeune personne ne soit exposée aux insultes des Pirates, lui offre les habits de son neveu qu'elle accepte; elle lui donne de l'argent & compte bien mettre Trapes entre les mains de la Justice. La Scene finit par une Chanson dans laquelle Polly

se compare aux Pélerins, qui invoquent les Saints qu'ils vont visiter, pour éviter les dangers & acquérir du courage ; elle invoque aussi l'Amour, afin qu'il lui indique son mari (a).

NOTES.

(a) Cette comparaison des Saints avec l'Amour est bien condamnable. A quelques longueurs près tout se soutient jusques ici ; il y a du touchant & du vrai comique. On s'intéresse à la vertueuse Polly ; on craint qu'elle ne retrouve Macquet : mais, si elle ne le trouve point, que va-t-elle devenir ? N'est-ce pas là cette incertitude des évenemens, qui cause l'intérêt d'un Drame bien conduit ?

Fin du premier Acte.





ACTE II.

La Scene représente une campagne.

SCENE PREMIERE.

POLLY *sous les habits d'un jeune homme.*

AIR.

O Ciel ! falloit-il lui sauver la vie pour le faire errer sur les mers, loin de sa patrie & de sa fidelle épouse ? S'il eût été condamné à la mort, j'aurois gémi, j'aurois pleuré, je l'aurois suivi dans le tombeau.

AIR.

Si mes guides ne m'ont point trompée, je ne suis pas loin du village. Avec un habit d'homme, j'en dois avoir la fermeté : je suis de tous côtés entourée de périls ; tout ce que l'on dit de ces Corsaires m'apprend que mon cher Macquet n'est point de leur Troupe : j'entendrai peut-être parler

de lui chez les esclaves des plantations voisines. Que la chaleur du jour est brûlante ! je vais me reposer sous ces ombrages ; je suis accablée d'inquiétudes : que l'amour est ennemi du repos ! (*On entend une Musique guerriere.*) Mon imagination le suit partout : je voudrois que mes piés allassent aussi vîte ; le monde entier ne pourroit me le dérober : mes pensées s'égarent sur ses pas ; je suis fatiguée, je n'en puis plus. (*On entend encore une symphonie.*)

Elle adresse une Chanson au Sommeil, qu'elle prie de la toucher de sa baguette enchanteresse ; c'est le seul temps qu'elle peut être heureuse. Puissai-je toujours dormir. . . . . (*Elle dort au fond du Théatre.*)

SCENE SECONDE.

Cinq Corsaires arrivent fatigués, ils s'asseyent, ils boivent, ils causent, ils racontent leurs aventures : l'un étoit Valet d'un Joueur de qualité ; il est devenu Joueur & fripon, à l'exemple de son Maître ; ayant été volé par des Joueurs

plus habiles que lui, il s'est fait Voleur de grand chemin : l'autre, étant Laquais d'un grand Seigneur, s'ennuie de son métier ; comme ses gages ne peuvent suffire à ses plaisirs, il est réduit à voler. C'est presque toujours les mauvais exemples de leurs Maîtres qui les ont perdus : ils font ensuite l'histoire de leur Capitaine Morano, qui de Page & de Favori d'une Duchesse, a voulu s'élever à un poste plus distingué ; quoiqu'il soit noir, personne n'a plus l'air d'un grand Seigneur dans ses manieres & dans sa conduite : il a le défaut d'aimer trop les femmes ; sa Maîtresse est une vraie Cléopâtre ; sans elle ils auroient conquis les Indes. Un homme qui aime, n'est pas plus Maître de sa conduite, qu'un homme qui boit : il ne se connoît pas. Un Héros, qui a des Maîtresses, ne fait plus rien de grand : il faut contraindre notre Capitaine à se défaire de la sienne. Ils viennent ensuite à partager entre eux l'Amérique ; l'un aura le Royaume du Mexique ; l'autre l'Isle de Cuba ; le Capitaine, le Pérou ; un autre veut être Gouverneur de Carthagene. Ils se battent pour la possession de ces differens pays ; le bruit de leurs armes réveille Polly.

POLLY. O Ciel ! quel bruit me réveille ? J'entens des gens se battre ; où fuir ? où me sauver ?

PREMIER PIRATE. Arrêtez, arrêtez : Messieurs, vous déciderez vos querelles une autre fois.

SECOND PIRATE. Il faut tirer de lui une bonne rançon & des instructions.

POLLY. Epargnez ma vie, Messieurs : si vous êtes tels que vous me paroissez être, je vous ai cherché pour partager votre gloire & vos périls.

TROISIEME CORSAIRE. Pour qui nous prenez-vous, mon ami ?

POLLY. Pour ces Héros, ces compagnons d'Alexandre, qui après leurs victoires devinrent les Maîtres des Indes.

QUATRIEME CORSAIRE. Ce jeune homme est d'une figure agréable.

PREMIER CORSAIRE. Il nous parle avec respect, & il nous donne les titres qui nous appartiennent.

SECOND CORSAIRE. Avez-vous entendu parler du Capitaine Morano ?

POLLY. Oui, je suis venu ici avec la noble ambition de servir sous lui. *Elle chante.*

AIR.

Je hais ces lâches Courtisans, qui

montent aux grandeurs, & qui parviennent à l'autorité par des services bas & rempans, des présens corrupteurs, des ruses & des artifices, des mensonges & des flatteries; vous êtes, comme les anciens Héros, véritablement grands: votre épée est le soutien de vos droits (*a*); vous n'êtes point instruite dans l'art de plaire & de tromper: vous ne vendez point la vérité, comme cette vile engeance qui remplit les Cours de perfidies.

Pour moi je marche à la fortune par le plus noble chemin.

Ils s'informent de lui des dispositions de l'ennemi; il leur avoue qu'étant étranger, il n'en peut rien savoir; ils l'enrôlent avec eux, & ils le présenteront à Morano. (Ils sortent.)

NOTES.

(*a*) L'extrême nécessité où Polly se trouve de tromper, peut l'excuser de cacher ses sentimens jusqu'à un certain point, comme elle l'autorise à déguiser son sexe.

roît avoir de l'esprit ; je l'aime infiniment.

VANDER-BLUFF. Tout va-t-il bien, camarades? avez-vous fait bonne capture ?

JENNY *à part.* Il paroît être le fils d'un riche Américain.

VANDER-BLUFF. Ne laissez jamais échapper aucune occasion favorable : vous tirerez, sans doute, beaucoup de sa rançon.

MORANO. Vous a-t-il appris quelque chose qui puisse avancer nos affaires ? Où l'avez-vous pris ? De quel pays est-il ?

PREMIER CORSAIRE. Nous l'avons trouvé dans le grand chemin ; il est étranger, à ce qui paroît : il ressemble assez à nos Héros ; l'extravagance, le jeu, la débauche l'ont fait passer pour un brave homme.

MORANO. Qui êtes-vous, mon ami?

POLLY. Un jeune homme que le monde a volé, & qui vient se joindre à vous pour voler le monde par représailles : il est glorieux de faire ouvertement la guerre au monde entier ; je hais ces rapines obscures que se font les amis & les voisins dans d'honnêtes sociétés. *Elle chante.*

AIR.

Le monde est toujours en guerre ; l'un poursuit la ruine de l'autre : les amis détruisent lâchement leurs amis ; les langues jalouses se livrent une guerre cruelle : la calomnie furieuse déchire & tue les réputations ; l'envie est l'ame de ces combats : on rend haine pour haine, on se vole, on s'outrage dans la société civile ; les maris & les femmes se querellent sans cesse pour leur intérêt.

JENNY *à part.* C'est, en vérité, un fort joli Cavalier.

VANDER-BLUFF. Il promet beaucoup, il connoît bien le monde.

MORANO. Je veux, comme les autres grands Seigneurs, encourager le mérite : j'aime les jeunes gens ; si celui-ci répond par ses actions à l'idée que j'ai de lui.... Entendez-vous, jeune homme, votre fortune est faite. Lieutenant, je vous suis.

VANDER-BLUFF. Il ne faut pas négliger la discipline.

MORANO. Quand j'aurai donné mes ordres, ma chere Jenny, je viendrai recevoir les vôtres : après quoi, jeune homme, j'éprouverai votre courage ; je le laisse avec vous, Jenny : faites-

lui de nouvelles questions ; comme il a été fort répandu dans le monde, il peut avoir appris à être traître & perfide.

SCENE SIXIEME.

JENNY, POLLY.

JENNY.

EH ! comment avez-vous été volé par les femmes, Monsieur ?

POLLY. Oui, je l'ai été : mais je crois qu'un homme ne peut pas faire un meilleur usage de son bien : ceux qui l'ont perdu à leur service ont toujours un droit assûré sur leur protection.

JENNY. Avez-vous jamais aimé ?

POLLY. Les femmes ?

JENNY. Oui. Avez-vous jamais eu une inclination ?

POLLY. Je n'ai jamais connu de femmes qui ne fussent intéressées.

JENNY. Mais vous ne devez pas les croire toutes semblables.

POLLY. Pourquoi ne le seroient-elles pas, comme tous les hommes ? les moeurs de la Cour prennent partout.

JENNY. Si vous n'en avez trouvé que de cette espece, celles qui auroient de plus nobles sentimens vous en plairoient peut-être davantage : pourquoi paroissez-vous si timide ? Vous n'osez ouvrir les yeux, comme si vous vouliez étendre votre vengeance sur tout notre sexe.

POLLY. J'ai perdu l'impudence avec ma fortune ; l'indigence nous rend timides.

JENNY. Je suis une femme toute naturelle, comme vous voyez ; eh ! bien, je vous avoue que je vous aime. Je puis vous promettre que si vous êtes mon Amant, je trouverai le moyen de vous avancer . . . . . mais j'irai, comme toutes les femmes, d'un excès à l'autre : si vous ne voulez pas que je vous aime, je vous hairai ; jamais un brave homme ne fut timide en amour. Assûrément vous n'avez pas peur de moi. (*Elle prend la main de Polly.*)

POLLY. Je sens bien que vous voulez vous moquer de moi : je suis retenu par le respect, Madame.

JENNY. A en juger par vos propos & par vos discours, vous me prenez pour votre femme ; si cela est, j'en puis prendre les libertés.

POLLY *à part*. Comment me tirer de ce pas. (*Haut*.) Votre mari ne peut-il point nous surprendre ?

JENNY. C'est l'affaire de sa femme tout au plus : sachez, jeune homme, que si je suis en votre pouvoir, vous êtes au mien.

POLLY. Nous pourrons trouver une autre fois plus de commodités. Je sens que vous plaisantez, Madame.

JENNY. Quand on a perdu la premiere occasion, nous n'en donnons jamais une seconde. Des excuses ! des considérations ! il n'a pas une étincelle d'amour. Je dois être pour lui un objet d'horreur ; va, monstre, je te hais ; tu vas voir si je sais me venger. . . .

Je pourrois peut-être me rendre à tes excuses : mais je vois, dans tes yeux, une indifférence qui me tue.



SCENE

SCENE SEPTIEME.

JENNY, POLLY, MORANO.

JENNY.

VIt-on jamais une pareille impudence ? Avec quel ſuborneur m'avez-vous laiſſée ? Oh ! s'il avoit été Page, il auroit fait fortune ; encore ſi j'avois donné lieu à ſa témérité, je ne m'en offenſerois pas. L'infame !

MORANO Qu'eſt-ce donc qui vous met en fureur ?

JENNY. Oh ! ce n'eſt rien ; il n'a fait ſeulement qu'attenter à l'honneur de votre femme : voilà une effronterie qui commence de bonne heure ; il faut qu'il l'ait puiſée dans le ſein de ſa mere !

MORANO. Ce n'eſt qu'une marque d'amitié : pour faire fortune avec le mari, voilà comme on s'y doit prendre avec la femme ; c'eſt l'uſage à Londres.

JENNY. Je vous fais bien mauvais gré d'être ſi peu jaloux.

MORANO. Vous connoiſſez trop le monde pour être ſurpriſe de pareilles

libertés : c'est une politesse à laquelle nos femmes de qualité s'attendent, & en pareil cas, je ne répondrois pas de moi-même. J'aime assez l'impudence : peut-être n'y avoit-il rien que d'honnête dans ses intentions. Ne puis-je pas être tué dans la bataille ? Il est bon de prendre ses précautions ; c'est le moyen le plus usité de s'assûrer une veuve.

JENNY. Puisque vous êtes si accommodant sur cet article, vous rendrez ma vertu moins farouche ; vous me forcez de vous dire ce que je ne voudrois pas faire : mais sérieusement vous avez trop de tranquillité, trop de confiance, pour pouvoir espérer de me plaire.

MORANO. J'aime qu'on soit téméraire en amour ; mais je ne veux pas que ce soit avec ma femme. Raillerie à part, Monsieur l'Etourdi, si j'apprens que vous tourniez vos voeux de ce côté-là, je saurai réprimer votre ardeur à grands coups de fouet.



SCENE HUITIEME.

Les Compagnons de Morano viennent lui apprendre qu'ils ont fait prisonnier, dans une rencontre, le fils du Roi Indien; ils demandent ses ordres pour en disposer. Le Lieutenant l'avertit que leur Troupe est très-nombreuse; que leurs Soldats & leurs Matelots sont à terre, & qu'il leur est venu des plantations un puissant renfort de Déserteurs braves & déterminés. Morano est d'avis qu'on pende le Prince Indien en présence des deux armées : le Lieutenant prétend, au contraire, qu'on doit d'abord le mettre à la question, pour savoir de lui s'ils n'ont point de thrésors cachés, & pour qu'il leur enseigne où ils sont. Morano approuve cet avis, & après avoir ordonné qu'on l'avertisse, quand il sera temps de se mettre à la tête de ses Troupes, il se dispose à interroger le prisonnier.

MORANO.

ME connoissez-vous Prince?

LE PRINCE. Oui, comme un hom-

me injuste, qui cherche à usurper les possessions d'autrui.

MORANO. Connoissez-vous ma puissance ?

LE PRINCE. Je ne la crains point.

MORANO. Connoissez-vous le danger où vous êtes ?

LE PRINCE. J'y suis tout préparé. *Il chante.*

AIR.

Quand un Héros tombe entre les mains de ses ennemis, son corps peut être chargé de fers : mais son ame est libre, parce qu'il en est toujours le maître ; c'est un rocher inébranlable sur ses fondemens, qui se rit des flots qui l'attaquent ; c'est un rayon qui ne brille jamais tant que lorsqu'il va s'éteindre.

MORANO. Ces grands sentimens ne conviennent qu'à des barbares : vous le voyez, Lieutenant, ils respectent dans leurs actions l'honneur dont nous ne faisons que nous parer.

VANDER-BLUFF. Nous pourrions venir à bout de les policer, & les rendre capables de la société civile & du commerce du monde.

MORANO. Prince opiniâtre, écoutez-moi attentivement : savez-vous que

votre vie ne dépend que de ma volonté ?

LE PRINCE. Je ſais que ma vertu ne dépend que de la mienne.

MORANO. Un animal ſtupide, un vieux Philoſophe ne ſeroit pas plus entêté : pouvez-vous endurer les tourmens ?

LE PRINCE. Oui.

MORANO. J'en vais faire l'épreuve.

LE PRINCE. Je dis la vérité, & je n'affirme que ce que je ſais.

MORANO. En quel état ſont vos Troupes, en quel nombre, en quel ordre ? parlez ſincerement, je vous accorderai la vie.

LE PRINCE. Quoi ! je trahirois mes amis ! je ne ſuis pas aſſez lâche, Européen (*a*).

MORANO. La torture vous fera parler.

LE PRINCE. J'ai du courage ; les ſupplices ne me rendront ni traître, ni parjure. Je vous l'ai déja dit, Européen ; je ne ſuis pas un lâche.

NOTES.

(*a*) Morano s'étant noirci le viſage, au point de paroître Negre, comment le Prince peut-il le prendre pour Européen ?

VANDER-BLUFF. Quoi ! ils ne peuvent ni tromper ni être trompés : il n'y a pas moyen de vivre avec ces gens-là.

JENNY. Que nous avons raiſon de ſentir tout le prix de l'éducation qu'on nous a donnée ! Que les hommes ſeroient ignorans ſans l'éducation !

UN CORSAIRE. Je ſuis ſurpris d'entendre parler une bête.

SECOND CORSAIRE. Ce ſeroit une curioſité à montrer à Londres.

JENNY. On le prendroit pour un fou, tout au plus.

PREMIER CORSAIRE. Que pourriez-vous attendre autre choſe de cette eſpece d'animal, qui n'a jamais vû de Nations policées ? Comment auroit-il pu connoître le monde ?

JENNY. Puiſque ces gens-là ſont faits comme nous, pourquoi ne pourroit-on pas les inſtruire, s'ils étoient en Angleterre ?

SECOND CORSAIRE. Ne voyons-nous pas tous les jours des Gentilshommes & des Dames de campagne, devenir en peu de temps des Seigneurs & des Dames de Cour très-déliés, avec une légere teinture de la politeſſe de Londres ?

JENNY. Sans doute, l'éducation & l'exemple font beaucoup.

POLLY *à part*. Que ces sauvages sont heureux! Eh! qui ne souhaiteroit avoir leur ignorance?

MORANO. Avez-vous fini, avec vos réflexions usées? vous ne faites que nous interrompre.... Apparemment, vous avez chez vous des thrésors, de l'or & de l'argent.

LE PRINCE. Il auroit mieux valu pour nous que ce brillant limon n'eût jamais vû le jour.

MORANO. Il paroît donc que vous avez des thrésors? Je suis charmé de vous entendre avouer quelque chose.

LE PRINCE. Mais, par bonté pour vous, nous devons vous les cacher; car nous avons entendu dire que l'or est un poison si subtil, pour vous autres Européens, qu'il n'y a qu'à y toucher pour perdre la raison. *Il chante.*

AIR.

Vous sacrifiez à l'or votre renommée, votre honneur, votre vie & vos amis: vous combattez, vous flattez, vous mentez, vous jouez, vous volez sans crainte & sans honte; fût-il jamais pareille folie?

MORANO. Fier Sauvage, nous ne

nous croyons point insultés par votre ignorance : si vous voulez sauver votre vie, faites comme ces animaux (*a*) qui abandonnent, en fuyant, l'objet pour lequel on les chasse. Nous ne cesserons point de vous poursuivre : enseignez-moi vos thrésors ; je veux m'en emparer.

JENNY. A en juger par le cas qu'il paroît faire de l'or, on pourroit lui soupçonner quelque étincelle de raison.

Elle répete dans une Chanson bien écrite ce qu'on a dit cent fois, que l'or donne de l'autorité, de l'esprit, de la beauté, &c.

MORANO. Je ne veux plus de ces interruptions ; puisque les femmes parlent toujours, elles devroient, du moins, de temps en temps, parler à propos. Encore un mot, fier, téméraire & opiniâtre Sauvage ; si je vous accorde la vie, nous serez-vous utile ? Vous ne pouvez l'obtenir qu'à ces conditions ; répondez-moi, où je vais

NOTES.

(*a*) Le Castor.

sur

ſur le champ vous faire appliquer à la queſtion.

Le Prince. La vie, ſans honneur, ne mérite que du mépris.

Morano. O fureur ! je ne perdrai pas le temps davantage : qu'il ſubiſſe ſon arrêt ! le ſupplice force au repentir.

Morano, après avoir ordonné qu'on lui faſſe donner la torture, change d'avis : il veut tirer lui-même des réponſes de ſa bouche à force de tourmens ; il commande qu'on le garde exactement juſqu'à nouvel ordre, & comme il ſe défie encore du jeune Polly, il l'envoie en priſon avec le Prince. (Ils ſortent tous deux avec des Gardes.)

SCENE NEUVIEME.

Le Lieutenant preſſe le Capitaine Morano de quitter Jenny ; il eſt trop partagé, comme les Héros galans, entre la gloire & l'amour.



SCENE DIXIEME.

Le Capitaine & le Lieutenant gagnés par Jenny, sont sur le point de prendre le parti de voler leurs compagnons & de se retirer en Angleterre, quand un Matelot vient les avertir que les Troupes des Plantations se sont emparées d'un poste qui coupe aux Pirates toute communication avec leurs Vaisseaux, & que les Pirates n'ont d'autre ressource que la victoire. Morano se détermine à marcher à la mort, ou à la conquête de l'Amérique.

SCENE ONZIEME.

On voit une chambre mal meublée qui sert de prison.

LE PRINCE *enchaîné*, & POLLY.

POLLY.

O Prince infortuné ! je ne puis blâmer votre défiance ; lorsque je vous dis que j'admire vos vertus, &

que je prens part à vos malheurs.

Le Prince. Je ne rougis pas d'être opprimé par un homme sans honneur comme vous autres Européens ; il faut que vous soyez des insensés, pour ajouter foi à ce que vous vous dites les uns aux autres ? De quelle utilité la parole peut-elle être parmi vous ?

Polly. Il y a des tempéramens qui résistent à la contagion.

Le Prince. Il y a toujours un vice secret dans ces tempéramens. Vous rougissez tous de vous-mêmes, puisque vous pouvez mentir ; eh ! comment pouvez-vous soutenir la vûe de vos consciences ?

Polly. Ma sincérité peut soutenir vot[illegible]men.

Le Prince. Vous m'avez ôté toute confiance ; comment pourrois-je vous croire ? vous êtes lâches, puisque vous êtes cruels.

Polly. Plût à Dieu qu'il fût en mon pouvoir de vous donner des preuves de ma compassion !

Le Prince. Vous êtes avares (*a*) ;

NOTES.

(*a*) Le Poëte ne possede pas l'art du Dialogue : ses Acteurs ne paroissent ni s'interro-

c'eſt l'aſſemblage de tous les vices : l'avarice les comprend tous ; que le Ciel préſerve notre contrée de cette peſte !

POLLY. Cependant les plus ſcélérats conviennent que la vertu eſt aimable ; autrement il n'y auroit plus d'hypocrites.

LE PRINCE. Auriez-vous encore des hypocrites chez vous ? tout ce que j'ai remarqué dans vos mœurs eſt une violence ouverte, une injuſtice ſans honte ; quel eſt l'homme qui, après avoir goûté les douceurs de la vertu, voudroit jamais l'abandonner. *Il chante.*

AIR.

Le thréſor de la vertu eſt un plaiſir qui enchante, même dans les diſgraces ; ni les douleurs, ni les peines, ni les chagrins, ni les pertes, ni la

NOTES.

ger, ni ſe répondre ; encore moins ſe dire uniquement ce qu'ils doivent ſe dire. Le Prince n'écoute point avec aſſez d'attention ce que lui dit Polly ; il n'avoit pas le ton de la converſation : mais comment s'entendent-ils ? l'un eſt Indien & l'autre Anglois ; c'eſt une objection qu'on a pû faire dès que le Prince Indien a paru ſur la Scene.

mort ne peuvent l'altérer ; l'homme vertueux, soit qu'il souffre, soit qu'il meure, est toujours content.

POLLY. Mon cœur est pénétré de vos sentimens, & ma langue est dans l'impatience de pouvoir les exprimer.

Ils répetent ensemble les maximes dites ci-dessus.

LE PRINCE. Ayant la vertu je n'ai pas besoin d'une autre consolation ; je suis préparé à tous les malheurs.

POLLY. Si vous trouviez le moyen de vous échapper vous ne le refuseriez pas ; il est de votre devoir de conserver votre vie.

LE PRINCE. Si ces moyens ne sont pas honnêtes, je les dédaigne.

POLLY. La ruse est permise à la guerre ; il est juste de vous servir des armes qu'on emploie contre vous ; vous épargnerez à vos amis une cruelle affliction, & vous serez le libérateur de votre pays.

LE PRINCE. Ces motifs sont puissans : je ne cherche point à quitter la vie ; tant qu'elle durera je ferai mon devoir.

POLLY. Je vais parler à nos Gardes ; ce qui les a conduits au vol & au

meurtre doit les engager à la trahison.... Offrez-leur une récompense proportionnée à votre situation : de quelque part que vienne la séduction, un coeur corrompu n'y peut jamais résister.

Le Prince. Je n'ai aucune finesse ; ceux qui sont corrompus savent comment on peut corrompre les autres : faites ce que vous voudrez, je consentirai à tout, pourvu que vous me promettiez d'agir d'une maniere entierement opposée aux moeurs de l'Europe. Quoiqu'un fripon croye être en droit de manquer de parole à un fripon, une langue amie de la vérité ne connoît point ces distinctions.

Polly *aux Pirates.* Messieurs, j'ai envie d'avoir avec vous un entretien, qui sera à votre avantage.

SCENE DOUZIEME.

POLLY, LE PRINCE, DEUX PIRATES.

Polly engage les Pirates à rendre la liberté au Prince, en les assûrant de sa générosité. Les Pirates répondent qu'ils ne se

fient pas à ses promesses, parce que c'est un grand Seigneur. Polly leur fait voir qu'ils n'ont pas lieu d'attendre de lui une aussi grande récompense, quand même leur parti remporteroit la victoire. Tout bien considéré, les deux Pirates ôtent les fers à l'Indien. Polly les assûre qu'ils peuvent autant compter sur sa parole, que s'il n'étoit pas Prince.

Fin du second Acte.



ACTE III.

SCENE PREMIERE.

On voit un Camp, LE ROI *Indien*, M. DUCAT.

Un Indien vient dire au Roi qu'un parti de la Colonie Angloise est prêt de se joindre aux Indiens ses Sujets : le Roi veut qu'on marque à ce parti un poste, au lieu même où il doit commander en personne, pour être témoin de la bravoure angloise : il demande à voir leur Chef. M. Ducat paroît, & en lui disant qu'il vient d'amener sa Troupe, il l'avertit qu'il se retire. Ce n'est pas qu'il manque de courage, puisqu'il est depuis dix ans Colonel de la Milice : mais il a une femme qu'il aime, & dont il est aimé, qui lui a fait promettre de quitter le service, en cas qu'il y ait une bataille : il est bien moins gouverné par son propre cœur, que par celui de sa femme.

M. Ducat.

NOtre devoir, Sire, n'est pas de faire la guerre, mais de payer des gens pour la faire à notre place.

Le Roi. Quoi! vous voyez vos familles, votre liberté, vos possessions en péril! si ces motifs ne vous touchent point, vous n'avez point d'ame.

M. Ducat. Sire, nous ne pouvons répondre des infirmités humaines.

Le Roi. Que vos principes sont différens des nôtres! nous pensons que la vertu, l'honneur & le courage sont aussi essentiels à l'homme que ses membres & ses sens: nous supposons dans tous les hommes les qualités qui appartiennent à leur être, jusqu'à ce que nous ayons trouvé le contraire, & alors nous ne les regardons que comme des bêtes déguisées en hommes.... Que la coutume dégrade la nature!

M. Ducat finit par dire au Roi, que s'il le dispense de ce qu'il croit devoir à sa femme, il ira à son poste. Je suis toujours étonné, *ajoute-t-il*, que les Rois aillent à la guerre, eux qui ont tant à perdre & rien d'essentiel à gagner. (*Il sort.*)

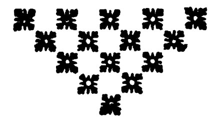
SCENE SECONDE.

LE ROI *& sa suite.*

LE ROI.

MOn fils prisonnier ! il souffre peut-être la torture ? peut-être le met-on cruellement en pieces ? La nature humaine ne peut tenir contre de pareils malheurs ; l'armée souffrira beaucoup de son absence ; j'aurai plus de soins & de travaux, mais la douleur augmente mon courage, & m'appelle à son secours, ou à une juste vengeance.... Que veut cet homme ?

UN INDIEN. Sire, le Prince est retourné au camp ; sa présence ranime les Troupes : il amene avec lui quelques Pirates ; il vient recevoir vos ordres.



SCENE TROISIEME.

LE ROI, LE PRINCE, POLLY, LES DEUX PIRATES, *Suite du Roi.*

LE ROI *voyant son fils.*

NOus sommes donc sûrs de la victoire; que je vous embrasse, mon fils ! Je suis charmé de vous revoir; sans vous mon coeur n'auroit pas été sensible à l'honneur du triomphe.

LE PRINCE. Que ce jeune homme reçoive vos remercimens : je lui dois la vie & la liberté. Je dois son amitié à l'amour de la vertu.

LE ROI. On peut donc trouver des sentimens nobles & généreux en Europe ?

LE PRINCE. Il est vrai que ceux-ci ont le vice de leur Nation; c'est à leur amour pour l'or que je dois le service qu'ils m'ont rendu : je leur ai promis de les récompenser. (*A part.*) Qu'il est fâcheux à ceux qui ont de l'honneur d'avoir des obligations à ceux qui n'en ont point !

PREMIER PIRATE. J'espere que votre Majesté n'oubliera pas nos services.

LE ROI. Je suis obligé de remplir les engagemens de mon fils.

LE PRINCE. Je répons de ce jeune homme; c'est un diamant que j'ai trouvé dans le fumier: la bassesse obscure de ses compatriotes augmente son éclat. *Il chante*.

AIR.

L'amour s'enfuit avec la beauté; c'est une fleur qui brille & se détruit le même jour. L'amitié brave toutes les saisons & regne toute l'année: une longue jouissance de l'amour est suivie de l'ennui: plus l'amitié dure, plus ses charmes augmentent. Puisse cette flamme divine brûler dans votre cœur, comme elle brûle dans le mien.

POLLY. Grand Prince, je justifierai, par ma conduite, la bonne opinion que vous avez de moi: mon amitié est au-dessus de mes expressions.

LE ROI. Qu'on garde ces hommes; allez, on vous tiendra parole. (*Les Pirates s'en vont*.)

SCENE QUATRIEME.

LE ROI, LE PRINCE, POLLY.

LE PRINCE.

SIre, je vous supplie de permettre que ce jeune homme m'accompagne à la guerre ; il sait que notre cause est juste ; c'en est assez pour l'engager à la défendre.

LE ROI. Je le laisse avec vous pour lui marquer son poste.

POLLY. Si nous tombons entre leurs mains, nous serons livrés aux tourmens & à la mort ; autant que ma jeunesse & mes forces me le permettront, vous pouvez compter que je ferai mon devoir.

UN INDIEN. Sire, l'ennemi marche à nous.

LE ROI. La Justice nous protege, allons vaincre. (*Ils sortent ensemble.*)



SCENE CINQUIEME.

On voit dans l'éloignement le champ de bataille.

Des Pirates se plaignent de Morano; ils trouvent mauvais qu'il s'empare du butin & du commandement: ils veulent se révolter. Un d'entr'eux ne leur conseille pas de le faire avant la fin de la bataille; ils jouent aux dez: ceux qui perdent veulent se battre.

Cette Scene est totalement inutile.

SCENE SIXIEME.

Morano, qui les voit se battre, & qui trouve encore des dez sur un Tambour, menace de leur casser la tête, s'ils ne finissent leur jeu & leurs querelles: il les anime, par ses discours & par ses chants, à marcher à la mort ou à la victoire. Il fait sonner la charge: mais voyant que les ennemis les surpassent en

nombre, & que leur retraite est coupée; il parle de capituler.

Ces deux Scenes sont d'une longueur insupportable.

SCENE SEPTIEME.

LE ROI, LE PRINCE, POLLY, *leur Suite.*

L'Armée Indienne est campée devant celle des Pirates.

LE ROI.

NOs cœurs respirent le combat: l'ennemi s'arrête; que la trompette donne le signal du combat.

LE PRINCE *chante,* Nous sommes armés du glaive de la Justice: son éclat jette la terreur dans les yeux du coupable, & dissipe la fausse valeur. Eclair foudroyant, il répand l'épouvante & la mort: chargez, terrassez l'ennemi. Ecoutez la voix de la victoire: voyez le méchant consterné, effrayé des reproches de sa conscience. Vous portez en vos mains armées votre vie & votre liberté; le cou-

tage de la vertu fut toujours vainqueur.

Premier Pirate. Notre Chef demande à vous parler.

Le Roi. Qu'il entre. Es-tu ce cruel Morano, cet homme de proie, cet ennemi de la Justice ?

Morano. Tremble, & soumets-toi. Est-ce toi qui portes le nom de Grand ?

Le Roi. Je ne rougis ni de mes actions, ni de mon nom.

Morano. Roi, tu sais que ton fils étoit mon prisonnier, paye sa rançon, Livre un passage à nos vaisseaux, je t'accorderai la vie & la liberté ; je te permets de régner.

Le Roi. Quoi ! des Voleurs, & des Brigands osent prescrire des loix ?... traiter avec eux est un opprobre (*a*).

Morano chante & menace le Roi de fouiller dans son cœur & dans ses thrésors. Il lui reproche de cacher, comme un avare des mines d'or qui appartiennent à tout l'Univers. L'un & l'autre ordonne, avec fureur, le combat qui commence derriere le Théatre.

NOTES.

(*a*) Cette Scene est surchargée de répétitions & d'injures.

SCENE

SCENE HUITIEME.

M. Ducat souhaiteroit être blessé légerement, pour avoir de quoi produire des preuves de son courage. Il vaut mieux, *dit-il*, parler du combat que de donner lieu d'en parler : il n'est pas défendu de mentir un peu, quand on fait son éloge ; je ne confierai pas plus ma réputation à mon voisin que mon argent : je tirerai de l'un & de l'autre le plus d'avantage que je pourrai, &c.

SCENE NEUVIEME.

LE ROI, LE PRINCE, M. DUCAT, L'INDIEN.

LE ROI.

SI nous eussions pris ou tué Morano, la victoire auroit été complette.... Qu'avez-vous fait des prisonniers ?

LE PRINCE. Ils sont gardés exactement, jusqu'à ce que la Justice du

Roi, en faisant d'eux un exemple, détourne les autres de commettre de pareilles cruautés.

Le Roi. Toutes nos Troupes ne sont pas encore revenues de poursuivre les Pirates; je suis porté à faire une promte justice : j'y trouve une sorte de clémence.

Le Prince. Je ne vois point le jeune homme qui m'a délivré des mains de ces barbares : je ne goûte aucune joie, au milieu de nos triomphes; je crains pour sa vie. Ma reconnoissance est si vivement intéressée à son salut, que je vous prie de me pardonner mon inquiétude : à quoi sert la victoire, si je perds un ami. *Il chante.*

AIR.

Ainsi la plaintive Tourterelle tire de son coeur ému, de tristes accens, & gémit de l'absence de sa fidelle compagne., qui n'a pû lui être enlevée que par la violence ou la mort : elle se plaint de l'Oiseleur ou des piéges; est-ce le plomb qui lui a ôté la vie? Sont-ce les filets qui la retiennent captive? Ainsi mon jeune libérateur s'offre, sans cesse, à mon esprit : ah! si je ne le vois pas, je ne cesserai jamais de le pleurer.

Le Roi. Mort ou vivant, je veux ſavoir où il eſt : je partage la douleur de mon fils. (*Un Indien ſort.*)

M. Ducat. J'aurois mieux fait de ne point quitter le champ de bataille : mes ſoldats pourroient bien emporter le butin qui m'appartient de droit. (*Il s'en va.*)

Un Indien *entre.* Sire, le jeune homme revient : il eſt ici ; il attend vos ordres.

SCENE DIXIEME.

LE ROI, LE PRINCE, POLLY, INDIENS.

Le Prince.

PArdonnez, Sire, à l'ardeur de mon amitié : ſi je vole au-devant de lui, & ſi je ſuſpens pour un moment les hommages qu'il vous doit. *Il embraſſe Polly.*

(*Ils chantent tous deux alternativement.*)

Polly. La victoire eſt à nous.

Le Prince. Mon cœur eſt tranquille.

POLLY. C'eſt ainſi que l'amitié reçoit un cœur qui lui eſt fidele.

LE PRINCE. De quels tranſports mon ame eſt remplie !

POLLY. La conquête eſt entiere.

LE PRINCE. Le triomphe eſt parfait.

POLLY. Votre vie fait le bonheur de la Nation.

LE PRINCE. Votre vie fait tout mon bonheur.

LE ROI. Les obligations que vous a mon fils, me font jouir avec lui de votre amitié : votre ſalut augmente de moitié le plaiſir de la victoire ; ſi Morano nous eſt échappé, la Juſtice réſerve à d'autres mains le ſoin de le punir.

POLLY. Je l'ai pourſuivi lorſqu'il fuyoit avec toute la lâcheté que donne le crime : on en trouve beaucoup comme lui, qui ont le faux courage d'être vicieux. Le vrai courage eſt fondé ſur l'honneur & ſur la vertu ; il eſt à toute épreuve : je l'ai fait priſonnier, & je l'ai laiſſé ſous une forte garde, juſqu'à ce que votre Majeſté ait décidé de ſon ſort.

LE ROI. Ce jeune homme nous eſt envoyé, comme un Génie tutélaire ;

qu'on amene devant nous votre prisonnier !

SCENE ONZIEME.

LE ROI, LE PRINCE, POLLY, MORANO, DES GARDES.

MORANO.

VOilà le jeune traître qui fait pendre le mari pour épouser sa femme : il y a bien des femmes qui en feroient autant à leurs maris pour l'épouser. Si vous pensez que la liberté de votre fils est d'un plus grand prix que la mienne, je crois en bien agir avec vous, si je demande ma liberté pour sa rançon sans autre intérêt. Roi, vous savez que votre fils est mon débiteur.

LE ROI. *Bête de proie*, quelle obligation t'a mon fils ? d'avoir été arraché de la gueule d'un loup ?

MORANO. Il est certain que vous autres grands Seigneurs, vous ne convenez jamais de vos dettes.

LE ROI. N'insulte point à la Justice, impie : tes cruautés, tes rapines, tes meurtres touchent à leur fin.

MORANO. L'ambition aura son tour; si je meurs, c'est en suivant ma vocation : nous devons prendre le bon & le mauvais de notre état.

LE ROI. Vos Loix Européennes laisseroient-elles de pareils crimes impunis ?

MORANO. Si je débarquois à Londres (*a*) avec toutes mes richesses, j'aurois de quoi me justifier de tous les crimes dont on pourroit m'accuser.

LE ROI. Avez-vous une idée du

NOTES.

(*a*) Il est fâcheux pour nous que quelques-uns des traits, que le Poëte lance contre l'Angleterre, puissent être tournés contre la France. M. Rousseau, ce digne Suisse, nous apprend » qu'un Général fort connu contoit » que dans une de ses campagnes les excessives » friponneries d'un Entrepreneur des Vivres, » ayant fait souffrir & murmurer l'armée, il » le tança vertement, & le menaça de le faire » pendre. Cette menace ne me regarde pas, » lui répondit hardiment le fripon, & je suis » bien aise de vous dire qu'on ne pend point » un homme qui dispose de cent mille écus. » Je ne sai comment cela se fit, ajoûtoit naïve» ment ce Maréchal : mais enfin il ne fut point » pendu. « S'il avoit fait pendre ce fripon, cette punition auroit été plus utile, & lui auroit fait plus d'honneur que la prise d'une Ville.

droit naturel, que chacun a ſur ſon bien ?

MORANO. J'en ai du droit que j'ai ſur le mien propre.

LE ROI. Une honnête induſtrie ne pouvoit-elle pas ſuffire à votre ſubſiſtance ?

MORANO. Une honnête induſtrie ! . . J'en ai beaucoup entendu parler parmi le peuple ; mais les grands génies ſont bien au-deſſus de ce préjugé.

LE ROI. N'avez-vous point de reſpect pour la vertu ?

MORANO. Oui, comme pour un beau mot : mais tous ceux qui la pratiquent ſont ſi pauvres, ſi obſcurs, qu'on les voit rarement en bonne compagnie.

LE ROI. Eſt-ce que vous n'eſtimez point la ſageſſe ?

MORANO. Comme un moyen qui conduit aux richeſſes & aux grandeurs, & qui ſert à nous élever ſur la ruine des autres.

LE ROI. L'honneur, ni l'honnêteté ne reçoivent donc aucune diſtinction parmi vous ?

MORANO. On les regarde comme des folies. . . . (*A part.*) Que ces Indiens ſont ignorans ! l'honneur eſt de

quelque usage ; il sert à faire des sermens.

Le Roi. N'avez-vous point de conscience, de honte ?

Morano. D'être pauvre.

Le Roi. Comment la Société peut-elle subsister avec l'avarice ? Vous n'avez d'homme que la figure ; les bêtes rougiroient de votre compagnie, & les hommes devroient vous chasser pour vos inclinations féroces.

Morano. Alexandre le Grand fut plus heureux que nous ; voilà tout ce qui le distingue des Brigands & des Pirates.

Le Roi. Je laisserai donc faire la Justice ; je ne m'opposerai point à ses Decrets : la compassion, pour mon pays, m'oblige de le délivrer de tes cruautés : ta mort va les arrêter.

Morano. Cette Sentence est trop rigoureuse (*a*) ; quoi ! sans observer

NOTES.

(*a*) Cette réponse, pleine d'esprit & de vérité, mérite une réflexion. Plus les hommes injustes imaginent de ruses pour se soustraire aux Loix, plus les Législateurs leur opposent de moyens pour les y soumettre. Ainsi de siecle en siecle les formalités de la Justice aug-

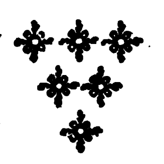
toutes

toutes les formalités d'un interrogatoire, sans m'accorder pour Conseil un Procureur de Newgate, sans me permettre de montrer mon argent aux Juges pour la défense de ma cause, sans me donner le temps d'acheter le parjure d'un ami?... Oh! cette Sentence est trop rigoureuse; mais trop rigoureuse.....

LE ROI. Qu'on le conduise à la mort! que ses complices y assistent, & qu'on les garde exactement jusqu'à nouvel ordre.

NOTES.

mentent autant que les artifices de la chicane. Quelque éclairée que celle-là puisse être, elle ne peut l'être jamais autant que celle-ci. La Justice n'a plus qu'un moyen de triompher de son ennemie; c'est de se rapprocher de la simplicité, autant que la chicane s'en écarte.



SCENE DOUZIEME.

LE ROI, LE PRINCE, POLLY.

LE ROI *à Polly.*

COmment pourrai-je reconnoître les obligations que je vous ai? Vous pouvez ordonner tout ce qui dépend de moi ; en me demandant des graces, vous m'en accordez.

LE PRINCE. Mon amitié est dans l'impatience de vous donner des preuves de sa gratitude ; que je serois heureux (*a*), si vous me donniez l'occasion de m'acquitter de ce devoir !

POLLY. Le plaisir d'avoir servi un Prince vertueux me suffit ; je crains que mes infortunes ne soient sans ressource. (*Elle soupire.*)

NOTES.

(*a*) Les complimens du Roi, du Prince & de Polly ne finissent point : j'en ai retranché une partie considérable, pénétré de cette maxime d'Horace, *qu'il faut toujours se hâter de parvenir au dénouement.* C'est sur-tout à la fin d'une Piece que ce précepte doit être observé, & que les Anglois l'observent rarement.

Le Prince. Ce ſoupir m'afflige ; ſi vous avez des peines, faites-les moi connoître.

Le Roi. Plût à Dieu qu'il fût dans le pouvoir d'un Roi de vous obliger ; que je ſerois heureux !

Le Prince. Si vous me regardez comme votre ami, vous êtes injuſte de me cacher vos malheurs, vous me refuſez les droits de l'amitié ; c'eſt à moi à partager vos peines où à les réparer. Tandis que vous cherchez à me faire ignorer un ſeul de vos maux, je les ſouffre tous à la fois : une pareille opiniâtreté eſt une cruauté dans un ami.

Polly. Que mes réflexions ne troublent point la joie de votre victoire : ſi j'avois pû en être le maître, j'aurois réſervé mes douleurs pour la ſolitude.

Le Prince. Ces ſoupirs, cette retenue ſont les ſymptômes de l'amour ; c'eſt un mal que je ne connois pas encore bien.

Polly. Vous n'avez donc jamais été entierement malheureux. (*Elle chante.*)

Air.

Qui pourroit exprimer les peines

que l'absence cause aux Amans ? Ceux qui les ont éprouvées peuvent seuls se les représenter ; ce sont le doute, le soupçon, la crainte, rarement l'espérance, souvent le désespoir, la jalousie, la fureur, tous les maux & tous les tourmens à la fois.

Le Prince. Mais l'amour, qui s'obstine à se taire, se refuse tout secours & toute ressource.

Polly. On ne peut trop s'ouvrir à une ame généreuse : c'est un soleil d'une bienfaisance universelle ; en nous dérobant à ses regards, nous nous privons nous-mêmes des faveurs de son influence. *Elle chante.*

Air.

Une jeune personne est un lys modeste & timide, qui défend sa fleur brillante & pure des injures de la rosée, que le soir laisse tomber de ses ailes humides : fermé toute la nuit, à couvert des brouillards, il s'ouvre le matin à la chaleur féconde de l'astre du jour.

Qui suis-je pour importuner votre Majesté du récit de mes malheurs ?

Le Roi. Les bienfaits d'un Roi doivent s'étendre aussi loin que ceux du soleil, la fleur la plus vile reçoit ses

influences comme la fleur la plus brillante : mais je dois prendre le plus grand intérêt à tout ce qui vous touche.

Polly. Vous voyez à vos piés la plus malheureuse de toutes les femmes. (*Elle se jette à genoux. Il la releve.*)

Le Prince. Une femme ! que mon coeur est ému !

Le Roi. Vous ? une femme ?

Polly. Oui, Sire, & la plus malheureuse de son sexe : Amante, mariée, abandonnée, désespérée.

Le Roi. Pourquoi êtes-vous venue en ces climats ?

Polly. Pour y trouver mon mari ; pourquoi l'amour de la vertu n'a-t-il pas réglé les mouvemens de mon coeur ? Mais, hélas ! c'est la figure seule qui décide en général de l'affection d'une femme, & mon coeur est épris du plus scélérat de tous les hommes.

Le Roi. Pourquoi vous déguiser ?

Polly. Pour me mettre à couvert des insultes & des violences, auxquelles mon sexe peut être exposé.

Le Prince *à part*. Si elle n'avoit pas été mariée, j'aurois pû être heureux.

POLLY. Le funeste objet de ma tendresse se livre avec fureur à tous les vices ; quoique mon amour pour lui aille jusqu'à la passion, jusqu'au désespoir, je déteste ses principes : si par vos ordres & vos recherches, vous pouviez parvenir à me le rendre, vous combleriez tous mes desirs. . . . mon amour pourra le corriger.

LE PRINCE. Si vous aviez toujours caché votre sexe, votre amitié auroit fait tout mon bonheur : mais à présent, que mon coeur est inquiet, déchiré ! *Il chante.*

AIR.

Quand je fixe mes regards sur ma passion, je perds la trace de mes pensées, je soupire, je desire, j'admire ; que mon ame est inquiete ! un feu ardent, un froid mortel brûle & glace mon sang, & porte le trouble de veine en veine. Je perds la liberté, la vie ; l'espérance ne pourra jamais soulager mes maux.

UN INDIEN. Sire, le reste de vos Troupes qui poursuivoient les fuyards, attend les ordres de votre Majesté.

LE ROI. Qu'ils paroissent devant nous. (*L'Indien sort.*) *Il dit à Polly.* Ne vous abandonnez point au désespoir :

vous pouvez ordonner tout ce qui dépendra de moi.

Le Prince. Et tout ce qui sera en mon pouvoir : mais, hélas ! je n'en ai point, je ne me connois plus.

SCENE TREIZIEME.

LE ROI, LE PRINCE, POLLY, M. DUCAT, JENNY *entourée de Gardes.*

JENNY.

SAuvez la vie de mon mari : Morano est mon mari.

Le Roi. Je vous ai délivrée de la société d'un monstre.

Jenny. Ah ! Sire, il est beaucoup de maris qui sont des monstres furieux pour tout le monde, & qui ont beaucoup de douceur pour leurs femmes. Je répons de son devoir & de sa soumission pour votre Majesté : j'ai tant de pouvoir sur son esprit que j'espere en faire un honnête homme.

Le Roi. Pourquoi ne le faisiez-vous pas plutôt ?

Jenny. Je ressemblois à toutes les

femmes : j'avois trop de bonté pour mon mari, & comme son ambition étoit de mon goût, j'aurois été fâchée de m'y opposer ; j'ai eu, je l'avoue, les foiblesses de la vanité : mais quelle est la femme qui n'est point folle de grandeurs & de richesses ?

Le Roi. Comme les Européens parlent des vices, d'un ton aisé & indifférent ! il semble qu'ils soient leurs qualités essentielles.

Jenny. En vérité, Sire, j'ai pris mon parti d'avoir des moeurs & de lui en inspirer, aussi-tôt que j'aurai fait fortune.

Le Roi. Fortune ! vos sentimens détestables m'offensent : vous méritez d'être retranchée de la société comme votre mari : ce seroit avoir une compassion criminelle que de vous pardonner. Morano a-t-il subi son arrêt ?

Jenny. Sire, j'ose implorer votre Majesté de l'adoucir : renvoyez-moi, avec lui, à l'esclavage dont nous nous sommes échappés : procurez-nous le moyen d'être honnêtes gens ; car nous devons à un autre la vie & la liberté.

M. Ducat. Oui, je reconnois dans la Troupe quelques-uns de mes esclaves, & je compte que mes services

m'autoriſent de réclamer ceux qui m'appartiennent.

JENNY. J'avoue, Sire, que Morano fut un débauché, & qu'il a eu tant de galanteries, que peu de femmes ont échappé à ſes pourſuites. Si la ſituation de Macquet étoit connue, le ſexe entier ſeroit dans les pleurs.

POLLY. Macquet !

JENNY. Il n'eſt pas Negre ; il s'eſt déguiſé pour l'amour de moi, & pour ſe débarraſſer des prétentions & des importunités des autres femmes. Puiſſe l'amour vous parler en ſa faveur !

POLLY. Macquet ! eſt-il poſſible ? épargnez-le, ſauvez-le ; je ne veux point d'autre récompenſe.

LE ROI. Hâtez-vous, qu'on differe ſon exécution ! (*Un Indien ſort.*)

POLLY. Un moment peut me rendre malheureuſe pour jamais : pourquoi ne l'ai-je point reconnu ? C'eſt moi qui ai cauſé tous ſes maux ; cruel amour que tu es aveugle ! mais la réflexion porte la terreur dans mon ame : ſa grace arrivera trop tard, je ne le verrai plus.

LE ROI *en montrant Jenny.* Emmenez cette femme déteſtable ; qu'on la garde ſoigneuſement, juſqu'à ce

que je donne de nouveaux ordres.

Jenny. L'esclavage, Sire, l'esclavage; voilà tout ce que je demande: qu'on fasse de lui ce qu'on voudra, mais épargnez ma vie; épargnez une malheureuse femme. Voilà un évenement surprenant, auquel je ne comprens rien; considerez que, quelque méchant que puisse être un mari, sa femme est obligée de lui obéir.

Le Roi. Emmenez-la, vous dis-je; qu'on suive mes ordres. (*Jenny sort avec des Gardes.*)

SCENE QUATORZIEME.

LE ROI, LE PRINCE, POLLY, M. DUCAT.

Polly.

Quoi! point de nouvelles: on ne revient point?

Le Prince. Si la Justice l'avoit puni, il n'étoit pas digne de vous.

Polly. Personne ne revient; que je tremble!

SCENE QUINZIEME.

LES MÊMES ACTEURS, INDIENS.

Un Indien entre.

POLLY.

IL est mort, il est mort : je le vois dans leurs regards. . . . . Ne parlez point : vous ne feriez qu'augmenter mes douleurs ; je le sai . . . . je le sens : je ne le sens que trop . . . . soutenez-moi . . . . ô Macquet !

M. DUCAT. Ah ! malheureux que je suis : en la considérant de plus près, je la reconnois ; oui, c'est Polly. Cette femme, Sire, est mon esclave ; je la réclame, elle m'appartient. Si votre Majesté prétend la garder, j'espere que vous me payerez sa rançon ; vous ne voulez pas que je perde. C'étoit une honnête fille, je vous l'assure ; elle avoit trop de vertu pour faire fortune, l'argent ne pouvoit la tenter.

LE ROI. Si elle a de la vertu, Européen, pensez-vous que je sois assez

infame pour la corrompre ou pour la contraindre ? Je suis Roi, je dois protéger la vertu.

Le Prince. La Justice vous a délivrée de la société d'un scélérat ; si un cœur vertueux peut vous dédommager, vous me rendrez heureux en acceptant le mien : je supplie mon pere de vouloir bien consentir à mon bonheur.

Le Roi. Puisque votre inclination est fondée sur l'amour de la vertu & de la reconnoissance, je vous rends maître de disposer de votre cœur.

Le Prince. Quoi ! vous ne répondez point.

Polly. Abandonnez-moi à mes douleurs : me permettre de pleurer & de gémir est l'unique consolation que j'attens de vous.

Le Roi. Qu'on envoie les chefs à la mort : pour les autres qu'on les rende à leurs maîtres, & qu'ils rentrent dans la servitude.

Le Prince & Polly *chantent alternativement.*

Le Prince. Pourquoi cette langueur ?

Polly. Il eſt mort : je l'ai perdu pour jamais.

Le Prince. Faites ceſſer vos douleurs : oubliez vos peines.

Polly. Pour jamais. . . . Quel air, quelles graces (*a*), quelle figure !

Le Prince. Que ſon caractere étoit affreux !

Polly. L'amour l'auroit ramené à la vertu.

Le Prince. Quels vices honteux, quelle perfidie !

Polly. Je l'euſſe perſuadé ; l'amour eſt crédule.

Le Prince. Le vice auroit enfin cauſé ſa perte. . . . . (*Ils ceſſent leurs chants.*) Partagez ma flamme ; vous ferez mon bonheur & le vôtre : mes titres, mes thréſors ſont à vous.

Polly. Je ſuis charmée, Prince, de vos vertus & de votre généroſité ; ce n'eſt que par la vertu que nous pouvons aſſûrer notre vrai bonheur ; celui qui la voit régner dans ſon ame doit l'aimer dans les autres. Accordez un

NOTES.

(*a*) L'air, les graces, la figure de Macquet ne devoient point entrer dans les derniers regrets de Polly.

temps convenable à ma douleur : mes malheurs présens troubleroient trop la joie de votre victoire.

Le Prince. Belle Princesse, car j'espére dans peu vous en donner le rang, souffrez que je vous accompagne pour partager vos peines, ou les adoucir par ma société.

Le Roi. Je goûte un vrai plaisir de pouvoir, par cette alliance, récompenser votre mérite : célébrons notre victoire par des fêtes & des danses.

FIN.





RÉFLEXIONS
SUR CETTE PIECE.



LA Philosophie & la Poësie ont inventé, dans tous les temps, mille moyens de corriger les hommes de leurs vices : le plus simple & le plus hardi de tous, fut de leur dire : Ouvrez les yeux, voici votre portrait ; c'est vous que je condamne. Ce moyen ne pouvoit pas réussir ; comment les hommes permettroient-ils qu'on les vît tels qu'ils sont ? ils n'ont pas le courage de se considérer eux-mêmes ; voilà pourquoi l'ancienne Comédie fut proscrite.

On imagina une maniere plus ingénieuse, mais plus foible : la satyre ne s'adressa point directement à ceux qu'elle censuroit : mais elle faisoit monter sur le Théatre leurs semblables ; elle ne les forçoit point de se considérer dans eux-mêmes, mais dans

leurs copies (*a*), dont elle tâchoit de les faire rougir d'être les originaux. Ce moyen a réussi depuis Ménandre & Plaute jusqu'à Moliere ; & quoiqu'on ne se croye pas toujours aussi vicieux que ceux que le Théatre livre au mépris public, on tâche du moins de ne point paroître leur ressembler. Ainsi Moliere vint à bout de chasser de la société les especes particulieres de ridicules qu'il attaqua.

On s'accoutume à la fin à tout : on va aujourd'hui au Théatre pour rire de soi, d'aussi bon coeur qu'on y rit des autres ; & pourvu qu'on se divertisse, on s'embarrasse peu que ce soit à ses dépens : ce n'est pas que l'homme soit changé, qu'il n'y ait plus d'amour-propre : mais notre Comédie est si foible, ses portraits sont si flattés, ses vices sont si ingénieux, ses ridicules si aimables, qu'on est quelquefois assez fier d'avoir mérité quelques traits de pinceau.

L'Auteur de l'Opera des *Gueux* &

NOTES.

(*a*) . . . . . *Mutato nomine, de te Fabula narratur.* . . . . . .

Horat.

de

de *Polly* s'étant apperçu de l'insuffisance de la Comédie ordinaire, & du peu d'impression qu'elle faisoit sur les esprits, considérant d'ailleurs le besoin extrème que les Grands & les Riches avoient d'être punis & corrigés, crut devoir employer le fer & le feu, couper dans le vif, pénétrer jusqu'au fond du cœur, & déchirer les entrailles de sa Nation, pour la guérir d'une maladie désespérée ; il pensa qu'il falloit appliquer à de grands maux de grands remedes.

Esope espéra faire rougir l'homme de lui-même, en lui montrant que les animaux n'ont ni ses défauts, ni ses vices, & que si quelques-uns les ont, ils sont odieux : mais l'homme, qui est le plus incorrigible de tous les animaux, s'est moqué d'Esope & de ses Fables ; il les a regardées comme des bagatelles propres à amuser les enfans ; il a cru que tout ce que les bêtes peuvent faire est sans conséquence, par la raison qu'elles sont des bêtes, & qu'il ne croit pas l'être.

Jean Gay a été plus loin qu'Esope, il a fait comme Lycurgue, qui pour dégoûter les jeunes gens de l'yvro-

gnerie, leur faisoit voir la honte dont un yvrogne est couvert; il a tiré de la partie du genre humain la plus vile, la plus odieuse, la plus infame, le tableau de la partie la plus noble, la plus respectée, la plus brillante; il a rapproché, il a confondu les deux extrémités, en sorte que les Voleurs & les Gueux semblent être de fidelles copies des Ministres & des Seigneurs Anglois, & qu'une Troupe de Brigands paroît être calquée d'après la bonne compagnie: c'est la même avidité dans le jeu, le même goût pour les liqueurs fortes, les mêmes débauches, des principes, des moeurs semblables; une ambition, une avarice, une hypocrisie, une scélératesse égales; avec cette différence que les petits Voleurs sont bannis, châtiés, condamnés aux derniers supplices, & que les grands sont respectés, récompensés, comblés d'honneurs.

Que cette ressemblance soit vraie ou fausse, c'est ce qui nous doit peu inquiéter nous autres François, puisque les Originaux prétendus sont d'une autre Nation & d'un autre temps: mais ce que j'ai craint, c'est que les maximes détestables que débitent Pea-

chum, Macquet, Trapes & les autres, leurs crimes & leurs attentats, étant accrédités par les exemples toujours séduisans des Grands & des Riches, ne perdent de leur horreur, & qu'au lieu de saisir l'intention du Poëte, qui a voulu corriger les Grands de leurs crimes, en les comparant avec ceux des scélérats, on ne s'accoutume peu à peu à ces crimes mêmes, en voyant qu'ils sont commis par des gens que nous respectons; alors toutes les vérités & toutes les vertus seroient anéanties.

Mais nous n'avons rien de pareil à craindre dans la Piece de *Polly*, qui est des plus morales, des plus instructives & des mieux conduites: le crime est puni & la vertu récompensée. Ducat sans goût, sans délicatesse, sans courage, tel que la plûpart des nouveaux parvenus, attire le plus juste mépris. Trapes, qui fait un si honteux trafic, est punie comme le méritent ses semblables. Macquet, sa femme, & ses camarades sont condamnés à la mort. Polly l'aimable, la fidelle & la vertueuse Polly, prête à sacrifier un Throne aux liens sacrés du mariage, obtient une Couronne, qu'elle mérite

d'autant plus qu'elle la refuse. Les hautes vertus, les grandes maximes des Princes Indiens sont un antidote salutaire contre les crimes & les erreurs des méchans ; & pour peu qu'on réfléchisse, & qu'on ait des sentimens, on ne peut s'empêcher après la lecture de cette Piece de préférer la vertu au vice.

Quant au Méchanisme & à la conduite, l'unité de lieu n'est presque point violée ; on ne quitte point les environs de la maison de Ducat où l'action commence. L'unité de temps ne sort pas des vingt-quatre heures. L'intérêt, loin d'être partagé, est concentré dans Polly : on ne la perd jamais de vûe ; on la plaint chez Ducat ; on s'inquiete pour elle lorsqu'elle est en la compagnie des Pirates : on l'admire dans la prison ; elle étonne à la guerre ; elle attendrit par son amour généreux pour son mari : on partage son bonheur & son Throne lorsqu'elle est sur le point d'être couronnée.

La Scene du premier Acte est une peinture riante & délicate du faste ridicule des Financiers Anglois. L'acquisition, que Ducat fait de Polly, est égayée dans la sixieme Scene d'un

assez plaisant jeu de Théatre : la conduite brutale qu'il tient à l'égard de cette sage fille dans la onzieme Scene est un peu hardie : mais elle est dans la nature ; ainsi que la poltronnerie de Ducat dans les Scenes XII. La jalousie de sa femme, Scene XIV. est de main de Maître.

La Scene sixieme du second Acte, où Jenny est amoureuse de Polly, qu'elle croit être un jeune homme, & l'embarras de Polly sont d'un vrai comique. Les réponses courageuses du Prince Indien à Morano dans la huitieme Scene ; l'étonnement où sont les Pirates d'entendre raisonner un Américain, & parler d'honneur & de vertu sont des contrastes nobles & pittoresques ; ces réponses me rappellent la harangue des Scythes à Alexandre : c'est Porus, c'est Zamore ; enfin, pour abréger cet éloge, toutes les Scenes du troisieme Acte, où Polly, le Roi & son Fils parlent & agissent, sont intéressantes.

En un mot, la Piece seroit parfaite si on en avoit retranché la moitié : mais mon dessein n'a pas été dans cet Ouvrage de faire connoître seulement les beautés de la Poësie Angloise,

mais aussi les défauts les plus remarquables. Un Voyageur, qui ne feroit que la description des vertus d'un Peuple, manqueroit son sujet : un Peintre, qui flatteroit un portrait, au point de n'y laisser entrevoir aucune des imperfections de la personne qu'il auroit peinte, ne peindroit rien.

Fin des Réflexions.



CONCLUSION.

J'AI rempli mes engagemens, autant qu'il m'a été possible : j'ai parcouru tous les genres de la Poësie Angloise qui n'étoient point connus; il ne me reste plus qu'à attendre les louanges & les critiques que m'attireront ces huit Volumes; elles honorent également un Auteur, quand la flatterie n'a point de part aux unes, ni la malignité aux autres. Pour le progrès des Lettres, ne pourroit-on point, sans se compromettre, accorder quelque encouragement à l'Auteur d'une grande entreprise; & un Critique seroit-il deshonoré, s'il relevoit simplement les fautes, sans donner dans l'excès des personnalités ?

Je remercie donc sincerement ceux qui m'ont loué, & qui m'ont critiqué de cette maniere. Quand ces deux derniers Volumes auront passé par le creuset des Journaux, & qu'ils en seront sortis épurés, comme les métaux sortent de la fournaise, peut-être ferai-je à mon tour quelques Observations

sur les Jugemens qu'ils auront portés, peut-être n'en ferai-je point; car je ne veux plus contracter d'engagemens avec le Public, je sais ce qu'il en coûte.

Quand on n'écrit que pour s'occuper dans une solitude, on est assez indifférent à la gloire que donne la qualité d'Auteur: d'ailleurs avance-t-on dans le chemin de la vie, on perd insensiblement, avec le feu de la jeunesse, cet enthousiasme qu'elle inspire beaucoup plus pour la Poësie & les Belles-Lettres, que pour les Arts, les Sciences, & des occupations plus utiles. J'ai offert au Public les fleurs de mon printemps, je vais me préparer à lui consacrer des fruits plus convenables à mon âge & à ma profession.

Je me contenterai de répondre ici à deux critiques, qu'on a faites depuis peu sur mon Ouvrage: ce sont en effet les plus considérables qui me soient parvenues; l'une a pour objet un mot & l'autre un fait.

Quant à la premiere, elle est très-juste; & j'avoue de bonne foi que, pressé par mon Libraire de lui envoyer une feuille ou deux pour completter le premier Tome, je traduisis à la hâte
une

une Epitre du Docteur Swift au Comte d'Oxford, & que je pris un mot pour un autre. Cette méprise m'a jetté dans un contre-sens ridicule, qui répand un galimathias inexplicable sur quatre vers consécutifs. Ainsi à la page 230. du premier Volume, effacez cinq ou six lignes à commencer par la dix-septieme, & substituez-y celles-ci. *Il souhaite avec impatience d'y être Chanoine, pour se promener à cheval autour du parc, pendant l'Eté, & n'y jamais résider pendant l'Hyver. Chanoine! répond Mylord, cette place est trop médiocre: non, Docteur, vous serez Doyen; deux douzaines de Chanoines entoureront vos stalles, & vous serez leur Roi*, ou bien *vous regnerez sur eux comme un Tyran.* L'Anonyme a critiqué avec d'autant plus de raison cette inadvertance, qu'un homme qui n'auroit eu que huit jours d'étude de la langue Angloise, n'y seroit point tombé. J'ai eu d'autant plus de tort de m'être trompé, que j'ai traduit des Poëmes infiniment plus difficiles; par exemple, le Poëme de Pomone, les Epitres Morales de Pope, & sa très-obscure Epitre au Docteur Arbuthnot, *Tome III.* &c.

Si l'Anonyme a raison sur un mot,

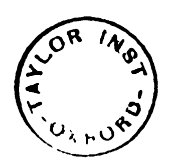
je l'ai, à mon tour, sur un fait ; il me blâme d'avoir dit dans une Note, *page* 131. *du premier Volume*, que quelques Bataillons des Troupes Françoises s'étant retirées dans le Château d'Hochstet après la bataille, & s'y étant défendus jusqu'à la nuit avec le plus grand courage, se rendirent prisonniers de guerre. Il prétend que ce fait est faux, parce que vingt-sept autres Bataillons François ne se sont point du tout défendus, & se sont rendus sans coup férir : mais les Bataillons, qui se retirerent dans le Château, n'ont rien de commun avec les vingt-sept Bataillons dont parle l'Anonyme. Le fait, que j'ai avancé, est fondé sur une Lettre que le Baron de Hompesch écrivit le 14. Août 1704. aux Etats Généraux. *Après cette défaite entiere de l'Electeur & des François, vingt Bataillons des Troupes Françoises s'étant retirés à Hochstet, où il y a un Château entouré de murailles, & qui ne pouvoit être forcé sans canon, ils y furent attaqués par l'Infanterie Angloise & Hollandoise, & après s'être défendus jusqu'à la nuit, ils furent obligés de se rendre prisonniers de guerre.* Cette Lettre est dans un Livre intitulé : *La guerre d'Espa-*

gne, *de Baviere & de Flandre*, ou *Mémoires du Marquis d'****. L'Auteur s'étoit trouvé à toutes ces guerres.

Si je me suis trompé sur un mot, le Critique Anonyme s'est trompé sur un fait, ainsi quitte.

Fin du huitieme & dernier Volume.





AVIS.

SI l'on daigne lire mes Traductions avec attention, & les comparer aux Textes originaux, on verra que mon but a toujours été de les écrire avec toute l'élégance & la précision possibles, & de leur donner en François le ton facile & naturel que les Poëmes traduits ont en Anglois. Je ne me flatte pas d'y avoir toujours réussi. Le sort de tant de Traductions, qui n'ont d'autre mérite qu'une exactitude grammaticale & une fidélité scrupuleuse, sans ame, sans style, m'a effrayé. Pour vouloir éviter un défaut, on tombe souvent dans un autre. Emporté par le feu que mes Auteurs Originaux m'inspiroient, je ne pensois pas que je m'écartois du sens, & quelquefois, au-lieu de Traductions, je me permettois ces Imitations trop libres : c'étoit le défaut des premiers Ouvrages, & sur-tout de quelques Pieces du second Volume, par lesquelles j'ai commencé, si j'ose parler ainsi, mon apprentissage. L'art de la Traduction en a un comme les autres Arts. M. l'Abbé des Fontaines avoue que ce n'a été qu'en s'exerçant sur les Bucoliques & les Georgiques, dont les Traductions ont été tant critiquées, qu'il s'est rendu digne de traduire l'Enéide. Mais je me suis aguerri depuis avec les Muses Angloises, & par le moyen de ces Errata, Corrections & Additions, je crois qu'on peut compter sur ma fidélité à rendre le Texte,



ADDITIONS ET CORRECTIONS,

Pour les huit Volumes de l'Idée de la Poësie Angloise.

TOME PREMIER.

PAge 89. *ligne* 10. *effacez* Laerce, *lisez* Laerte.

Page 131. Notes *a*. Voyez quant à ces faits ce que j'ai dit dans la Conclusion de mon Ouvrage ci-devant, *page* 410.

Page 146. *ligne* 7. *effacez* Laerce, *lisez* Laerte.

Page 202. à la lettre *a*. *lisez autrement cet endroit*. » Les Ballades & les » images de Jean de France, de la » belle Rosamonde, de Robert Hood, » des petits Enfans trouvés dans le

» bois, colées sur les murailles, parurent plus magnifiques, plus belles » dans leurs peintures, plus grandes » dans leurs formes, plus lisibles dans » leurs caracteres, rangées avec plus » d'ordre au haut du Temple : *elles* » représentoient le blason des enfans » d'Israël & les emblêmes de chaque » Tribu. «

Page 205. *effacez* ses manches s'élargir, &c. *lisez* » ses bras s'entourer » de manches en forme d'andouilles : » mais comme son habit & sa veste » étoient usés, sa veste & sa soutane » montroient aussi les cordes, & étoient » aussi mal propres. «

Ibid. *effacez* quelquefois, &c. *lisez* » en souhaitant aux femmes des en» fans, il pensoit à celles dont la » Truie venoit de mettre bas : il étoit » fort zelé pour le *droit divin*. Il en » vouloit, &c. «

Page 212. *ligne* 2. *après ce mot* Angleterre, *ajoutez ce qui suit :* Un chrysostome pour y mettre ses rabats.

Ibid. *ligne* 15. *au-lieu de* quand, &c. *on peut lire :* » Le Curé, qui possede » toutes ces choses, peut très-bien » passer la vie ; boire avec le Gentil» lâtre ; *rire* avec sa femme ; prêcher

» & s'enyvrer le Dimanche ; jeûner, » s'il veut, le Vendredi ; boire à la » santé de l'Eglise & de la Reine ; » commenter les nouvelles du jour, » à l'Œuvre, avec les Marguilliers ; » prier Dieu de tout son cœur pour » avoir plus d'offrandes, & secouer la » tête quand on lui parlera du Doc- » teur Swift. «

Page 217. *ligne* 11. *après ce mot*, yvrogne, *ajoutez ce qui suit :* » La » poussiere n'a pas encore évité le » combat, ses forces sont inégales : » mais aidée par le vent, elle se bat » *à outrance* ; emportée avec son enne- » mie par un tourbillon impétueux. «

Page 218. *ligne* 29. toit, *lisez* l'im- périale.

Page 226. *ligne* 12. *lisez*, qui mar- chandoit de vieux livres sur le devant d'une boutique de Libraire.

Page 230. *ligne* 17. Voyez sur cet article ce que j'ai dit ci-devant, *fol.* 409. Swift n'a pas été Doyen de Windsor, mais de Dublin.

Page 232. *ligne* 7. *lisez :* » Vous » n'êtes pas, sans doute, assez attaché à » un vil intérêt pour vous négliger. «

Page 233. *effacez* le service du Roi, *lisez* le service de la Reine.

TOME SECOND.

PAge 8. ligne 8. lisez, plus hardis que nos Poëtes.

Page 17. *ligne* 16 *effacez depuis* vous êtes, &c. *lisez :* Emporté trop loin au moment où j'écris, je suis contraint de modérer votre essor & de vous donner un frein.

Page 18. *ligne* 10. Notes. Littéralement : *L'imagination n'est que la barbe de la plume.*

Page 19. *ligne* 10. *lisez :* Pourrions-nous être contens de nous-mêmes par, &c.

Ibid. *ligne* 11. *effacez depuis* rien n'est au-dessous, *lisez :* » A moins que » d'avoir l'orgueil d'un Comédien : « son talent, du moins, est au-dessus » de celui d'un Auteur plagiaire. «

Après avoir relu le morceau sur l'Elégie qui fait partie de l'Essai sur la Poësie du Duc de Buckingham, qui est très-difficile, & où j'ai trouvé plusieurs expressions à réformer : pour éviter de multiplier à l'infini les *Errata* & les Corrections, j'ai cru devoir le rétablir ici en entier. *Ce sera un supplément à la page* 24. *&c.*

La voix de l'Elégie est également douce & sublime ; elle choisit un sujet grave ; elle célebre la beauté, l'esprit & la valeur : mais elle fait trop souvent gémir l'amour désespéré. Eh quoi ! une femme peut-elle être touchée par l'esprit ? Ce seroit un Phénix qui mériteroit d'être aimé. Mais ce sexe capricieux n'est que trop souvent épris du persiflage bruyant & ridicule de ces *Beaux* qui tourmentent les gens raisonnables. Les femmes judicieuses n'en sont que plus dignes de nos éloges. Le grand nombre de celles qui ne pensent point, fait la glôire du petit nombre de celles qui pensent : mais ce sexe aimable fait sur moi ce qu'il ne fait que trop sur les hommes. Il égare mes pensées, & m'écarte de mon sujet.

Les plus grandes fautes dans lesquelles tombent ceux qui écrivent des Elégies ne sont pas des défauts de pensées & d'expressions. Cette Muse se soutient par l'harmonie des vers. Toutes les Stances doivent être dictées par l'imagination : mais il faut qu'il y ait encore une exacte liaison entre les pensées, & que le plan soit distribué avec tant d'ordre, que les

pensées, à mesure que la Piece avance vers sa fin, s'élevent de plus en plus, comme nos montagnes fertiles qui portent insensiblement leur sommet dans les cieux. Nous avons beaucoup d'Elégies frivoles qui ont eu quelque succès; mais il n'a pas duré longtemps. Ce sont des Epigrammes, des Madrigaux, tout ce que vous voudrez; ce ne sont ni des Elégies, ni des Poëmes judicieux, ni le Panégyrique de Cromwel, ni la description de la montagne de Cooper-Hill.

Page 29. *ligne* 20. *effacez* renoncez, *lisez* dépouillez-vous de vos préjugés.

Page 30. *ligne* 3. *ajoutez* : » Ainsi, » lorsque vous paroissez dédaigner un » jeune rival, votre malice, cachée » sous l'apparence du mépris, peut » avoir l'air de la vérité. Dryden, » Poëte de la Cour, mérite nos élo- » ges. Il est couronné d'un laurier im- » mortel pour la Satyre de Mac- » fleckno; & quoiqu'il ait été puni » & loué pour des vers qu'on lui attri- » buoit, nous ne devons pas refuser » de grands applaudissemens à ses pro- » pres ouvrages. Il est vrai qu'une » fois monté par un pesant Ministre » d'Etat, son pégaze porta un far-

» deau dont il étoit extrèmement ac-
» cablé (*a*). «

Page 32. *ligne* 8. *lisez :* Pourquoi la vérité offenseroit-elle ?

Page 34. *ajoutez :* » Comme elle
» s'offre dans la Tragédie de Philaster
» où Bellario justifie Aréthuse & dé-
» couvre tout (*b*). «

Page 37. Notes. Il faut rentrer en soi-même pour étudier dans son cœur les ressorts secrets de la nature.

Page 38. *ligne* 12. *lisez* les, avant & après les.

Page 43. *ligne* 8. *ajoutez :* Tel est le caractere de Falstaff (*c*).

Page 44. *ligne premiere.* Si toutes les parties ne forment pas un tout régulir (*d*), &c.

NOTES.

(*a*) Dryden fut puni pour des vers satyriques que Villiers, Duc de Buckingham, avoit fait imprimer sous son nom. Macfleckno est une satyre qu'il fit contre Shadwell, dont nous parlerons au Tome III. Il s'agit d'une Fable satyrique intitulée : *La Biche & la Panthere*, où des Seigneurs de ce temps-là furent fort maltraités.

(*b*) Cette Tragédie est de Beaumont & de Fletcher.

(*c*) Henri IV. *Tragédie de Shakespear.*

(*d*) Littéralement : *L'humour est tout.*

Page 44. *ligne* 2. alineâ.

Ibid. *ligne* 3. *lisez* : Un Héros entre sur la scene effrayé du bruit des tambours : il devient subitement amoureux d'une belle qu'il a vue pour la premiere fois ; il lui découvre sa passion, qu'il exprime en métaphores. Mais il arrivera, &c. *effacez* autre monologue.

Page 47. *ligne premiere*, *effacez* amuseront, &c. *lisez* » soutiendront en» core le mauvais goût : mais le temps » pourra détruire celui qui regne au» jourd'hui & soustraire le jugement » à l'ignorance. «

Page 49. *effacez* que votre style, &c. *lisez* » donnez à votre style une juste » proportion ; qu'il coule avec dou» ceur, qu'il s'éleve avec majesté : » mais prenez garde qu'en voulant » l'ennoblir, vous ne fatiguiez l'oreil» le de mots hors d'usage. Soyez su» blime & léger, où vous devez l'ê» tre ; joignez l'art des préceptes au » feu de la Poësie : tempérez, en fa» veur de l'élégance, la force des épi» thetes, l'élégance répand l'aménité » sur le discours. « Souvenez-vous, &c.

Page 61. *ligne* 5. *lisez* aussi est-il un mauvais original.

Page 63. *ligne* 11. il perd le suffrage du Public, *ajoutez* pour vouloir être estimé des fous & des femmes.

Page 64. *ligne* 11. *lisez* je choisirois Buckurst pour la satyre aiguë & pénétrante.

Page 70. *ligne premiere*, *effacez* faites, &c. *lisez* chargez un ami subtil de recevoir pour vous la Sentence des Antichambres : pour moi, je n'ai aucunes prétentions à ce petit Tribunal; je dirois, &c.

Page 72. *ligne* 2. La censure des mauvais critiques est ma gloire : *effacez la Note.*

Page 77. *ligne* 7. *lisez* quelle partie du cerveau, *effacez* quelle ame.

Page 91. *ligne* 3. *effacez* les chansons charmantes, *lisez* aussi long-temps que les vers tendres, & les femmes aimables inspireront d'agréables idées & répandront les desirs. . . , Les chants de Waller exciteront nos passions, & la beauté de Sacharisse allumera notre amour.

Page 92. *ligne derniere*, *lisez* vous, qui changez les préceptes mêmes en une noble Poësie, &c.

Page 96. *ligne* 16. *lisez*, ni le Xante . . . . ne seront plus désormais les

plns beaux ni les plus grands ſujets de la Poëſie.

Page 141. *ligne* 7. *effacez* ſa, *liſez* ta.

Page 150. *ligne* 11. le Ciel n'a fait que le prêter aux Mortels pour parer ce monde des charmes de la Poëſie, & pour y verſer comme un Dieu les dons aimables dont il étoit orné.

Page 154. *ligne* 17. *effacez* les femmes, *liſez* les Sénateurs.

Page 165. *ligne* 2. alineâ.

Ibid. *ligne* 3. » O Mortels! quelle » eſt votre gloire, quelle eſt votre » félicité, d'avoir reçu du Ciel une » ame éternelle, une ame que le ſu- » blime Créateur a pris ſoin de for- » mer, qu'il a créée à ſon image, qu'il » a ornée d'une brillante raiſon, & » dont il a élevé la nature au-deſſus » de celle des animaux. Attirés par » votre influence, ô Raiſon! nous » prenons notre eſſor au-delà de nos » ſens matériels, nous approfondiſſons » les myſteres, nous nous élevons ſur » vos ailes au-delà des limites enflam- » mées de l'Univers. Nous découvrons » à la fois le ciel & l'enfer, & tout » ce qui agit dans leur ſein, & nous » montrons au monde entier les vrais

» fondemens de sa crainte & de son
» espérance. «

Page 166. *ligne* 3. » Est-ce ce don
» surnaturel qui nous fera croire qu'un
» petit *denier* est l'image de l'infini,
» & comparer sa courte durée, son
» existence malheureuse & inquiete,
» à l'Être toujours existant, toujours
» heureux ? &c. « *Arrêtons-nous là.*

Page 188. *ligne* 6. *lisez* Joueuses.

Page 195. *ligne* 7. Mais lorsque je tourne la tête, une troupe maudite avale mon vin, & me condamne à me purger sans avoir bû, &c. *effacez*, quand.

Page 250. *ligne premiere :* » Le seul
» remede que le Ciel voulut accorder
» à nos maux, fut de réunir en vous
» une grande puissance & une grande
» piété. «

Page 251. *effacez* ceux qui prétendoient à la gloire, *lisez* ceux qui prétendoient au Throne.

Page 253, *ligne* 3. SECONDE STROPHE. Quelle espérance auroit eu le nôtre, tandis que son pouvoir ne faisoit encore que de naître, de conduire nos armées victorieuses, si vous ne vous fussiez pas vous-même mis à leur tête ? Vous leur avez appris à

vaincre & à obéir ; vous inspirez également à nos Soldats l'amour du devoir & le desir de la gloire : vous arrêtez & vous excitez le feu de leur courage dans le temps précis que la sagesse & la valeur l'exigent.

TOME TROISIEME.

PAge xix. *ligne* 14. *effacez* monotomie, *lisez* monotonie.

Page 108. *ligne* 18. *lisez* saisi & lié pour juger (*a*).

Page 155. *ligne* 8. d'un caractere doux & tendre, *lisez* d'un homme vertueux.

Page 164. *à la fin du Texte*. Il leur pardonne même ce dernier crime (*b*).

Page 177. *ligne* 15. C'est Arbuthnot qui parle en cet endroit, *lisez* qu'il m'accorde cette grace, ou qu'il me la refuse. *Voilà à quoi se réduisent les fautes que j'ai faites sur l'Epitre extrèmement*

NOTES.

(*a*) C'est une allusion à une Scene du Plain-dealer, où un Poëte met un bâillon dans la bouche d'une femme, & l'attache & la lie pour la forcer d'entendre ses belles Stances.

(*b*) De l'avoir calomnié auprès du Roi.

longue

longue & difficile de Pope au Docteur Arbuthnot.

Page 225. *premier* alineâ, *ajoutez :* » Cet esprit fort, ce beau parleur, » cet homme si enjoué tombe tout-à-» coup dans un morne silence : un » Ange, un Dieu l'ont-ils converti ? » ou bien, a-t-il rencontré par hasard » un Ministre qui l'a regardé d'un air » froid ? «

Page 224. Je n'ai point traduit ces vers : *A woman, child or dotard rule, &c.* ni celui qui suit : c'est une satyre contre les Têtes couronnées.

Page 232. *ajoutez :* le frugal Crone, entouré de Prêtres qui prient, voudroit encore épargner le bout du cierge qui brûle, & à l'agonie même, il reprend son haleine ; il fait un effort pour souffler, en soufflant il expire.

Page 259. *ligne* 8. *lisez :* elle boit à nos desirs & à nos besoins. Ce n'est point à Dieu, mais à son étoile qu'elle demande le bonheur, &c.

Page 260. *ligne* 11. *effacez* ni.

Ibid. *ligne* 17. l'une est toujours.

Page 288. *ligne* 4. *effacez* dans le sein de la terre.

Page 291. *ligne* 11. *ajoutez :* » Nous » verrions le Chevalier Morgan mon-

» té à cheval ſur ſon fromage, & » Wordley crier du charbon dans les » rues ; à ſa vieille perruque & à ſon » air étonné, la pitié le prendroit pour » un pauvre Marchand imbécille (*a*).

Page 305. *effacez la Note depuis* mais.

Page 324. *ligne* 2. Notes. La Comteſſe de Shrewſbury étoit plus que coquette ; ſon mari fut tué par ce Duc de Buckingham en un duel. Pendant qu'ils ſe battoient, elle tenoit le cheval du Duc déguiſé en Page.

Page 326. *aux Notes.* » Le beſoin qui » a la bourſe vuide peut être ſoulagé : » mais le beſoin qui l'a pleine ne peut » l'être jamais. «

Page 357. *ligne premiere*, il vous les fait voir par le dos.

Ibid. *ligne* 5. conſidérez ceux-ci, ils ſont en vêlin.

Page 359. *ligne* 2. vomiſſent au

NOTES.

(*a*) De riches Négocians s'étoient emparés alors de la vente du charbon de terre, & l'avoient porté à un prix ſi exorbitant, que les pauvres n'y pouvoient atteindre. Ces tyrans du commerce, dont quelques-uns avoient ſix ou ſept mille livres ſterlings de revenu, ne rougiſſoient pas de vendre du charbon & du fromage par les rues.

point de vous inonder le visage.

Page 360. *ligne* 23. *lisez* Boyle, *&* *non* Boyel.

Les pieces que contient ce troisieme Tome sont ce qu'il y a de plus obscur dans la Littérature Angloise. Je ne crois pas qu'il m'y soit échappé un seul contresens considérable. Les endroits les plus difficiles sont ceux qu'on traduit le mieux, parce qu'on s'y applique davantage; de même que c'est l'endroit le plus inaccessible d'une Place qui est souvent le plutôt pris, parce que les obstables irritent la valeur des Assiégeans.

TOME QUATRIEME.

P*Age* 12. *ligne* 13. *effacez* l'adresse, *lisez* la Grece.

Page 33. *ligne* 4. *lisez* notre grande Reine.

Page 34. *ligne* 6. sur la toile (*a*).

Ibid. *ligne* 16. *ajoutez* après ce prodige de son art le Sculpteur.

Page 51. *ligne* 4. qui offre la douceur d'un Ange ou les yeux de Bridgewater.

NOTES.

(*a*) Littéralement: *Etendue sur un métier de marbre.*

Page 55. Notes, *vers* 6. *effacez* l'aimable prunelle, *lisez* l'aimable jeunesse. *Je désavoue toutes ces lettres italiques qui ne signifient rien pour la plûpart : ainsi que celles qui deshonorent les vers de M. de Voltaire que j'ai cités page* 160. *du troisieme Volume. La faute tombe sur un Copiste qui soûlignoit, sans m'en avertir, indifféremment tout ce qui lui paroissoit singulier en bien ou en mal : si je n'ai pas tout corrigé, c'est par inadvertance.*

Page 56. *effacez* l'arche, *lisez* un orgueilleux-arc de triomphe est réduit.

Ibid. *ligne derniere*, *au-lieu de* l'œil subtil, *lisez* de sa vue subtile (*a*).

Page 66. *ligne* 22. *lisez* elles plairoient aux peres du génie poëtique.

Page 77. *effacez* il lit, *lisez* écrivit un mauvais livre, il dormit en paix.

Page 93. Notes *a*. *lisez* : Ce n'est pas le Provincial qui parle ; c'est le Poëte qui décrit des aventures très-galantes sans aucun respect pour la pudeur.

Page 99. *ligne* 6. *lisez* Corelly.

Page 114. *ligne* 9. *ajoutez* les tambours, les trompettes, les canons étouffoient sa voix.

NOTES.

(*a*) Le Poëte veut parler du Microscope.

Page 124. lettre *a*. de l'Eſpagne, *ajoutez* qui périrent ſur nos côtes.

Page 126. *ligne* 6. aux dangers, *& non* au danger.

Page 147. Notes, *liſez* appliqué, *& non* expliqué.

Page 188. *derniere ligne*, vallées, *& non* villes.

Page 191. *liſez* en ſortons-nous.

Page 196. *ligne derniere*, *ajoutez :* » Ainſi les Cyclopes, qui fondent en » ſueur en frappant le fer ſur leurs en- » clumes, nous paroiſſent horribles; » & cependant ils forgent ce corps » d'acier qui forme la taille d'Aurélie, » & qui l'arment d'attraits qui nous » percent le cœur. « *Effacez la Note.*

Page 212. alineâ, *effacez* on me ré- pondra, *liſez* vous me répondrez, &c. *ajoutez au-lieu de trois points :* » Pope » ne lui refuſera pas de l'eſprit, quoi- » que Philips ſon ennemi en ait fait » l'éloge. « *Et au-lieu des trois points ſuivans ajoutez encore :* » Walpole fait » diſcerner, avec délicateſſe, l'eſprit » juſte & ſolide de ce qui n'en a que » l'apparence. Son autorité eſt ſi gran- » de qu'il peut, à ſon gré, détruire » un parti & en élever un autre. « *Et après l'*alineâ, *page* 213. *ajoutez :* » Mais

» vous qui devez être un complaisant
» de profession jusqu'à ce que votre
» fortune soit faite. « *Avant la comparaison* ainsi, *ajoutez :* » Puisque cette
» réflexion coule de votre plume, inséerez-la dans un écrit public, & ornez-
» la de cette comparaison pour le
» justifier. « *Ce qui jette quelque obscurité dans cette Epitre, c'est qu'elle fait allusion à des évenemens qui n'intéressoient que l'Angleterre : il y a d'ailleurs un Dialogue qui n'est point marqué assez nettement dans le Texte.*

Page 214. *avant l'autre comparaison, ajoutez :* » Faites usage de cette allu-
» sion, elle vous démasquera la plûpart
» de nos Ministres. C'est Apollon, c'est
» lui-même, qui de son trépied sacré
» me l'a dictée en ces termes : Mais
» pour ne pas offenser son Excellence,
» sachez que je ne le confonds pas
» avec ses Confreres. «

Page 216. *ligne* 16. *effacez* des tentes ennuyeuses, *lisez* de tantes ennuyeuses.

Page 227. *ligne* 11. *lisez* un baiser bruyant.

La crainte extrême que j'ai eu d'ennuyer par des longueurs & des détails insipides m'a fait supprimer de temps

en temps quelques vers froids & obſcurs, avec d'autant plus de raiſon que je n'ai prétendu donner qu'une *Idée de la Poëſie Angloiſe*, & qu'il m'auroit fallu entaſſer des *in-folios*, ſi j'avois voulu traduire toutes les pieces en entier. Voilà pourquoi j'ai retranché une page dans la Requête burleſque de Françoiſe Harris, ouvrage du Docteur Swift, qui réellement eſt trop longue. Je vais reſtituer cette page. Le Docteur va peut-être ennuyer à mes dépens : n'importe ; courons-en les riſques.

Page 234. *à l'*alineâ. » J'allai trou-
» ver celle que je ſoupçonnois, elle
» me parut fort affligée. Car vous de-
» vez ſavoir, Meſſeigneurs, qu'il n'y
» a rien dans le monde que je haïſſe
» tant qu'un voleur. Quoi qu'il en
» ſoit, je pris le parti de tourner adroi-
» tement la converſation ſur ce ſujet.
» Mademoiſelle Duke, lui dis-je, il eſt
» arrivé un grand malheur : ce n'eſt
» pas que je faſſe grand cas de l'ar-
» gent ; je m'en ſoucie comme d'une
» guigne : mais il y va de l'honneur
» de la maiſon, & c'eſt ce qui me fait
» de la peine. Après tout, ſept livres
» quatre chelins & ſix ſols font une aſſez

» grande breche à mes gages. D'ail-
» leurs, comme dit l'autre, ſervice
» n'eſt pas héritage. Ainſi, Mademoi-
» ſelle Duke, vous le ſavez, & tout le
» monde auſſi, que quoiqu'il ſoit diffi-
» cile de connoître le voleur, cepen-
» dant mon argent ne s'eſt pas perdu
» tout ſeul. Le diable m'emporte,
» dit-elle en ſe ſignant, ſi je l'ai vû;
» & puis de jurer, mais de jurer com-
» me un corps de garde. Je ne lui di-
» ſois pourtant rien; je n'avois garde,
» comme vous voyez, & je m'en re-
» tournai toute auſſi avancée que j'é-
» tois. «

Page 288. *ligne* 7. *effacez* vous.

Page 289. *ligne* 11. plus forte que toutes vos voix.

Page 292. *ligne* 3. éveillez-vous, *& non* réveillez-vous; chants, *& non* champs.

Page 293. *ligne* 4. couronnez, *& non* commencez.

Page 317. *derniere ligne*, *liſez* pour ne s'en ſéparer jamais.

Page 332. Notes *a*. une pleine octave, *ajoutez* renfermée toute entiere dans l'homme.

Page 334. *ligne* 14. *après* Anges, *ajoutez* ils vont inſpirer l'amour divin.

Page

Page 334. *ligne* 17. *au-lieu* de sa voix, *lisez* de sa lyre.

Ibid. *ligne* 18. *au-lieu de* les plus hautes merveilles, *lisez* de plus hautes merveilles.

TOME CINQUIEME.

PAge 11. premiere Strophe, *lisez* elle alluma, *& non* elle allume.

A la seconde Strophe, *ligne* 16. que Milton, *ajoutez* que Spenser, *& en Note* Adysson.

Page 12. *ligne* 2. *lisez* levez votre tête, *au-lieu de* élevez.

Page 16. *ligne premiere*, pourriez, *lisez* pourrez.

Page 17. se dérober, *ajoutez* à son secours & à sa valeur.

Page 26. *à la* troisieme Strophe *à la fin*, *ajoutez* : Ainsi elle touche pour vous sa lyre d'yvoire, son ame s'éleve avec ses chants jusqu'aux cieux.

L'extrème aversion que j'ai pour les satyres qui ont pour objet les Rois, les Grands, le Clergé & les honnêtes gens, m'a fait supprimer quelques morceaux scandaleux où ils sont outragés dans l'Ode satyrique du Docteur Akinside. Mais on ne veut point

de ces retranchemens ; d'accord. Restituons-les ici pour tâcher de contenter les Critiques. Ces Additions délasseront un peu de la fatigue des Errata.

Page 44. STROPHE PREMIERE. Là, les Prêtres commandent aux têtes savantes, les Tyrans forcent les mains guerrieres à servir les projets d'une vile ambition. Eh ! quels sujets pourroit chanter une Muse dans cet Empire ? des honneurs rendus à un Grand qu'on déteste, le fléau du Ciel irrité, & le mépris de la sage Renommée.

Page 50. STROPHE PREMIERE. Cet Empire, ces Loix, ce soin généreux du bien public, que Nassau nous fit partager avec lui, n'auroient jamais fondé la gloire du nom Anglois, si la crainte eût fait taire la voix de la liberté : mais la crainte s'efforce en vain d'enchaîner les sublimes efforts de l'ame que le bien public inspire. Quand des hommes animés de son esprit osent attaquer un throne, ils ajoûtent le bonheur général à leur bien particulier, & leur coeur indompté acquiert la force de tous les coeurs.

STROPHE SECONDE. Avons-nous vu de pareils Héros, quand nos champs ont été arrosés de sang dans la der-

niere guerre civile, quand la fortune couronnoit notre barbare ennemi, & que la moitié de notre Isle étoit étonnée d'être vaincue ? Mais parmi cette Troupe superbe (a), qui maudit un regne paisible, quel est celui qui ose paroître les armes à la main, hasarder sa vie dans nos Conseils, sacrifier son luxe à nos troubles, & prêter son nom à ses amis errans ?

STROPHE TROISIEME. Oui, Hastings, ceux qui savent apprécier ce qu'exige la gloire, ce qu'approuve la liberté, peuvent seuls se vanter d'avoir pour leur Patrie un amour constant, un amour véritable. C'est à leurs actions à montrer leurs sentimens. Ces sentimens libres & généreux, qui regnent sur votre ame puissante, n'ont point été créés par le Ciel pour s'oc-

NOTES.

(a) En 1746. pendant que le Prince Edouard soumettoit l'Ecosse & menaçoit l'Angleterre, un grand nombre d'Anglois attachés à la Maison de Stuard attendoient à Londres l'évenement de la bataille de Culloden pour se déclarer : mais d'autres, en plus grand nombre encore, ont sacrifié leurs vies, leurs biens, & leurs intérêts les plus chers aux descendans de leurs Rois, & cette portion des Anglois n'est pas la moins respectable.

cuper dans des heures marquées de pénibles ligues, pour entrer dans des disputes licencieuses, pour s'abaisser à de sourdes calomnies. Soyez vous-même votre approbateur : une louange moderée commande avec noblesse à la jeunesse vertueuse ; une louange prodiguée aux coeurs lâches, aux langues perfides, fait leur honte. L'Eternel seul peut prononcer son arrêt sublime sur les vertus des Mortels ; c'est lui qui, du haut de son throne, ouvre à l'Historien & au Poëte ses fastes dictés par la vérité, & qui leur ordonne de distribuer l'honneur & l'opprobre, de discerner le Citoyen de l'Esclave, & de tracer des exemples de bonté, de sagesse & de valeur à la postérité.

Page 60. ligne 15. lisez temples, *& non pas* tempes.

On m'a blâmé d'avertir soigneusement que toutes les fois que je trouve dans l'Original des choses peu honorables pour ma Nation, je ne manque pas de les supprimer. Je m'imaginois qu'on m'auroit dû savoir gré de cette attention : je croyois qu'il valoit mieux avertir que de tromper le Public, en lui promettant une Piece entiere, &

en ne lui tenant point parole. Quelquefois, dit-on, je retranche tout net des Strophes, parce qu'on y trouve des principes sur la liberté de conscience & sur le Gouvernement, que tout bon François ne pourroit lire qu'avec peine. Apparemment que celui qui me fait ce reproche n'est ni bon Chrétien, ni bon François : il a donc bien fait de garder l'*incognito.* Il falloit, dit-il, traduire ces Strophes, & en donner le correctif dans les Notes. Que cet Anonyme apprenne que sur la Religion, le Gouvernement, la pudeur & la réputation, il y a des obscénités & des calomnies, qui font une telle impression qu'il n'est point de correctifs qui puissent les réparer.

Voici, par exemple, une Ballade de Prior, *page* 73. qui est intéressante par sa singularité, par l'esprit qui y domine, par le tour original que le Poëte a pris : mais qu'il est absolument impossible de traduire en entier par les raisons que j'ai avancées dans mes Notes. Je suis persuadé que l'Anonyme en conviendra, s'il veut prendre la peine de lire le Texte.

Page 73. Strophe troisieme, *ligne* 1. *lisez* Apollon, *effacez* le Soleil.

Page 118. *ligne* 9. *lisez* des sens, *&* *non* des sons.

Page 127. *ligne* 10. *lisez* scultent, *&* *non* sultent.

Il y a des vers si extraordinaires qu'il n'est pas possible de les rendre. *Page* 130 *ligne* 8. *par exemple*, ils n'aiment point tout ou quelque, mais beaucoup & plusieurs. N'est-ce pas ici le cas de la maxime d'Horace :

Quæ desperat tractata nitescere posse relinquo ?

Page 132. *ligne* 5. s'y endormit, *ajoutez aux Notes* dans ce ciel. On ne trouvera point une petite image qu'il n'est pas possible de gazer.

Page 139. *lisez* il est vrai qu'il y a loin d'ici au ciel : mais tu sais voler vîte, & il n'est que sept heures.

Page 157. *ajoutez au portrait d'Amoret cette strophe :* » Elle s'aime elle-» même, & cependant elle hait les au-» tres pour les manieres & les graces » qu'elle estime en elle ; & tandis qu'elle rit de ses rivales, elle oublie que c'est d'elle-même qu'elle rit.

Page 300. *ligne* 4. nos deux lyres rendoient les mêmes sons.

Ibid. *ligne* 6. *ajoutez* le temps mûrit notre style, & adoucit jusqu'à nos rimes mêmes.

Page 328. *lisez* le Juge de la nature.

Page 332. Il saisissoit avec tant de vérité le juste milieu, qu'il sembloit que le vice excitoit à la fois sa haine & sa pitié.

Page 352. *ligne* 10. esprit sans affectation, & cependant grave & solide; elle avoit de la fermeté, & cependant de la douceur; de la force & cependant de la finesse.

Page 368. Ils disent en frappant leurs poitrines..... Hélas! Gay repose ici. Remarquez qu'*ici* ne signifie pas le tombeau, mais leurs poitrines. *Ici*, c'est-à-dire, dans leurs cœurs. Cette pensée est délicate, & pour la rendre encore plus sensible, *effacez* en faisant de tristes réflexions.

Page 381. *ligne* 15. *effacez* disparoît avec lui, *lisez* se perd dans les plus aimables vertus de l'ame.

Page 413. *ligne* 3. Notes. Littéralement: *La vertu de l'un ne passoit point ses bornes, & n'alloit point sur les terres de l'autre.*

Ibid. *ligne* 25. Ma Traduction n'est point assez développée, *lisez*: Qu'on sonnât l'alarme ou qu'on allumât des feux de joie, ils ne refusoient pas leur secours si on le demandoit; qu'on

fit des mariages ou des enterremens à la Cour, ils envoyoient également la cruche aux Sonneurs ; que l'on déthronât ou que l'on couronnât un Roi, on trouvoit toujours leur bûche aux feux de joie.

Page 414. *ligne* 10. *lisez* leur espece d'ame pour leur ame.

TOME SIXIEME.

J'Ai suivi l'édition de Lintot, 1740. qui differe en plusieurs endroits des précédentes & des suivantes, & particulierement de celle de 1750. surtout dans les Epitres Morales. Outre des changemens & des Additions considérables, on est étonné d'y trouver des transpositions fréquentes. M. de Voltaire n'est pas le seul Poëte dont les éditions varient à l'infini. Tout ce qui dépend du goût & du génie ne se perfectionne qu'à force de corrections ; & comme les Traductions en dépendent beaucoup, aussi n'est-il pas étonnant que les Traducteurs soient à cet égard dans le cas des Poëtes. Voilà pourquoi les Traductions d'Amyot, de Baillet, de M. Rollin, de M. l'Abbé

des Fontaines, de M. du Marsais même, &c. ont été tant de fois critiquées & corrigées. Ce ne sont pas toujours des contre-sens qu'on leur a reproché, mais des sens ambigus, foibles, imparfaits. On ne mérite donc pas d'être accusé d'ignorance, parce qu'on tombe dans quelques fautes. Il suffit que le nombre des bonnes Traductions l'emporte sur celui des mauvaises, pour mériter l'indulgence & même l'estime du Public. On doit se rappeller la maxime d'Horace,

Verum ubi plura nitent, &c.

Page 457. *ligne premiere, lisez* avec un feu sacré.

Page 478. derniere Note, *effacez* ne sont point imités.

Page 495. *ligne* 3. *lisez* épargnoient-elles.

Page 496. Notes, *lisez :* Littéralement : *Comme un riche Tyran entasse une provision inutile, ainsi vous gardiez un amas de charmes retirés.*

Page 505. *ajoutez :* La belle Daphné n'est plus, il n'est plus de plaisirs.

Page 520. *ligne* 7. si vive & si gaie.

Page 523. *lisez à la fin de la Note*, de George I.

Page 538. derniere Note, *lisez* l'Amante, *effacez* l'Amant.

Page 564. *ligne* 8. *effacez* savant, *lisez* grand.

Page 565. Notes, *lisez* : » Marot a » fait un Cantique à la Santé, où nous » trouvons un germe de ces idées, que » le génie poëtique & philosophique » de Parnell a développé. L'un & l'au» tre n'ont jamais été si heureusement » réunis que dans ce siecle. «

Douce Santé, de tous plaisirs amie,
Gentil thrésor de la force endormie,
De jeux, de ris, de tous plaisirs suivie,
Douce Santé.

Les vieilles gens tu rends fortes & vives;
Les jeunes gens tu rends récréatives,
A chasse, à vol, à tournois attentives
Et maints ébats.

Encore des Notes? dira-t-on. J'ai promis des comparaisons, des Critiques, des Jugemens, des Anecdotes; j'en donne. Les Anglois insultent notre Religion & notre Nation; je venge l'un & l'autre. Toutes leurs Poësies ont un air étranger & assez uniforme; j'y répands de la variété. Je n'écris point pour ceux qui savent tout, qui ont réfléchi sur tout: mais j'écris pour les jeunes gens qui veulent étudier les Poësies des deux Nations. Ce qui ne plaît point à l'un convient à l'autre. J'ai vu souvent préférer les Discours & les Notes au Texte même.

Page 614. Notes, *effacez les lettres italiques.*

Page 628. J'ai omis six vers au commencement de la Fable du Peintre, comme étant superflus & fort étrangers au sujet. Les voici : » Si vous ne voulez pas qu'on soupçonne la vérité de » vos histoires, gardez toujours la » vrai-semblance. Le voyageur, qui en » franchit les bornes dans ses récits, » leur fait perdre beaucoup de leur » crédit. Celui qui, d'un coup de lan- » gue met des armées en fuite, fait » soupçonner jusqu'à son courage. «

Page 632. *lisez :* Il ne faut pas toujours dire la vérité.

Page 633. Raphaël, *ajoutez* pour conserver leur feu.

Page 629. *ajoutez au Prologue du Lievre :* L'Enfant, qui a plusieurs peres, éprouve rarement la tendresse d'un seul.

Page 764. *ligne* 9. *au-lieu de* se parer, *lisez* séparer.

TOME SEPTIEME.

PAge 10. *ligne* 21. *lisez* celle qui l'est moins est la meilleure.

Page 31. *ligne pénultieme*, *lisez* ce Poëme pourroit.

Page 36. *ligne premiere*, si mélodieux.

Page 43. La Note devroit être renvoyée à la page précédente. En général toutes les Notes sont très-mal placées dans ce volume. On devroit lire la plûpart des Contes avant les Notes.

Page 58. *ligne* 22. *lisez* ses tourterelles.

Page 61. au dernier mot de la Note, *lisez* Héros.

Page 62. second vers latin de la Note, *lisez signa*.

Page 71. *ligne* 8. *effacez* le second *ou*.

Page 74. *ligne* 24. *lisez* condamné.

Page 90. *ligne* 2. *lisez* l'envoie pendre, *& en Note* sa femme.

Page 92. second alineâ, *ligne* 2. *effacez* l'abondance & la paix y fixoient leur asyle, *lisez* propre & rangée.

Page 93. *ligne* 3. *lisez* qui n'étoient.

Page 94. *ligne premiere*, *lisez* Jupiter fit la révérence & baisa Madame .... Le complaisant Mercure suivit son exemple. *Notes à ajouter* au mot *baisa:* Le Texte donne sur ce baiser un Commentaire qui n'est pas du meilleur ton.

Ibid. *ligne* 19. Notes. Littéralement: *Pour donner à cette These une plus pleine preuve ... une paire de Dieux.*

Page 99. *Notes à ajouter en cet endroit:*

Nous armons, &c. *J'ai réduit la morale à la moitié, elle est encore trop longue.*

Page 121. *ligne* 20. Polinbroke, *lisez* Bolinbroke.

Page 122. derniere Note, *lisez* que le Génie.

Page 141. *ligne* 15. *lisez* impudence.

Page 142. *derniere ligne du Texte, lisez* les dons qu'elle avoit répandus sur Vanessa.

Ibid. Notes, *ligne* 4. *lisez* on ait.

Page 149. derniere Note, *lis.* sa façon.

Page 152. *ligne* 15. *lisez* lui.

Page 167. *ligne* 26. plus, *lis.* moins.

Page 190. *ligne* 2. *lisez* sans horreur se livrer à la plus.

Page 191. *ligne* 14. jour, *lisez* jouir.

Je n'avois point lu le trait singulier de la Piece de vers que le Docteur Swift a écrite sur sa mort lorsque j'en donnai une très-légere idée à la fin de son Apologie, *page* 199. Je l'ai lue depuis; *effacez ce que j'en ai dit, c'est-à-dire quatre lignes.* En voici la Traduction:

Des femmes de mes amies apprennent la nouvelle de ma mort avec surprise & douleur. Le Doyen est mort! *Quelle est la Triomphe?* Que Dieu ait pitié de son ame! *Mesdames, je risque la vole.* On dit que six Doyens doivent

porter le drap de corps. *Mais je voudrois savoir quel est le Roi qu'on appelle.* Monsieur votre mari assistera, sans doute, à son inhumation? C'étoit un fort bon ami. Non, Madame, la cérémonie est trop lugubre; mon mari est engagé jusqu'à demain matin. *La Dame de Trefle trouveroit fort mauvais qu'on lui fit faire la bête à Quadrille.* Il aimoit le Doyen. *Je joue Cœur.* Il faut que les meilleurs amis se quittent. Son heure étoit venue: il avoit fini sa carriere; il faut espérer qu'il est mieux, où il est, qu'ici.

Page 202. *ligne* 11. presqu'au, *lisez* jusqu'au sublime.

Page 220. *aux Notes*, luë, *lisez* sue.

Page 248. *ligne* 13. choquante, *lisez* charmante.

Page 253. *ligne* 9, *lisez* s'étonner, s'attendrir.

Page 258. *ligne* 13. le, *lisez* se.

Page 259. *ligne* 5. se *lisez* le.

Page 278. Notes, *ligne pénultieme*, liez, *lisez* fiez.

Page 279. *ligne* 8. éleve, *lisez* leve.

Page 280. *ligne* 10. raisonnent, *lisez* résonnent.

Page 287. La citation d'Horace doit être à la page 285.

Page 290. *ligne* 4. quand sa, *lisez* la.

Page 325. *ligne* 5. *ajoutez* à une femme.

Page 330. après la réponse de Micah, *ajoutez ce qui suit :* Chœur. Ils apprendront que celui qui porte le nom de Jehovah est le seul qui regne sur toute la terre ; il fut toujours le premier de tous les Êtres ; il sera toujours le même.

TOME HUITIEME.

Page 76. Notes, *ligne derniere*, le, *lisez* se.

Page 78. *ligne* 17. accordes, *lisez* accordés.

Page 83. *ligne* 23. ces, *lisez* ses.

Page 102. *lisez* la petite Piece ; ce n'est qu'une jolie bagatelle.

Ibid. *ligne* 7. *lisez* ce diamant.

Page 196. *ligne derniere*, Roi, *lisez* comme Roi.

Page 221. *ligne* 5. les deux, *lisez* ces deux partis.

Page 239. Scene III. *effacez les Notes.*

Page 248. Notes, *ligne premiere*, colorés, *lisez*, tolérés.

Page 253. *Les deux lignes du Texte doivent être ainsi :* Je vous casse la tête si vous en avez encore.

Page 262. *ligne* 6. de la peinture, *lisez* du fard.

Page 263. *ligne* 4. Notes, *ligne* 8. *effacez*, pour observer la bienséance dûe aux mœurs.

Page 274. *ligne* 13. son plus cher amant, *lisez* sa plus chere amie.

Page 299. *ligne premiere*, aujourd'hui, *ajoutez ce qui suit : A part.* Et pour la vie friponne. . . . pour ce qui est du passé. . . . mais à présent gardez le secret. *Il chante, &c.*

Ajoutez encore au bas de la même page la Note qui suit. Le Docteur Swift conseilloit à son ami Gay de fréquenter les Prisons, les Caffés, les différens quartiers de Londres, où se trouvent ses Héros, afin de bien saisir leurs mœurs & leur langage. Je crois aussi qu'un Ecrivain ne peut réussir parfaitement à traduire cet Opera, qu'il n'ait assez vécu avec leurs Confreres de Paris, pour pouvoir attraper leur jargon effronté & burlesque. Mais qu'est-ce qui voudroit vivre avec ces gens-là ? à peine méritent-ils d'être connus dans un livre.

Page 343. *ligne* 9. instruite, *lisez* instruits.

Page 347. *ligne derniere*, le, *lisez* ce.

Page 357. *ligne derniere*, *lisez* pour un Européen.

Page 363. *ligne* 4. *lisez*, comme vous l'êtes tous vous autres.

Page 364. *ajoutez à la fin de la Note :* » Il » faut supposer que le commerce qu'il a avec » les Colonies Angloises, qui sont dans son » voisinage, l'a mis à portée d'entendre & de » parler leur langue. «

Page 375. *ligne* 13. *effacez* du combat.

Page 394. *ligne antépénultieme*, *lisez* si la Justice l'a puni.

Page 408. *ligne* 9. d'ailleurs avance-t on, *lisez* d'ailleurs à mesure qu'on avance.

F I N.

De l'Imprimerie de GISSEY.



